



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

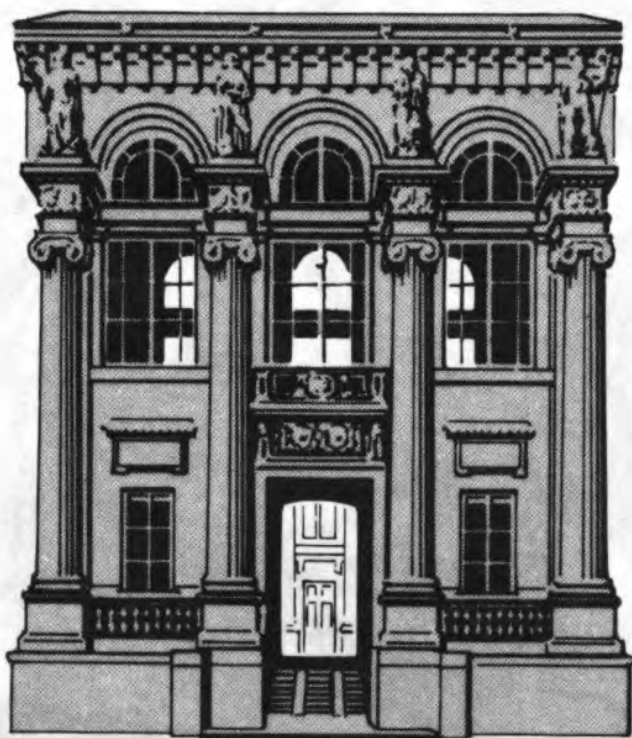
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

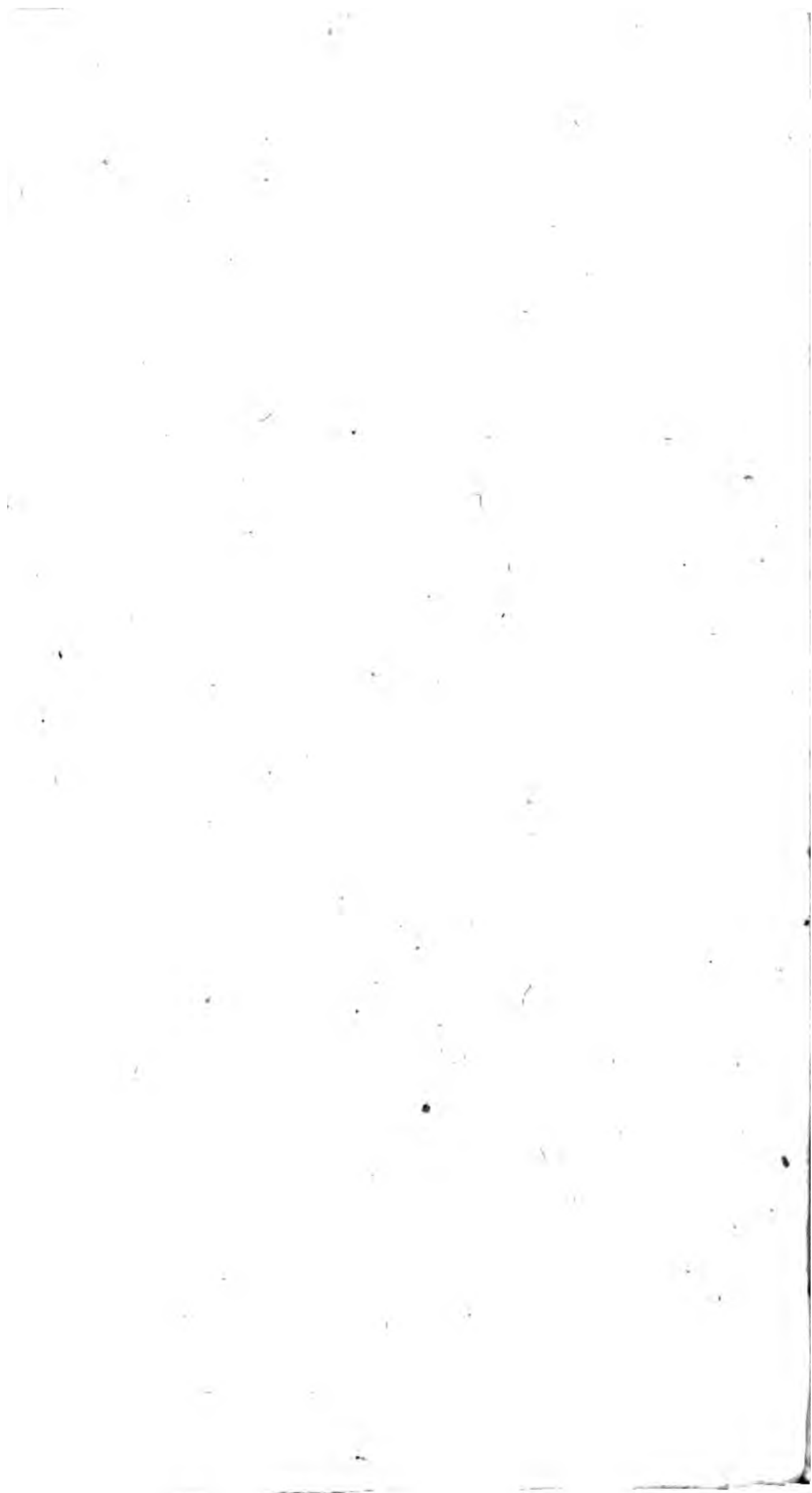
VET. FR. II 1. 2214











RECUEIL  
*D'ŒUVRES*  
*CHOISIES.*





**ŒUVRES**  
*CHOISIES*  
**DE M. ROUSSEAU.**



NOUVELLE ÉDITION.

*A PARIS,*

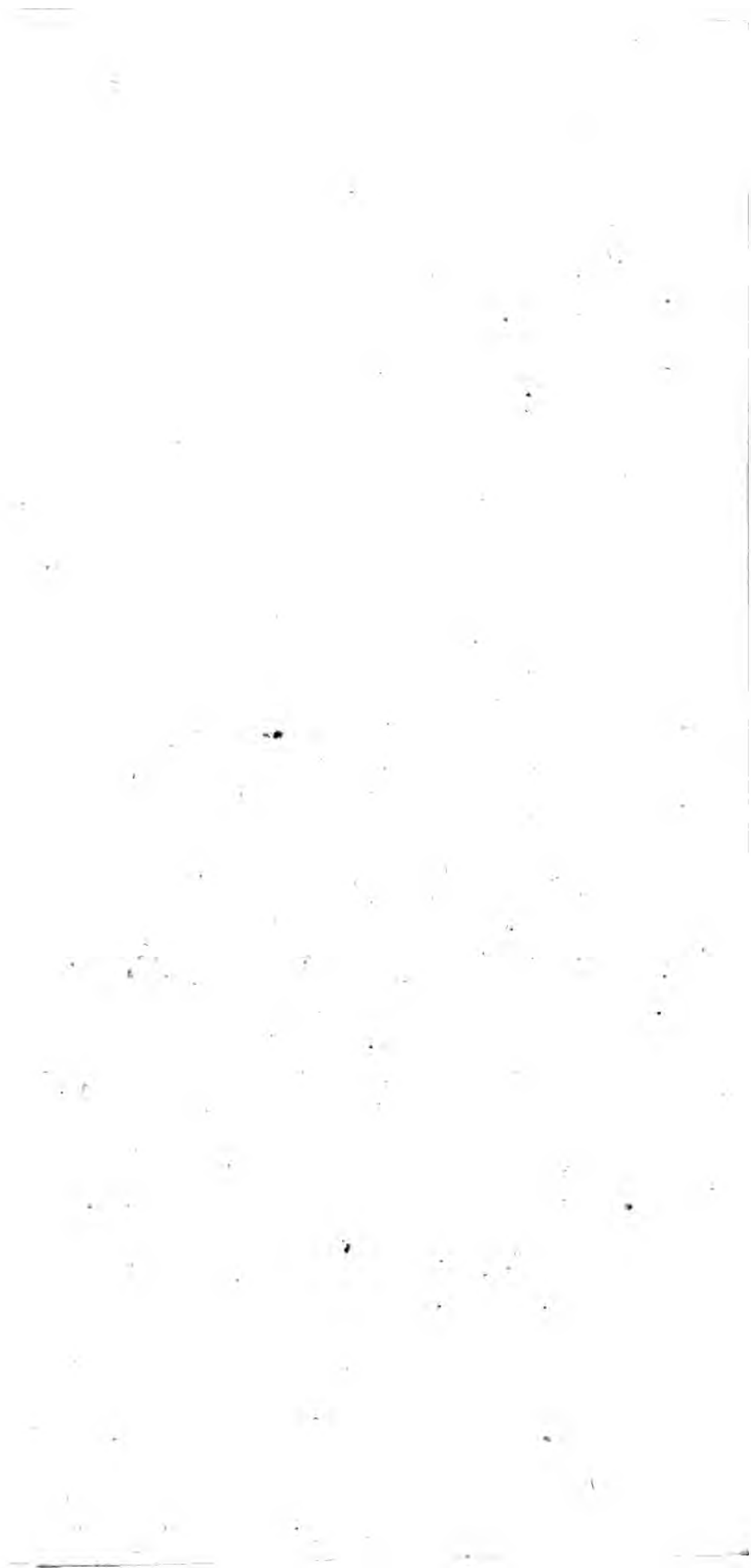
Chez { DESAINT & SAILLANT, rue  
S. Jean de Beauvais ;  
BRIASSON, rue S. Jacques.  
LEPRIEUR, rue S. Jacques.

---

M. D C C. X L I V.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*







# O D E S.

## LIVRE I.

---

### O D E I.

TIRÉE DU PSEAUME XIV.

*Caractère de l'homme juste.*



Eigneur dans ta gloire adorable  
Quel mortel est digne d'entrer ?  
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer  
Ce sanctuaire impénétrable,  
Où tes Saints inclinés, d'un œil res-  
pectueux

Contemplant de ton front l'éclat majestueux ?

Ce sera celui qui du vice  
Evite le sentier impur ;  
Qui marche d'un pas ferme & sûr  
Dans le chemin de la justice :  
Attentif & fidèle à distinguer sa voix,  
Intépide & sévère à maintenir ses loix,

A



Ce sera celui dont la bouche  
Rend hommage à la vérité ;  
Qui sous un air d'humanité  
Ne cache point un cœur farouche ;  
Et qui par des discours faux & calomnieux  
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.

Celui devant qui le superbe ,  
Enflé d'une vaine splendeur ,  
Paroît plus bas dans sa grandeur  
Que l'insecte caché sous l'herbe ;  
Qui bravant du méchant le faste couronné ,  
Honore la vertu du juste infortuné.

Celui , dis-je , dont les promesses  
Sont un gage toujours certain :  
Celui , qui d'un infâme gain  
Ne fait point grossir ses richesses :  
Celui , qui sur les dons du coupable puissant  
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie ,  
Comblé d'un éternel bonheur ,  
Un jour des élus du Seigneur  
Partagera la sainte joie ;  
Et les frémissemens de l'enfer irrité  
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.



ODE II.

TIRÉE DU PSEAUME XVIII.

*Mouvements d'une ame qui s'élève à la con-  
noissance de Dieu par la contemplation  
de ses ouvrages.*

**L** Es cieux instruisent la terre  
A révérer leur auteur.  
Tout ce que leur globe enferme,  
Célèbre un Dieu créateur,  
Quel sublime cantique,  
Que ce concert magnifique  
De tous les célestes corps !  
Quelle grandeur infinie !  
Quelle divine harmonie  
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle  
Tout parle, tout instruit.  
Le jour au jour la révèle,  
La nuit l'annonce à la nuit.  
Ce grand & superbe ouvrage  
N'est point pour l'homme un langage  
Obscur & mystérieux :  
Son admirable structure  
Et la voix de la nature,  
Qui se fait entendre aux yeux.



Dans une éclatante voute  
Il a placé de ses mains  
Ce soleil , qui dans sa route  
Eclaire tous les humains.  
Environné de lumière,  
Cet astre ouvre sa carrière,  
Comme un époux glorieux,  
Qui dès l'aube matinale  
De sa couche nuptiale  
Sort brillant & radieux.

L'univers , à sa présence ,  
Semble sortir du néant.  
Il prend sa course , il s'avance  
Comme un superbe géant.  
Bientôt sa marche féconde  
Embrasse le tour du monde  
Dans le cercle qu'il décrit ;  
Et par sa chaleur puissante,  
La nature languissante  
Se ranime & se nourrit.

O que tes œuvres sont belles !  
Grand Dieu, quels sont tes bienfaits ?  
Que ceux qui te sont fidèles,  
Sous ton joug trouvent d'attraits !  
Ta crainte inspire la joie :  
Elle assure notre voie ,  
Elle nous rend triomphant :  
Elle éclaire la jeunesse ,  
Et fait briller la sagesse  
Dans les plus foibles enfans.

Soutien ma foi chancelante ,  
 Dieu puissant ; inspire moi  
 Cette crainte vigilante  
 Qui fait pratiquer ta loi.  
 Loi sainte , loi désirable ,  
 Ta richesse est préférable  
 A la richesse de l'or ;  
 Et ta douceur est pareille  
 Au miel dont la jeune abeille  
 Compose son cher trésor.

Mais sans tes clartés sacrées ,  
 Qui peut connoître , Seigneur ,  
 Les foibleffes égarées  
 Dans les replis de son cœur ?  
 Prête-moi tes feux propices.  
 Vien m'aider à fuir les vices  
 Qui s'attachent à mes pas.  
 Vien consumer par ta flâme  
 Ceux que je vois dans mon ame ,  
 Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage  
 Tu viens dégager mes sens ;  
 Si tu détruis leur ouvrage ,  
 Mes jours seront innocens.  
 J'irai puiser sur ta trace  
 Dans les sources de ta grace ;  
 Et de ses eaux abreuvé ,  
 Ma gloire fera connoître  
 Que le Dieu qui m'a fait naître ,  
 Est le Dieu qui m'a sauvé.

## O D E III.

TIRÉE DU PSEAUME XLVIII.

*Sur l'aveuglement des hommes du siècle.*

**Q**U'aux accens de ma voix la terre se réveille :  
Rois, soyez attentif : peuples, ouvrez l'oreille :  
Que l'univers se taise , & m'écoute parler.

Mes chants vont seconder les accords de ma lire :  
L'Esprit saint me pénètre , il m'échauffe , il m'ins-  
pire

Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance ;  
Ivre de ses grandeurs , & de son opulence ,  
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.  
Mais, ô moment terrible ! ô jour épouvantable ,  
Où la mort saisira ce fortuné coupable ,  
Tout chargé de liens de son iniquité ?

Que deviendront alors , répondez , grands du  
monde

Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,  
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?  
Sujets , amis , parens , tout deviendra stérile ;  
Et dans ce jour fatal , l'homme à l'homme inutile  
Ne paîra point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vû tomber les plus illustres têtes ;  
Et vous pourriez encore , insensés que vous êtes ,  
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?  
Non , non , tout doit franchir ce terrible passage.  
Le Riche & l'indigent , l'imprudent & le sage ,  
Sujets à même loi , subissent même sort.



D'avidés étrangers transportés d'allégresse ,  
 Engloutissent déjà toute cette richesse ,  
 Ces terres , ces palais de vos noms annoblis .  
 Et que vous reste-t'il en ces momens suprêmes ?  
 Un sépulchre funébre , où vos noms , où vous-  
 mêmes.

Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles ,  
 Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles ,  
 Ont de ces vérités perdu le souvenir.  
 Pareils aux animaux farouches & stupides ,  
 Les loix de leur instinct font leurs uniques guides ,  
 Et pour eux le présent paroît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;  
 Mais toujours leur raison soumise & complaisante ,  
 Au devant de leurs yeux met un voile imposteur.  
 Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes ,  
 Où la cruelle mort les prenant pour victime ,  
 Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques ,  
 Ce pouvoir usurpé , ces ressorts politiques ,  
 Dont le juste autrefois sentit le poids fatal.  
 Ce qui fit leur bonheur , deviendra leur torture ;  
 Et Dieu , de sa justice appaisant le murmure ,  
 Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des  
 hommes ;

Quelque élevés qu'ils soient , ils sont ce que nous  
 sommes.

Si vous êtes mortels , ils le sont comme vous.  
 Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères ,  
 Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses peres ;  
 Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

## O D E I V.

TIRÉE DU PSEAUME XLIX.

*Sur les dispositions que l'homme doit apporter  
à la Prière.*

**L**E Roi des cieux & de la terre  
 Descend au milieu des éclairs :  
 Sa voix , comme un bruyant tonnerre ,  
 S'est fait entendre dans les airs.  
 Dieux mortels ; c'est vous qu'il appelle.  
 Il tient la balance éternelle  
 Qui doit peser tous les humains.  
 Dans ses yeux la flâme étincelle ,  
 Et le glaive brille en ses mains.  
 Ministres de ses loix augustes.  
 Esprits divins qui le servez ,  
 Assemblez la troupe des justes  
 Que les œuvres ont éprouvez ;  
 Et de ces serviteurs utiles  
 Séparez les ames serviles ,  
 Dont le zèle oisif en sa foi ,  
 Par des holocaustes stériles  
 A cru satisfaire à la loi.  
 Allez , saintes intelligences ;  
 Exécuter ses volontés :  
 Tandis qu'à servir ses vengeances  
 Les cieux & la terre invités  
 Par des prodiges innombrables ,  
 Apprendront à ces misérables  
 Que le jour fatal est venu ,  
 Qui fera connoître aux coupables  
 Le Juge qu'ils ont méconnu.

Ecoutez ce Juge sévère,  
Hommes charnels, écoutez tous.  
Quand je viendrai dans ma colère  
Lancer mes jugemens sur vous,  
Vous m'alléguerez les victimes  
Que sur mes autels légitimes  
Chaque jour vous sacrifiez :  
Mais ne pensez pas que vos crimes  
Par-là puissent être expiez.

Que m'importent vos sacrifices ;  
 Vos offrandes & vos troupeaux ?  
 Dieu boit-il le sang des génisses ?  
 Mange-t'il la chair des taureaux ?  
 Ignorez-vous que son empire  
 Embrasse tout ce qui respire  
 Et sur la terre & dans les mers ?  
 Et que son souffle seul inspire  
 L'ame à tout ce vaste univers ;

Offrez, à l'exemple des Anges,  
A ce Dieu votre unique appui,  
Un sacrifice de louange,  
Le seul qui soit digne de lui.  
Chantez d'une voix ferme & sûre,  
De cet auteur de la nature  
Les bienfaits toujours renaissans :  
Mais sachez qu'une main impure  
Peut souiller le plus pur encens.

Il a dit à l'homme profane :  
Oses-tu, pécheur criminel,  
D'un Dieu dont la loi te condamne,  
Chanter le pouvoir éternel ?

Toi , qui courant à ta ruine ,  
Fus toujours sourd à ma doctrine ;  
Et malgré mes secours puissans ,  
Rejettant toute discipline ,  
N'a pris conseil que de tes sens.

Si tu voyois un adultère ,  
C'étoit lui que tu consultois.  
Tu respirois le caractère  
Du voleur que tu fréquentois.  
Ta bouche abondoit en malice ;  
Et ton cœur pétri d'artifice ,  
Contre ton frere encouragé ,  
S'applaudissoit du précipice  
Où ta fraude l'avoit plongé.

Contre une impiété si noire  
Mes foudres furent sans emploi :  
Et voilà ce qui t'a fait croire  
Que ton Dieu pensoit comme toi.  
Mais apprend , homme détestable ,  
Que ma justice formidable  
Ne se laisse point prévenir ,  
Et n'est pas moins redoutable  
Pour être tardive à punir.

Pensez-y donc , ames grossières.  
Commencez par régler vos mœurs.  
Moins de faste dans vos prières ,  
Plus d'innocence dans vos cœurs.  
Sans une ame légitimée  
Par la pratique confirmée  
De mes préceptes immortels ,  
Votre encens n'est qu'une fumée  
Qui déshonore mes autels.

## O D È V.

TIRÉE DU PSEAUME LVII.

*Contre les hypocrites.*

**S**I la loi du Seigneur vous touche ,  
Si le mensonge vous fait peur ,  
Si la justice en votre cœur  
Régne aussi-bien qu'en votre bouche ;  
Parlez , fils des hommes , pourquoi  
Faut-il qu'une haine farouche  
**Préside** aux jugemens que vous lancez sur moi ;  
C'est vous de qui les mains impures  
Trament le tissu détesté ,  
Qui fait trébucher l'équité  
Dans le piège des impostures :  
Lâches , au cabales vendus ,  
Artisans de fourbes obscures ,  
**Habiles** seulement à noircir les vertus.  
L'hypocrite , en fraudes fertile ,  
Dès l'enfance est pétri de fard :  
Il fait colorer avec art  
Le fiel que sa bouche distille ;  
Et la morsure du serpent  
Est moins aiguë & moins subtile ,  
**Que** le venin caché que sa langue répand.  
En vain le sage les conseille ,  
Ils sont inflexibles & sourds.  
Leur cœur s'assoupit aux discours  
De l'équité qui les réveille :  
Plus insensibles & plus froids ,  
Que l'aspic qui ferme l'oreille  
**Aux sons** mélodieux d'une touchante voix.



Mais de ces langues diffamantes  
 Dieu saura venger l'innocent.  
 Je le verrai , ce Dieu puissant ,  
 Foudroyer leurs têtes fumantes.  
 Il vaincra ces lions ardents ,  
 Et dans leurs gueules écumantes  
 Il plongera ses mains , & brisera leurs dents.

Ainsi que la vague rapide  
 D'un torrent qui roule à grand bruit ,  
 Se dissipe & s'évanouit  
 Dans le sein de la terre humide :  
 Ou comme l'airain enflammé  
 Fait fondre la cire fluide ,  
 Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé :

Ainsi leurs grandeurs éclipsées  
 S'anéantiront à nos yeux ;  
 Ainsi la justice des cieus  
 Confondra leurs lâches pensées.  
 Leurs dards deviendront impuissans ,  
 Et de leurs pointes émoussées  
 Ne pénétreront plus le sein des innocens.

Avant que leurs tiges célèbres  
 Puissent pousser des rejettons ;  
 Eux-mêmes , tristes avortons ,  
 Seront cachés dans les ténébres ;  
 Et leur sort deviendra pareil  
 Au sort de ces oiseaux funébres ,  
 Qui n'osent soutenir les regards du soleil.

C'est alors que de leur disgrâce  
 Les justes riront à leur tour :  
 C'est alors que viendra le jour  
 De punir leur superbe audace ;  
 Et que , sans paroître inhumains ,  
 Nous pourrons extirper leur race ,  
 Et laver dans leur sang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vengeance  
Pourront dire avec vérité,  
Que l'injustice & l'équité  
Tour à tour ont leur récompense;  
Et qu'il est un Dieu dans les cieux,  
Dont le bras soutient l'innocence,  
Et confond des méchants l'orgueil ambitieux.



## O D E VI.

TIRÉE DU PSEAUME LXXI.

*Idee de la véritable grandeur des Rois.*

O Dieu, qui par un choix propice  
Daignâtes élire entre tous,  
Un homme qui fut parmi nous  
L'oracle de votre justice:  
Inspirez à ce jeune Roi,  
Avec l'amour de votre loi  
Et l'horreur de la violence,  
Cette clairvoyante équité,  
Qui de la fausse vraisemblance  
Sait discerner la vérité.

Que par des jugemens sévères  
Sa voix assure l'innocent:  
Que de son peuple gémissant  
Sa main soulage les misères.  
Que jamais le mensonge obscur  
Des pas de l'homme libre & pur  
N'ose à ses yeux souiller la trace  
Et que le vice fastueux  
Ne soit point assis à la place  
Du mérite humble & vertueux.

Ainsi du plus haut des montagnes  
La paix & tous les dons des cieux,  
Comme un fleuve délicieux,  
Viendront arroser nos campagnes.

Son règne à ses peuples chéris  
Sera ce qu'aux champs défleuris  
Est l'eau que le ciel leur envoie ;  
Et tant que luira le soleil ,  
L'homme plein d'une sainte joie  
Le bénira dès son réveil.

Son trône deviendra l'azyle  
De l'orphelin persécuté :  
Son équitable austérité  
Soutiendra le foible pupile.  
Le pauvre , sous ce défenseur ,  
Ne craindra plus que l'oppresseur  
Lui ravisse son héritage ;  
Et le champ qu'il aura semé ,  
Ne deviendra plus le partage  
De l'usurpateur affamé.

Ses dons versés avec justice ,  
Du pâle calomniateur ,  
Ni du servile adulateur  
Ne nourriront point l'avarice ;  
Pour eux son front sera glacé.  
Le zèle désintéressé  
Seul digne de sa confiance ,  
Fera renaître pour jamais  
Les délices & l'abondance ,  
Inséparables de la paix.

Alors sa juste renommée ,  
Répandue au-delà des mers ,  
Jusqu'aux deux bouts de l'univers  
Avec éclat sera semée.  
Ses ennemis humiliés  
Mettront leur orgueil à ses piés :

Et des plus éloignés rivages  
Les rois , frappés de sa grandeur ,  
Viendront par de riches hommages  
Briguer sa puissante faveur.

Ils diront : Voilà le modèle  
Que doivent suivre tous les rois ;  
C'est de la sainteté des loix  
Le protecteur le plus fidèle.  
L'ambitieux immodéré ,  
Et des eaux du siècle enyvré ,  
N'ose paroître en sa présence.  
Mais l'humble ressent son appui ;  
Et les larmes de l'innocence  
Sont précieuses devant lui.

De ses triomphantes années  
Le tems respectera le cours ;  
Et d'un long ordre d'heureux jours  
Ses vertus seront couronnées.  
Ses vaisseaux , par les vents poussés ,  
Vogueront des climats glacés  
Aux bords de l'ardente Lybie.  
La mer enrichira ses ports ;  
Et pour lui l'heureuse Arabie  
Epuisera tous ses trésors.

Tel qu'on voit la tête chenue  
D'un chêne , autrefois arbrisseau ,  
Egaler le plus haut rameau  
Du cédre caché dans la nue :  
Tel croissant toujours en grandeur ,  
Il égalera la splendeur  
Du potentat le plus superbe ;  
Et ses redoutables sujets  
Se multiplieront comme l'herbe  
Autour des humides marêts.



Qu'il vive , & que dans leur mémoire  
Les rois lui dressent des autels.  
Que les cœurs de tous les mortels  
Soient les monumens de sa gloire.  
Et vous , ô Maître des humains  
Qui de vos bienfaisantes mains  
Formez les monarques célèbres :  
Montrez-vous à tout l'univers ;  
Et daignez chasser les ténèbres ,  
Dont nos foibles yeux sont couverts.



## O D E VII.

TIRÉE DU PSEAUME LXXII.

*Inquiétude de l'ame sur les voies de la  
Providence.*

**Q**ue la simplicité d'une vertu paisible  
Est sûre d'être heureuse, en suivant le Sei-  
gneur !

Dessillez-vous, mes yeux ; console-toi mon cœur ;  
Les voiles sont levés ; sa conduite est visible  
Sur le juste & sur le pécheur.

Pardonne, Dieu puissant, pardonne à ma foiblesse.  
A l'aspect des méchans, confus, épouvanté,  
Le trouble m'a saisi, mes pas ont hésité.  
Mon zèle m'a trahi, Seigneur, je le confesse,  
En voyant leur prospérité.

Cette mer d'abondance où leur ame se noie,  
Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux :  
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux :  
Ils marchent sur les fleurs, ils nagent dans la joie ;  
Le sort n'ose changer pour eux.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intrépide,  
Qui n'a jamais connu craintes ni repentirs.  
Enveloppés d'orgueil, engraisés de plaisirs,  
Enivrés de bonheur, ils ne prennent pour guides,  
Que leurs plus insensés désirs.

Leur bouche ne vômît qu'injures & blasphêmes,  
Et leur cœur ne nourrit que pensers vicieux.  
Ils affrontent la terre, ils attaquent les cieus ;  
Et n'élevent leur voix, que pour vanter eux-mêmes  
Leurs forfaits les plus odieux.

De-là , je l'avoûrai , naîssoit ma défiance.  
Si sur tous les mortels Dieu tient les yeux ouverts ,  
Comment , sans les punir, voit-il des cœurs pervers ?  
Et s'il ne les voit point , comment peut sa science  
Embrasser tout cet univers ?

Tandis qu'un peuple entier les suit & les adore ,  
Prêt à sacrifier ses jours mêmes aux leurs ;  
Accablé de mépris , consumé de douleurs ,  
Je n'ouvre plus mes yeux au rayons de l'aurore ,  
Que pour faire place à mes pleurs.

Ah ! c'est donc vainement qu'à ces ames parjures  
J'ai toujours refusé l'encens que je te doi ?  
C'est donc en vain , Seigneur , que m'attachant à  
toi ,

Je n'ai jamais lavé mes mains simples & pures  
Qu'avec ceux qui suivent ta loi ?

C'étoit en ces discours que s'exhaloit ma plainte.  
Mais , ô coupable erreur ! ô transports indiscrets !  
Quand je parlois ainsi , j'ignorois tes secrets ;  
J'offensois tes élus , & je portois atteinte  
A l'équité de tes décrets.

Je croyois pénétrer tes jugemens augustes ;  
Mais , grand Dieu , mes efforts ont toujours été  
vains ,  
Jusqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes Saints ,  
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injustes  
Réservent tes puissantes mains.

J'ai vû que leurs honneurs, leur gloire, leur richesse,  
Ne sont que des filets tendus à leur orgueil ;  
Que le port n'est pour eux qu'un véritable écueil ;  
Et que ces lits pompeux où s'endort leur mollesse ,  
Ne couvrent qu'un affreux cercueil.

Comment tant de grandeur s'est-elle évanouie ?  
Qu'est devenu l'éclat de ce vaste appareil ?  
Quoi ! leur clarté s'éteint aux clartés du soleil ?  
Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie ,  
Et la mort a fait leur réveil.

Insensé que j'étois , de ne pas voir leur chute  
Dans l'abus criminel de tes dons tout-puissans !  
De ma foible raison j'écoulois les accens ;  
Et ma raison n'étoit que l'instinct d'une brute ,  
Qui ne juge que par les sens.

Cependant , ô mon Dieu ? soutenu de ta grace ,  
Conduit par ta lumière , appuyé sur ton bras ,  
J'ai conservé ma foi dans ces rudes combats.  
Mes piés ont chancelé : mais enfin de ta trace  
Je n'ai point écarté mes pas.

Puis-je assez exalter l'adorable clémence  
Du Dieu qui m'a sauvé d'un si mortel danger ?  
Sa main contre moi-même a sçu me protéger ;  
Et son divin amour m'offre un bonheur immense ,  
Pour un mal foible & passager.

Que me reste-t-il donc à chérir sur la terre ,  
Et qu'ai-je à désirer au céleste séjour ?  
La nuit qui me couvroit, cède aux clartés du jour :  
Mon esprit ni mes sens ne me font plus la guerre ;  
Tout est absorbé par l'amour.

Car enfin , je le vois ; le bras de sa justice ,  
Quoique lent à fraper , se tient toujours levé  
Sur ces hommes charnels, dont l'esprit dépravé  
Ose à de faux objets offrir le sacrifice  
D'un cœur pour lui seul réservé.

Laiſſons-les ſ'abîmer ſous leurs propres ruines.  
 Ne plaçons qu'en Dieu ſeul nos vœux & notre eſpoir.  
 Faiſons-nous de l'aimer un éternel devoir ;  
 Et publions par-tout les merveilles divines  
 De ſon infaillible pouvoir.

## ODE VIII.

TIRÉE DU PSEAUME LXXV.

Et appliquée à la dernière guerre des Turcs.  
*Quelle eſt la véritable reconnoiſſance que Dieu  
 exige des hommes.*

**L**E Seigneur eſt connu dans nos climats paſſibles.  
 Il habite avec nous ; & ſes ſecours viſibles  
 Ont de ſon peuple heureux prévenu les ſouhaits.  
 Ce Dieu , de ſes faveurs nous comblant à toute  
 heure ,

A fait de ſa demeure  
 La demeure de paix.

Du haut de la montagne où ſa grandeur réſide ,  
 Il a brifé la lance & l'épée homicide  
 Sur qui l'impiété fondeit ſon ferme appui.  
 Le ſang des étrangers a fait fumer la terre ;  
 Et le feu de la guerre  
 S'eſt éteint devant lui.

Une affreufe clarté dans les airs répandue  
 A jetté la frayeur dans leur troupe éperdue :  
 Par l'effroi de la mort ils ſe ſont diſſipés :  
 Et l'éclat foudroyant des lumières céleſtes  
 A diſperſé leurs reſtes  
 Aux glai ves échapés.



Insensé ! qui remplis d'une vapeur légère ,  
 Ne prenez pour conseil qu'une ombre mensongère,  
 Qui vous peint des trésors chimériques & vains :  
 Le réveil fuit de près vos trompeuses yvresses ;  
     Et toutes vos richesses  
     S'écoulent de vos mains.

L'ambition guidait vos escadrons rapides.  
 Vous dévoriez déjà , dans vos courses avides ,  
 Toutes les régions qu'éclaire le soleil.  
 Mais le Seigneur se lève ; il parle , & sa menace  
     Convertit votre audace  
     En un morne sommeil.

O Dieu , que ton pouvoir est grand & redoutable !  
 Qui pourra se cacher au trait inévitable  
 Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur ?  
 A punir les méchants ta colère fidelle  
     Fait marcher devant elle  
     La mort & la terreur.

Contre ces inhumains, tes jugemens augustes  
 S'élèvent pour sauver les humbles & les justes ,  
 Dont le cœur devant toi s'abaisse avec respect.  
 Ta justice paroît de feux étincelante ;  
     Et la terre tremblante  
     S'arrête à son aspect.

Mais ceux pour qui ton bras opère ces miracles ,  
 N'en cueilleront le fruit , qu'en suivant tes oracles,  
 En bénissant ton nom , en pratiquant ta loi.  
 Quel encens est plus pur qu'un si saint exercice ?  
     Quel autre sacrifice  
     Seroit digne de toi ?

---

Ce sont-là les présens, grand Dieu, que tu demandes.  
Peuples, ce ne sont point vos pompeuses offrandes  
Qui le peuvent payer de ses dons immortels :  
C'est par une humble foi, c'est par un amour tendre,  
Que l'homme peut prétendre  
D'honorer ses autels.

Venez donc adorer le Dieu saint & terrible ,  
Qui vous a délivrés par sa force invincible  
Du joug que vous avez redouté tant de fois ;  
Qui d'un souffle détruit l'orgueilleuse licence ,  
Relève l'innocence ,  
Et terrasse les rois.



## O D E I X.

TIRÉE DU PSEAUME XC.

*Que rien ne peut troubler la tranquillité de  
ceux qui s'assurent en Dieu.*

**C**elui qui mettra sa vie  
Sous la garde du Très-haut,  
Repoussera de l'envie  
Le plus dangereux assaut.  
Il dira : Dieu redoutable,  
C'est dans ta force indomtable  
Que mon espoir est remis :  
Mes jours sont ta propre cause ;  
Et c'est toi seul que j'oppose  
A mes jaloux ennemis.

Pour moi dans ce seul azyle,  
Par ses secours tout-puissans,  
Je brave l'orgueil stérile  
De mes rivaux frémissans.  
En vain leur fureur m'assiége,  
Sa justice rompt le piège  
De ces chasseurs obstinés :  
Elle confond leur adresse,  
Et garantit ma foiblesse  
De leurs dards empoisonnés.

O toi, que ces cœurs féroces  
Comblent de crainte & d'ennui.  
Contre leurs complots atroces  
Ne cherche point d'autre appui.  
Que la vérité propice  
Soit contre leur artifice

Ton

Ton plus invincible mur.  
Que son aîle tutélaire  
Contre leur âpre colére  
Soit ton rempart le plus sûr.

Ainsi méprisant l'atteinte  
De leurs traits les plus perçans ;  
Du froid poison de la crainte  
Tu verras tes jours exemts :  
Soit que le jour sur la terre  
Viene éclairer de la guerre  
Les implacables fureurs ;  
Ou soit que la nuit obscure  
Répande dans la nature  
Ses ténébreuses horreurs.

Quels effroyables abîmes  
S'entrouvrent autour de moi !  
Quel déluge de victimes  
S'offre à mes yeux pleins d'effroi !  
Quelle épouvantable image  
De morts , de sang , de carnage ,  
Frape mes regards tremblans !  
Et quels glaives invisibles  
Percent de coups si terribles  
Les corps pâles & sanglans ?

Mon cœur , sois en assurance ;  
Dieu se souvient de ta foi ;  
Les fléaux de sa vengeance  
N'approcheront pas de toi.  
Le juste est invulnérable ;  
De son bonheur immuable  
Les Anges sont les garans ;  
Et toujours leurs mains propices  
A travers les précipices  
Conduisent ses pas errans.

Dans les routes ambiguës  
Du bois le moins fréquenté,  
Parmi les ronces aiguës,  
Il chemine en liberté.  
Nul obstacle ne l'arrête.  
Ses piés écrasent la tête  
Du dragon & de l'aspic.  
Il affronte avec courage  
La dent du lion sauvage,  
Et les yeux du basilic.

Si quelques vaines foibleffes  
Troublent ses jours triomphans ;  
Il se souvient des promesses  
Que Dieu fait à ses enfans.  
A celui qui m'est fidelle,  
Dit la sagesse éternelle,  
J'affurerai mes secours :  
Je raffermirai sa voie,  
Et dans des torrens de joie  
Je ferai couler ses jours.

Dans ses fortunes diverses  
Je viendrai toujours à lui ;  
Je ferai dans ses traverses  
Son inséparable appui :  
Je le comblerai d'années  
Paisibles & fortunées.  
Je bénirai ses desseins :  
Il vivra dans ma mémoire,  
Et partagera la gloire  
Que je réserve à mes Saints.





## O D È X.

TIRÉE DU PSEAUME XCIII.

*Que la justice divine est présente à toutes nos actions.*

**P** Aroissez , Roi des rois ; venez , Juge suprême ;  
 Faire éclater votre courroux  
 Contre l'orgueil & le blasphème  
 De l'impie armé contre vous.  
 Le Dieu de l'univers est le Dieu des vengeances,  
 Le pouvoir & le droit de punir les offenses  
 N'appartient qu'à ce Dieu jaloux.

Jusqu'à quand , Seigneur , souffrirez-vous l'ivresse  
 De ces superbes criminels,  
 De qui la malice transgresse  
 Vos ordres les plus solennels,  
 Et dont l'impiété barbare & tyrannique  
 Au crime ajoute encor le mépris ironique  
 De vos préceptes éternels ?

Ils ont sur votre peuple exercé leur furie ,  
 Ils n'ont pensé qu'à l'affliger.  
 Ils ont semé dans leur patrie  
 L'horreur , le trouble & le danger,  
 Ils ont de l'orphelin envahi l'héritage ;  
 Et leur main sanguinaire a déployé sa rage  
 Sur la veuve & sur l'étranger.

Ne songeons , ont-ils dit , quelque prix qu'il en  
coûte ,

Qu'à nous ménager d'heureux jours.

Du haut de la céleste voûte ,

Dieu n'entendra pas nos discours.

Nos offenses par lui ne seront point punies :

Il ne les verra point ? & de nos tyrannies

Il n'arrêtera pas le cours.

Quel charme vous séduit ? quel démon vous con-  
seille ,

Homme imbéciles & fous ?

Celui qui forma votre oreille ,

Sera sans oreille pour vous ?

Celui qui fit vos yeux , ne verra point vos crimes ?

Et celui qui punit les rois les plus sublimes ,

Pour vous seuls retiendra ses coups ?

Il voit , n'en doutez plus , il entend toute chose ;

Il lit jusqu'au fond de vos cœurs.

L'artifice en vain se propose

D'éluder ses arrêts vengeurs :

Rien n'échape aux regards de ce juge sévère.

Le repentir lui seul peut calmer sa colère ,

Et fléchir ses justes rigueurs.

Ouvrez , ouvrez les yeux , & laissez-vous conduire

Aux divins rayons de sa foi.

Heureux celui qu'il daigne instruire

Dans la science de sa loi !

C'est l'asyle du juste ; & la simple innocence

Y trouve son repos , tandis que la licence

N'y trouve qu'un sujet d'effroi.

Qui me garantira des affauts de l'envie ?  
Sa fureur n'a pû s'attendrir :  
Si vous n'aviez sauvé ma vie,  
Grand Dieu, j'étois prêt à périr.  
Je vous ai dit : Seigneur, ma mort est infaillible ;  
Je succombe. Aussitôt votre bras invincible  
S'est armé pour me secourir.

Non, non, c'est vainement qu'une main sacrilège  
Contre moi décoche ses traits ;  
Votre thrône n'est point un siège  
Souillé par d'injustes décrets.  
Vous ne ressemblez point à ces rois implacables  
Qui ne font exercer leurs loix impraticables  
Que pour accabler leurs sujets.

Toujours à vos élus l'envieuse malice  
Tendra ses filets captieux :  
Mais toujours votre loi propice  
Confondra les audacieux.  
Vous anéantirez ceux qui nous font la guerre ;  
Et si l'impiété nous juge sur la terre,  
Vous la jugerez dans les cieux.



## O D E X I.

TIRÉE DU PSEAUME XCVI.

Et appliquée au Jugement dernier.

*Misère des Réprouvés. Félicité des Elûs.*

**P**eu­ples , élevez vos concerts :  
Pouf­sez des cris de joie & des chants de vic­toire.  
Voici le Roi de l'univers ,  
Qui vient faire éclater fon triomphe & fa gloire.

La juftice & la vérité  
Servent de fondement à fon trône terrible.  
Une profonde obfcurité  
Aux regards des humains le rend inacceffible.

Les éclairs , les feux dévorans  
Font luire devant lui leur flâme étincelante :  
Et fes ennemis expirans  
Tombent de toutes parts fous la foudre brûlante.

Pleine d'horreur & de refpect ,  
La terre a treffailli fous fes voûtes brifées.  
Les monts fondus à fon afpect  
S'écoulent dans le fein des ombres embrafées.

De fes jugemens redoutés  
La trompette célefte a porté le message ,  
Et dans les airs épouvantés  
En ces terribles mots fa voix s'ouvre un paffage :

Soyez à jamais confondus ,  
Adorateurs impurs de profanes idoles ;  
Vous qui par des vœux défendus  
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Ministres de mes volontés ,  
Anges, servez contre eux ma fureur vengeresse.  
Vous , mortels que j'ai rachetés,  
Redoublez à ma voix vos concerts d'allégresse.

C'est moi , qui du plus haut des cieux ,  
Du monde que j'ai fait , règle les destinées :  
C'est moi qui brise ses faux dieux ,  
Misérables jouets des vents & des années.

Par ma présence raffermis ,  
Méprisez du méchant la haine & l'artifice ;  
L'ennemi de vos ennemis  
A détourné sur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés ,  
Vous n'avez écouté que mes loix adorables :  
Jouissez des félicités  
Qu'ont mérité pour vous mes bontés secourables.

Venez donc , venez en ce jour  
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoissance :  
Et par un respect plein d'amour ,  
Sanctifiez en moi votre réjouissance.



## O D E X I I.

TIRÉE DU PSEAUME CXIX.

*Contre les Calomniateurs.*

**D**Ans ces jours destinés aux larmes ;  
 Où mes ennemis en fureur  
 Aiguisoient contre moi les armes  
 De l'imposture & de l'erreur :  
 Lorsqu'une coupable licence  
 Empoisonnoit mon innocence ;  
 Le Seigneur fut mon seul recours :  
 J'implorai sa toute-puissance ,  
 Et sa main vint à mon secours.

O Dieu , qui punis les outrages ;  
 Que reçoit l'humble vérité ,  
 Venge-toi ; détruit les ouvrages  
 De ces lèvres d'iniquité ;  
 Et confons cet homme parjure  
 Dont la bouche non moins impure  
 Publie avec légereté  
 Les mensonges que l'imposture  
 Invente avec malignité.

Quel rempart , quelle autre barrière  
 Pourra défendre l'innocent  
 Contre la fraude meurtrière  
 De l'impie adroit & puissant ?  
 Sa langue aux feintes préparée  
 Ressemble à la flèche acérée  
 Qui part & frappe en un moment.  
 C'est un feu léger dès l'entrée ,  
 Que suit un long embrasement.



Hélas ! dans quel climas sauvage  
Ai-je si long-tems habité !  
Quel exil ! quel affreux rivage !  
Quels asyles d'impiété !  
Cédar , où la fourbe & l'envie  
Contre ma vertu poursuivie  
Se déchaînerent si long-tems ,  
A quels maux ont livré ma vie  
Tes sacrilèges habitans !

J'ignorois la trame invisible  
De leurs pernecieux forfaits.  
Je vivois tranquille & paisible  
Chez les ennemis de la paix.  
Et lorsqu'exempt d'inquiétude ,  
Je faisois mon unique étude  
De ce qui pouvoit les flater ,  
Leur détestable ingratitude  
S'armoit pour me persécuter.



## ODE XIII.

TIRÉE DU PSEAUME CXLIII.

*Image du bonheur temporel des méchants.*

**B**eni soit le Dieu des armées ,  
 Qui donne la force à mon bras ,  
 Et par qui mes mains sont formées  
 Dans l'art pénible des combats.  
 De sa clémence inépuisable  
 Le secours prompt & favorable  
 A fini mes oppressions :  
 En lui j'ai trouvé mon asile ,  
 Et par lui d'un peuple indocile ,  
 J'ai dissipé les factions.

Qui suis-je , vile créature ?  
 Qui suis-je , Seigneur ? Et pourquoi  
 Le Souverain de la nature  
 S'abaisse-t'il jusques à moi ?  
 L'homme en sa course passagère  
 N'est rien qu'une vapeur légère  
 Que le soleil fait dissiper :  
 Sa clarté n'est qu'une nuit sombre ;  
 Et ses jours passent comme une ombre  
 Que l'œil suit , & voit échaper.

Mais quoi ? les périls qui m'obsèdent  
 Ne sont point encore passés :  
 De nouveaux ennemis succèdent  
 A mes ennemis terrassés.  
 Grand Dieu , c'est toi que je réclame :  
 Lève ton bras , lance ta flâme ,

Abaisse la hauteur des cieux :  
Et vient sur leur voûte enflammée ,  
D'une main de foudres armée  
Fraper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles cantiques ,  
Seigneur, je t'adresse ma voix :  
Toi, dont les promesses antiques  
Furent toujours l'espoir des rois ;  
Toi, de qui les secours propices  
A travers tant de précipices  
M'ont toujours garanti d'effroi ;  
Conserve aujourd'hui ton ouvrage ,  
Et daigne détourner l'orage  
Qui s'apprête à fondre sur-moi.

Arrête cet affreux déluge ,  
Dont les flots vont me submerger.  
Sois mon vengeur, sois mon refuge  
Contre les fils de l'étranger.  
Venge-toi d'un peuple infidelle ,  
De qui la bouche criminelle  
Ne s'ouvre qu'à l'impiété ,  
Et dont la main vouée au crime  
Ne connoît rien de légitime  
Que le meurtre & l'iniquité.

Ces hommes qui n'ont point encore  
Epruvé la main du Seigneur ,  
Se flattent que Dieu les ignore ,  
Et s'enyvrent de leur bonheur.  
Leur postérité florissante ,  
Ainsi qu'une tige naissante ,  
Croît & s'éleve sous leurs yeux.  
Leurs filles couronnent leurs têtes  
De tout ce qu'en nos jours de fêtes  
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges sont pleines :  
Leurs celliers regorgent de fruits :  
Leurs troupeaux tout chargés de laines.  
Sont incessamment reproduits :  
Pour eux la fertile rosée  
Tombant sur la terre embrasée ,  
Rafraîchit son sein altéré ;  
Et pour eux le flambeau du monde.  
Nourrit d'une chaleur féconde  
Le germe en ses flancs resserré.

Le calme regne dans leurs villes ,  
Nul bruit n'interrompt leur sommeil :  
On ne voit point leurs toits fragiles  
Ouverts aux rayons du soleil.  
C'est ainsi qu'ils passent leur âge.  
Heureux , disent-ils , le rivage  
Où l'on jouit d'un tel bonheur !  
Qu'ils restent dans leur rêverie.  
Heureuse la seule patrie  
Où l'on adore le Seigneur !



## O D E X I V.

TIRÉE DU PSEAUME CXLV.

*Foiblesse des hommes. Grandeur de Dieu.*

**M** On ame, louez le Seigneur :  
Rendez un légitime honneur  
A l'objet éternel de vos justes louanges.  
Oui, mon Dieu, je veux désormais  
Partager la gloire des Anges,  
Et consacrer ma vie à chanter vos bienfaits

Renonçons au stéril appui  
Des grands qu'on implore aujourd'hui ;  
Ne fondons point sur eux une espérance folle,  
Leur pompe indigne de nos vœux  
N'est qu'un simulacre frivole,  
Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous, esclaves du sort,  
Comme nous, jouets de la mort,  
La terre engloutira leurs grandeurs insensées ;  
Et periront en même jour  
Ces vastes & hautes pensées  
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour.

Dieu seul doit faire notre espoir ;  
Dieu, de qui l'immortel pouvoir  
Fit sortir du néant le ciel, la terre & l'onde ;  
Et qui, tranquille au haut des airs,  
Anima d'une voix féconde  
Tous les êtres semés dans ce vaste univers.

Heureux, qui du ciel occupé ,  
Et d'un faux éclat détrompé  
Met de bonne heure en lui toute son espérance !  
Il protège la vérité ,  
Et sçaura prendre la défense  
Du juste que l'impie aura persécuté.

C'est le Seigneur qui nous nourrit ;  
C'est le Seigneur qui nous guérit :  
Il prévient nos besoins , il adoucit nos gênes :  
Il assure nos pas craintifs :  
Il délie, il brise nos chaînes ;  
Et nos tyrans par lui deviennent nos captifs.

Il offre au timide étranger  
Un bras prompt à le protéger ;  
Et l'orphelin en lui retrouve un second pere :  
De la veuve il devient l'époux ,  
Et par un châtement sévère  
Il confond les pécheurs conjurés contre nous.

Les jours des rois sont dans sa main.  
Leur règne est un règne incertain ,  
Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites,  
Mais de son règne illimité  
Les bornes ne seront prescrites  
Ni par la fin des tems , ni par l'éternité.





ODE XV

TIRÉE DU CANTIQUÉ D'EZECHIAS.  
ISAÏE. Chap. 38.

*Pour une personne convalescente.*

**J'**Ai vû mes tristes journées  
Décliner vers leur penchant ,  
Au midi de mes années ,  
Je touchois à mon couchant.  
La mort , déployant ses aîles ,  
Couvroit d'ombres éternelles  
La clarté dont je jouis ;  
Et dans cette nuit funeste ,  
Je cherchois en vain le reste  
De mes jours évanouis.

Grand Dieu , votre main réclame  
Les dons que j'en ai reçus :  
Elle vient couper la trame  
Des jours qu'elle m'a tissus.  
Mon dernier soleil se lève ;  
Et votre souffle m'enlève  
De la terre des vivans ,  
Comme la feuille séchée ,  
Qui de sa tige arrachée  
Devient le jouet des vents.

Comme un tigre impitoyable ;  
Le mal a brisé mes os ;  
Et sa rage insatiable  
Ne me laisse aucun repos.  
Viciime foible & tremblante.  
A cette image sanglante

Je soupire nuit & jour ;  
Et dans ma crainte mortelle ,  
Je suis comme l'hirondelle  
Sous les griffes du vautour.

Ainsi des cris & d'allarmes  
Mon mal sembloit se nourrir ;  
Et mes yeux noyés de larmes  
Etoient lassés de s'ouvrir.  
Je disois à la nuit sombre :  
O nuit , tu vas dans ton ombre  
M'ensevelir pour toujours.  
Je redisois à l'aurore :  
Le jour que tu fais éclore ;  
Est le dernier de mes jours.

Mon ame est dans les ténèbres ;  
Mes sens sont glacés d'effroi.  
Ecoutez mes cris funèbres ,  
Dieu juste , répondez moi.  
Mais enfin sa main propice  
A comblé le précipice  
Qui s'entrouvroit sous mes pas :  
Son secours me fortifie ,  
Et me fait trouver la vie  
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur , il faut que la terre  
Connoisse en moi vos bienfaits :  
Vous ne m'avez fait la guerre ,  
Que pour me donner la paix.  
Heureux l'homme à qui la grace  
Départ ce don efficace ,  
Puisé dans ses saints trésors ;  
Et qui rallumant sa flâme ,  
Trouve la santé de l'ame  
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire  
De vos immortels secours ,  
C'est pour vous, pour votre gloire ,  
Que vous prolongez nos jours.  
Non , non , vos bontés sacrées  
Ne seront point célébrées  
Dans l'horreur des monumens :  
La mort aveugle & muéte  
Ne sera point l'interpréte  
De vos saints commandemens.

Mais ceux qui de sa menace ,  
Comme moi , sont rachetés ,  
Annonceront à leur race  
Vos célestes vérités.  
J'irai , Seigneur , dans vos temples  
Réchauffer par mes exemples  
Les mortels les plus glacés ;  
Et vous offrant mon hommage ,  
Leur montrer l'unique usage  
Des jours que vous leur laissez.



## E P O D E.

TIRÉE PRINCIPALEMENT DES LIVRES

DE SALOMON.

## I. P A R T I E.

V Ains mortels, que du monde endort la folle  
 yvresse,  
 Ecoutez, il est tems, la voie de la Sageffe.  
 Heureux, & seul heureux qui s'attache au Sei-  
 gneur.  
 Pour trouver le repos, le bonheur & la joie  
 Il n'est qu'un simple chemin : c'est de suivre sa voie  
 Dans la simplicité du cœur.

Le tems fuit, dites-vous : c'est lui qui nous convie  
 A saisir promptement les douceurs de la vie :  
 L'avenir est douteux : le présent est certain :  
 Dans la rapidité d'une course bornée  
 Sommes-nous assez sûrs de notre destinée  
 Pour la remettre au lendemain ?

Notre esprit n'est qu'un souffle, une ombre passa-  
 gère,  
 Et le corps qu'il anime, une cendre légère,  
 Dont la mort chaque jour prouve l'infirmité :  
 Etouffés tôt ou tard dans ses bras invincibles,  
 Nous serons tous alors, cadavres insensibles,  
 Comme n'ayant jamais été.

Songez donc à jouir de nos belles années :  
Les roses d'aujourd'hui demain seront fanées.  
Des biens de l'étranger cimentons nos plaisirs ;  
Et du riche orphelin persécutant l'enfance ,  
Contentons , aux dépens du vieillard sans défense ,  
Nos insatiables desirs.

Guéris de tout remors contraires à nos maximes ,  
Nous ne connoissons plus ni d'excès ni de crimes :  
De tout scrupule vain nous bannirons l'effroi,  
Soutenus de puissance , assistés d'artifice ,  
Notre seul intérêt fera notre justice :  
Et notre force , notre loi.

Affégeons l'innocent , qu'il tremble à notre ap-  
proche ;  
Ses regards sont pour nous un éternel reproche.  
De sa foiblesse même il se fait un appui.  
Il traite nos succès de fureur tyrannique :  
Dieu , dit-il , est son pere , & pour refuge unique  
Il ne veut connoître que lui.

Voyons s'il est vraiment celui qu'il se dit être,  
S'il est fils de ce Dieu , comme il veut le paraître ,  
Au secours de son fils ce Dieu doit accourir.  
Essayons-en l'effet , consommons notre ouvrage ,  
Et sçachons quelles mains au bord de son naufrage  
Pourront l'empêcher de périr.

Ce sont-là les discours , ce sont-là les pensées  
De ces ames de chair , victimes insensées  
De l'ange séducteur qui leur donna la mort.  
Qu'ils combattent sous lui , qu'ils suivent son  
exemple ;  
Et qu'à lui seul voués , le zèle de son temple  
Soit l'espoir de leur dernier fort.

## I I.

Cependant les ames qu'excite  
Le ciel à pratiquer sa loi ,  
Verront triompher le mérite  
De leur constance & de leur foi.  
Dans le sein d'un Dieu favorable ,  
Un bonheur à jamais durable  
Sera le prix de leurs combats ;  
Et de la mort inexorable  
Le fer ensanglanté ne le touchera pas.

Dieu , comme l'or dans la fournaise ,  
Les éprouva dans les ennuis ,  
Mais leur patience l'appaise ;  
Les jours viennent après les nuits.  
Il a supputé les années  
De ceux dont les mains acharnées  
Nous ont si long-tems affligés.  
Il règle enfin nos destinées :  
Et nos juges par lui sont eux-mêmes jugés.

Justes qui fites ma conquête  
Par vos larmes & vos travaux ,  
Il est tems , dit-il , que j'arrête  
L'insolence de vos rivaux.  
Parmi les célestes milices  
Venez prendre part aux délices  
De mes combattans épurés ,  
Tandis qu'aux éternels supplices  
Des soldats du démon les jours seront livrés.

Assez la superbe licence  
Arma leur lâche impiété ,  
Assez j'ai vû votre innocence  
En proie à leur férocité ;



Vengeons notre propre querelle ;  
Couvrons cette troupe rebelle  
D'horreur & de confusion ;  
Et que la gloire du fidelle  
Consumme le malleur de la rébellion.

Et vous à qui ma voix divine  
Diſte ſes ordres abſolus ,  
Angeſ , c'eſt vous que je deſtine  
Au ſervice de mes éluſ.  
Allez , & diſſipant la nue ,  
Qui malgré leur foi reconnue  
Me dérobe à leurs yeux amis ,  
Faites-les jouir dans ma vûe  
Des biens illimités que je leur ai promis.

Voici , voici le jour propice  
Où le Dieu pour qui j'ai ſouffert ,  
Va me tirer du précipice  
Que le démon m'avoit ouvert.  
De l'impoſture & de l'envie  
Contre ma vertu pourſuivie  
Les traits ne ſeront plus lancés ;  
Et les ſoins mortels de ma vie  
De l'immortalité ſeront récompensés.

Loin de cette terre funeſte  
Transporté ſur l'aîle des vents ,  
La main d'un Miniſtre céleſte  
M'ouvre la terre des vivans :  
Près des Saints j'y prendrai ma place ;  
J'y reſſentirai de la grace  
L'intariſſable écoulement ;  
Et voyant mon Dieu face à face ,  
L'éternité pour moi ne ſera qu'un moment.

Qui m'affranchira de l'empire  
Du monde où je suis enchaîné ?  
De la délivrance ou j'aspire  
Quand viendra le jour fortuné ?  
Quand pourrai-je, rompant les charmes  
Où ce triste vallon de larmes  
De ma vie endort les instans,  
Trouver la fin de mes allarmes,  
Et le commencement du bonheur que j'attens ?

Quand pourrai-je dire à l'impie :  
Tremble, lâche, frémi d'effroi ?  
De ton Dieu la haine assoupie  
Est prête à s'éveiller sur toi.  
Dans ta criminelle carrière  
Tu ne mis jamais de barrière  
Entre sa crainte & tes fureurs :  
Puisse mon heureuse prière  
D'un châtiment trop dû t'épargner les horreurs !

Puisse en moi la ferveur extrême  
D'une sainte compassion  
Des offenseurs du Dieu que j'aime  
Opérer la conversion !  
De ses vengeances redoutables  
Puissent mes ardeurs véritables  
Adoucir la sévère loi,  
Et pour mes ennemis coupables  
Obtenir le pardon que j'en obtins pour moi !

Seigneur, ta puissance invincible  
N'a rien d'égal que ta bonté :  
Le miracle le moins possible  
N'est qu'un jeu de ta volonté.

Tu peux de ta lumière auguste  
Eclairer les yeux de l'injuste,  
Rendre saint un cœur dépravé ;  
En cédre transformer l'arbutte,  
Et faire un vase élu d'un vase réprouvé.

Grand Dieu, daigne sur ton esclave  
Jeter un regard paternel :  
Confons le crime qui te brave ;  
Mais épargne le criminel.  
Et s'il te faut un sacrifice,  
Si de ta suprême justice  
L'honneur doit être réparé ;  
Venge-toi seulement du vice,  
En le chassant des cœurs dont il s'est emparé.

C'est alors que de ma victoire  
J'obtiendrai les fruits les plus doux,  
En chantant avec eux la gloire  
Du Dieu qui nous a sauvés tous.  
Agréable & sainte harmonie !  
Pour moi quelle joie infinie !  
Quelle joie de voir un jour  
Leur troupe avec moi réunie  
Dans les mêmes concerts & dans le même amour !

Pendant qu'ils vivent sur la terre,  
Prépare du moins leur fierté,  
Par la crainte de ton tonnerre,  
A ce bien pour eux souhaité ;  
Et les retirant des abîmes  
Où dans des nœuds illégitimes  
Langui leur courage abbattu,  
Fai que l'image de leurs crimes  
Introduise en leurs cœurs celle de la vertu.

## I I I.

Tel après le long orage  
Dont un fleuve débordé  
A désolé le rivage  
Par sa colére inondé :  
L'effort des vagues profondes  
Engloutissoit dans les ondes  
Bergers , cabanes , troupeaux ;  
Et submergeant les campagnes  
Sur le sommet des montagnes  
Faisoit floter les vaisseaux.

Mais la planète brillante  
Qui perce tout de ses traits ,  
Dans la nature tremblante  
A déjà remis la paix.  
L'onde en son lit écoulée  
A la terre consolée  
Rend ses premières couleur ;  
Et d'une fraîcheur utile  
Pénétrant son sein fertile ,  
En augmente les chaleurs.

Tel fera dans leurs pensées  
Germer un amour constant ,  
De leurs offenses passées  
Le souvenir pénitent.  
Ils diront : Dieu des fidelles ,  
Dans nos ténèbres mortelles  
Tu nous as fait voir le jour :  
Eternise dans nos ames  
Ces sacrés torrens de flammes ,  
Source du divin amour.

Ton

Ton souffle qui sçut produire  
L'ame pour l'éternité,  
Peut faire en elle reluire  
Sa première pureté.  
De rien tu créas le monde ;  
D'un mot de ta voix féconde  
Naquit ce vaste univers.  
Tu parlas : il reçut l'être.  
Parle : un instant verra naître  
Cent autres mondes divers.

Tu donnes à la matière  
L'ame & la légerté :  
Tu fais naître la lumière  
Du sein de l'obscurité.  
Sans toi , la science humaine  
N'est qu'ignorance hautaine,  
Trouble & frivole entretien.  
En toi seul , cause des causes ,  
Seigneur , je vois toutes choses :  
Hors de toi , je ne vois rien.

A quoi vous sert tant d'étude ,  
Qu'a nourrir le fol orgueil  
Où votre béatitude  
Trouva son premier écueil ?  
Grands hommes , Sages célèbres ,  
Vos éclairs dans les ténèbres  
Ne font que vous égarer.  
Dieu seul connoît ses ouvrages.  
L'homme entouré de nuages  
N'est fait que pour l'honorer.

Curiosité funeste ,  
C'est ton attrait criminel ,  
Qui du royaume céleste  
Chassa le premier mortel.

Non content de son essence ,  
 Et d'avoir en sa puissance  
 Tout ce qu'il pouvoit avoir ,  
 L'ingrat voulut , Dieu lui-même ,  
 Partager du Dieu suprême  
 La science & le pouvoir.

A ces hautes espérances ,  
 Du changement de son sort  
 Succéderent les souffrances ,  
 L'aveuglement & la mort.  
 Et pour fermer tout azile  
 A son espoir indocile ,  
 Bientôt l'Ange dans les airs ,  
 Sentinelle vigilante ,  
 De l'épée étincelante  
 Fit reluire les éclairs.

## I V.

Mais de cet homme exclus de son premier partage  
 La gloire est réservée à de plus hauts destins ,  
 Quand son Sauveur viendra d'un nouvel héritage  
 Lui frayer les chemins.

Dieu pour lui s'unissant à la nature humaine ,  
 Et partageant sa chair & ses infirmités ,  
 Se chargera pour lui du poids & de la peine  
 De ses iniquités.

Ce Dieu médiateur , Fils image du Pere ,  
 Le Verbe descendu de son trône éternel ,  
 Des flancs immaculés d'une mortelle Mere.  
 Voudra naître mortel.

Pécheur , tu trouveras en lui ta délivrance ;  
 Et sa main te fermant les portes de l'enfer ,  
 Te fera perdre alors de ta juste souffrance  
 Le souvenir amer.



---

Eve regne à son tour du dragon triomphante ;  
L'esclave de la mort produit son Rédempteur ;  
Et fille du Très-haut la créature enfante  
Son propre Créateur.

O Vierge ! qui du ciel assure la conquête ,  
Sacré gage des dons que sur terre il répand ;  
Tes pieds victorieux écraseront la tête  
De l'horrible serpent.

Les Saints après ta mort t'ouvriront leurs do-  
meures ,  
Nouvel astre du jour pour le ciel se levant.  
Que dis-je ? après ta mort. Se peut-il que tu meures,  
Mere du Dieu vivant ?

Non , tu ne mourras point. Les régions sublimes  
Vivante t'admettront dans ton auguste rang ,  
Et tel qu'au grand jour où pour laver nos crimes  
Ton fils versa son sang.

Dans ce jour de gloire où les divines flames  
Font d'illustres élus de tous ses citoyens ,  
Daigne prier ce Fils qu'il délivre nos ames  
Des terrestres liens.

Obrien de sa pitié , protectrice immortelle  
Qu'il renouvelle en nous les larmes , les sanglots  
De ce roi pénitent , dont la douleur fidelle  
S'exhaloit en ces mots :

O Monarque éternel ! Seigneur , Dieu de nos peres !  
Dieu des cieus , de la terre & de tout l'univers !  
Vous dont la voix soumet à ses ordres séveres.  
Et les vents & les mers !

Tout respecte , tout craint votre majesté sainte.  
 Vos loix regnent par-tout , rien n'ose les trahir.  
 Moi seul j'ai pû , Seigneur , résister à la crainte  
 De vous défobéir.

J'ai péché : j'ai suivi la lueur vaine & sombre  
 De charmes séduifans du monde & de la chair :  
 Et mes nombreux forfaits ont surpassé le nombre  
 Des fables de la mer.

Mais enfin votre amour à qui tout amour cède ,  
 Surpasse encore l'excès des défords humains :  
 Où le délit abonde , abonde le remède ;  
 Je l'attends de vos mains.

Quelle que soit , Seigneur , la chaîne déplorable  
 Où depuis si long-tems je languis arrêté ,  
 Quel espoir ne doit point inspirer au coupable  
 Votre immense bonté ?

Au bonheur de ses Saints elle n'est pas bornée.  
 Si vous êtes le Dieu de vos heureux amis ,  
 Vous ne l'êtes pas moins de l'ame infortunée ,  
 Et des pécheurs soumis.

Vierge ! flambeau du eiel , dont les démons fa-  
 rouches  
 Craignent la sainte flâme & les rayons vainqueurs,  
 De ces humbles accens fai retentir nos bouches :  
 Grave-les dans nos cœurs ;

Afin qu'aux légions à ton Dieu consacrées  
 Nous puissions , réunis sous ton puissant appui,  
 Lui présenter un jour , victimes épurées,  
 Des vœux dignes de lui.

## CANTIQUE

TIRÉ DU PSEAUME XLVII.

**L**A gloire du Seigneur, sa grandeur immortelle,  
De l'univers entier doit occuper le zèle :  
Mais sur tous les humains qui vivent sous ses loix,  
Le peuple de Sion doit signaler sa voix.

Sion, montagne auguste & Sainte,  
Formidable aux audacieux ;  
Sion, séjour délicieux,  
C'est toi, c'est ton heureuse enceinte,  
Qui renferme le Dieu de la terre & des cieux.

O murs, ô séjour plein de gloire !  
Mont sacré, notre unique espoir,  
Où Dieu fait régner la victoire ?  
Et manifeste son pouvoir.

Cent rois ligués pour nous livrer la guerre :  
Etoient venus sur nous fondre de toutes parts.  
Ils ont vû nos sacrés remparts.  
Leur aspect foudroyant, tel qu'un affreux ton-  
nerre,  
Les a précipités au centre de la terre.

Le Seigneur dans leurs camps a semé la terreur.  
Il parle : & nous voyons leurs thrônes mis en  
poudre,  
Leurs chefs aveuglés par l'erreur,  
Leurs Soldats consternés d'horreur,  
Leurs vaisseaux submergés, & brisés par la foudre,  
Monumens éternels de sa juste fureur.

Rien ne sçauroit troubler les loix inviolables  
Qui fondent le bonheur de ta sainte cité :  
Seigneur, toi-même en as jetté  
Les fondemens inébranlables.

Au pié de tes autels humblement prosternés,  
Nos vœux par ta clémence ont été couronnés.  
Des lieux chéris où le jour prend naissance  
Jusqu'aux climats où finit sa splendeur,  
Tout l'univers révère ta puissance,  
Tous les mortels adorent ta grandeur.

Publions les bienfaits, célébrons la justice  
Du Souverain de l'univers.  
Que le bruit de nos chants vole au-delà des mers.  
Qu'avec nous la terre s'unisse.

Que nos voix pénètrent les airs.  
Elevons jusqu'à lui nos cœurs & nos concerts.

Vous, filles de Sion, florissante jeunesse,  
Joignez-vous à nos chants sacrés :  
Formez des pas & des sons d'allégresse  
Autour de ces murs révéérés.  
Venez offrir des vœux pleins de tendresse  
Au Seigneur que vous adorez.

Peuple de qui l'appui sur sa bonté se fonde,  
Allez dans tous les coins du monde

A son nom glorieux élever des autels.  
Les siècles à venir béniront votre zèle ;  
Et de ses bienfaits immortels

L'Eternel comblera votre race fidèle.

Marquons-lui notre amour par des vœux éclatans.  
C'est notre Dieu, c'est notre pere,  
C'est le roi que Sion révere,

De son règne éternel les glorieux instans  
Dureront au-delà des siècles & des tems.

---



---

# O D E S.

## LIVRE II.

---

### O D E I.

*Sur la naissance de MONSEIGNEUR  
LE DUC DE BRETAGNE.*

**D**escens de la double colline,  
Nymphé, dont le fils amoureux,  
Du sombre époux de Proserpine  
Sçut fléchir le cœur rigoureux.  
Vien servir l'ardeur qui m'inspire,  
Déesse, prête-moi ta lire,  
Ou celle de ce Grec \* vanté, (\* Pindare )  
Dont l'impitoyable Alexandre,  
Au milieu de Thebes en cendre,  
Respecta la postérité.

Quel Dieu propice nous ramene  
L'espoir que nous avons perdu ?  
Un fils de Thétis ou d'Alcmene  
Par le ciel nous est-il rendu ?  
N'en doutons point, le ciel sensible  
Veut réparer le coup terrible  
Qui nous fit verser tant de pleurs.  
Hâtez-vous, ô chaste Lucine ;  
Jamais plus illustre origine  
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples , voici le premier gage  
Des biens qui vous sont préparés.  
Cet enfant est l'heureux présage  
Du repos que vous défirez.  
Les premiers instans de sa vie ,  
De la discorde & de l'envie  
Verront éteindre le flambeau :  
Il renversera leurs trophées ;  
Et leurs coulevres étouffées  
Seront les jeux de son berceau.  
Ainsi durant la nuit obscure  
De Venus l'étoile nous luit ,  
Favorable & brillant augure  
De l'éclat du jour qui la suit.  
Ainsi dans le fort des tempêtes  
Nous voyons briller sur nos têtes  
Ces feux , amis des matelots ,  
Présage de la paix profonde  
Que le Dieu qui regne sur l'onde  
Va rendre à l'empire des flots .  
Quel monstre de carnage avide  
S'est emparé de l'univers ?  
Quelle impitoyable Euménide  
De ses feux infecte les airs ?  
Quel Dieu souffle en tous lieux la guerre ,  
Et semble à dépeupler la terre  
Exciter nos sanglantes mains ?  
Mégère , des enfers bannie ,  
Est-elle aujourd'hui le génie  
Qui préside au sort des humains ?  
Arrête , Furie implacable ;  
Le Ciel veut calmer ses rigueurs.  
Les feux d'une haine coupable  
N'ont que trop embrasé nos cœurs.  
Aimable Paix , vierge sacrée ,  
Descens de la voûte azurée :



Vien voir tes temples relevés,  
Et ramène au sein de nos villes  
Ces dieux bienfaisans & tranquilles,  
Que nos crimes ont soulevés.

Mais quel souffle divin m'enflame ?  
D'où naît cette soudaine horreur ?  
Un Dieu vient échauffer mon ame  
D'une prophétique fureur.  
Loin d'ici, profane vulgaire,  
Apollon m'inspire & m'éclaire ;  
C'est lui, je le vois, je le sens.  
Mon cœur cède à sa violence.  
Mortels, respectez sa présence,  
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les tems prédits par la Sibylle  
A leur terme sont parvenus.  
Nous touchons au règne tranquille  
Du vieux Saturne & de Janus.  
Voici la saison désirée,  
Où Thémis & sa sœur Astrée,  
Rétablissant leurs saints autels,  
Vont ramener ces jours insignes,  
Où nos vertus nous rendoient dignes  
Du commerce des Immortels.

Où suis-je ? quel nouveau miracle  
Tient encore mes sens enchantés ?  
Quel vaste, quel pompeux spectacle  
Frape mes yeux épouvantés !  
Un nouveau monde vient d'éclorre.  
L'univers se réforme encore  
Dans les abîmes du cahos :  
Et pour réparer ses ruines,  
Je vois des demeures divines  
Descendre un peuple de héros.



Les élémens cessent leur guerre ;  
Les cieux ont repris leur azur :  
Un feu sacré purge la terre  
De tout ce qu'elle avoit d'impur.  
On ne craint plus l'herbe mortelle ,  
Et le crocodile infidelle  
Du nil ne trouble plus les eaux.  
Les lions dépouillent leur rage ,  
Et dans le même pâturage  
Bondissent avec les troupeaux.

C'est ainsi que la main des Parques  
Va nous filer ce siècle heureux ,  
Qui du plus sage des Monarques  
Doit couronner les justes vœux :  
Espérons des jours plus paisibles.  
Les Dieux ne sont point inflexibles ,  
Puisqu'ils punissent nos forfaits.  
Dans leurs rigueurs les plus austères ,  
Souvent leurs fléaux salutaires  
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le Ciel dans une nuit profonde  
Se plaît à nous cacher ses loix.  
Les Rois sont les maîtres du monde :  
Les Dieux sont les maîtres des Rois.  
Valeur , activité , prudence ,  
Des décrets de leur providence  
Rien ne change l'ordre arrêté ,  
Et leur règle constante & sure  
Fait seule ici-bas la mesure  
Des biens & de l'adversité.

Mais que fais-tu , Muse insensée ?  
Où tend ce vol ambitieux ?  
Oses-tu porter ta pensée  
Jusque dans le conseil des Dieux ?

Réprime une ardeur périlleuse :  
 Ne va point d'une aîle orgueilleuse  
 Chercher ta perte dans les airs ;  
 Et par des routes inconnues ,  
 Suivant Icare au haut des nues ,  
 Crains de tomber au fond des mers.

Si pourtant quelque esprit timide ,  
 Du Pinde ignorant les détours ,  
 Opposoit les règles d'Euclide  
 Au désordre de mes discours :  
 Qu'il sçache qu'autrefois Virgile  
 Fit même aux Muses de Sicile  
 Approuver de pareils transports ;  
 Et qu'enfin cet heureux délire  
 Peut seul des maîtres de la lire  
 Immortaliser les accords.

## ODE II.

A M. L'ABBÉ COURTIN.

**A** Bbé , chéri des neufs Sœurs ,  
 Qui dans ta philosophie  
 Sçais faire entrer les douceurs  
 Du commerce de la vie :  
 Tandis qu'en nombres impairs  
 Je te trace ici les vers  
 Que m'a dictés mon caprice :  
 Que fais-tu dans ces déserts  
 Qu'enferme ton Bénéfice ?  
 Vas-tu dès l'aube du jour ,  
 Secondé d'un plomb rapide ,  
 Ensanglanter le retour  
 De quelque lièvre timide ?

Où chez tes moines tonsus ,  
A t'ennuyer assidus  
Cherches-tu quelques vieux titres ,  
Qui dans ton trésor perdus  
Se retrouvent sur leurs vitres ?

Mais non , je te connois mieux.  
Tu sçais trop bien que le sage  
De ton loisir studieux  
Doit faire un plus noble usage ;  
Et justement enchanté  
De la belle antiquité ,  
Chercher dans son sein fertile  
La solide volupté ,  
Le vrai , l'honnête & l'utile.

Toutefois de ton esprit  
Bannis l'erreur générale ,  
Qui jadis en maint écrit  
Plaça la faine morale.  
On abuse de son nom.  
Le Chantre d'Agamennon  
Sçut nous tracer dans son livre ,  
Mieux que Chrysispe & Zénon ,  
Quel chemin nous devons suivre.

Homère adoucit mes mœurs  
Par ses riantes images.  
Seneque aigrit mes humeurs  
Par ses préceptes sauvages.  
Envain , d'un ton de Rhéteur ,  
Epi ctete à son lecteur  
Prêche le bonheur suprême ;  
J'y trouve un consolateur  
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé  
Je découvre sa colére.  
J'y vois un homme accablé  
Sous le poids de sa misère :  
Et dans tous ces beaux discours  
Eabriqués durant le cours  
De sa fortune maudite,  
Vous reconnoissez toujours  
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici  
Frémir tout le Zénomisme,  
D'entendre traiter ainsi  
Un des saints du paganisme.  
Pardon. Mais en vérité,  
Mon Apollon révolté  
Lui devoit ce témoignage  
Pour l'ennui que m'a coûté  
Son insupportable ouvrage.

De tout semblable pédant  
Le commerce communique  
Je ne sçai quoi de mordant,  
De farouche & de cynique,  
O le plaisant avertin  
D'un fou du pays Latin,  
Qui se travaille & se gêne ;  
Pour devenir à la fin  
Sage comme Diogene !

Je ne prends point pour vertu  
Les noirs accès de tristesse  
D'un loup-garou revêtu  
Des habits de la sagesse :

Plus légère que le vent,  
Elle fuit d'un faux sçavant  
La sombre mélancolie,  
Et se sauve bien souvent  
Dans les bras de la folie.

La vertu du vieux Caton,  
Chez les Romains tant prônée,  
Étoit souvent, nous dit-on,  
De Falerne enluminée.  
Toujours ces sages hagards,  
Maigres, hideux & blafards,  
Sont souillés de quelque opprobre :  
Et du premier des Césars  
L'assassin fut homme sobre.

Dieu bénisse nos dévots ;  
Leur ame est vraiment loyale.  
Mais jadis les grands pivots  
De la ligue anti-royale,  
Les Lincestres, les Aubris,  
Qui contre les deux Henris  
Prêchoient tant la populace,  
S'occupoient peu des écrits  
D'Anacréon & d'Horace.

Croi-moi, fai de leurs chansons  
Ta plus importante étude.  
A leurs aimables leçons  
Consacre ta solitude,  
Et par Sonning rappelé  
Sur ce rivage émaillé  
Où Neuilli borde la Seine,  
Revien au vin d'Auvilé  
Mêler les eaux d'Hipocrene.

## O D E III.

A M. DE CAUMARTIN.

*Conseiller d'Etat , & Intendant  
des Finances.*

**D**igne & noble héritier des premières vertus  
Qu'on adora jadis sous l'empire de Rhée :  
Vous qui dans le palais de l'aveugle Plutus  
Osâtes introduire Astrée :

Fils d'un pere fameux , qui même à nos frondeurs  
Par sa dextérité fit respecter son zèle ;  
Et nouvel Atticus , sçut captiver leurs cœurs ,  
En demeurant sujet fidèle :

Renoncez pour un tems aux travaux de Thémis.  
Venez voir ces coteaux enrichis de verdure ,  
Et ces bois paternels , où l'art humble & soumis  
Laisse encore régner la nature ,

Les Hyades , Vertumne , & l'humide Orion  
Sur la terre embrasée ont versé leurs largesses ,  
Et Bacchus échapé des fureurs du lion ,  
Songe à vous tenir ses promesses .

O rivages chéris ! vallons aimés des cieus ,  
D'où jamais n'approcha la tristesse importune ,  
Et dont le possesseur tranquille & glorieux  
Ne rougit point de sa fortune !

Trop heureux , qui du champ par ses peres laissé  
Peut parcourir au loin les limites antiques ,  
Sans redouter les cris de l'orphelin chassé  
Du sein de ses domestiques !

Sous des lambris dorés l'injuste ravisseur  
Entretient le vautour dont il est la victime.  
Combien peu de mortels connoissent la douceur  
D'un bonheur pur & légitime !

Jouissez en repos de ce lieu fortuné :  
Le calme & l'innocence y tiennent leur empire ;  
Et des soucis affreux le souffle empoisonné  
N'y corrompt point l'air qu'on respire.

Pan , Diane , Apollon , les Faunes , les Sylvains ,  
Peuplent ici vos bois , vos vergers , vos montagnes.  
La ville est le séjour des profanes humains ,  
Les Dieux régner dans les campagnes.

C'est-là que l'homme apprend leurs mystères se-  
crets ;  
Et que contre le sort munissant sa foiblesse ,  
Il jouit de lui-même , & s'abreuve à longs traits  
Dans les sources de la sagesse.

C'est-là que ce Romain , dont l'éloquente voix  
D'un joug presque certain sauva sa République ,  
Fortifioit son cœur dans l'étude des loix  
Et du Lycée & du Portique.

Libre des soins publics qui le faisoient rêver ,  
Sa main du consulat laissoit aller les rênes ;  
Et courant à Tuscule , il alloit cultiver  
Les fruits de l'école d'Athènes.





## O D E IV.

## A MONSIEUR D'USSE.

**E** Sprit né pour servir d'exemple  
Aux cœurs de la vertu frappés,  
Qui sans guide as pû de son temple  
Franchir les chemins escarpés :  
Cher d'Ussé, quelle inquiétude  
Te fait une triste habitude  
Des ennuis & de la douleur ?  
Et ministre de ton supplice,  
Pourquoi par un sombre caprice  
Veux-tu seconder ton malheur ?

Chasse cet ennui volontaire  
Qui tient ton esprit dans les fers ;  
Et que dans une ame vulgaire  
Jette l'épreuve des revers.  
Fai tête au malheur qui t'opprime.  
Qu'une espérance légitime  
Te munisse contre le fort.  
L'air siffle, une horrible tempête  
Aujourd'hui gronde sur ta tête :  
Demain tu seras dans le port.

Toujours la mer n'est pas en bute  
Aux ravages des Aquilons :  
Toujours les torrens par leur chute  
Ne désolent pas nos vallons.  
Les disgraces désespérées,  
Et de nul espoir tempérées,

Sont affreuses à soutenir,  
Mais leur charge est moins importune,  
Lorsqu'on gémit d'une infortune  
Qu'on espère devoir finir.

Un jour le fouci qui te ronge,  
En un doux repos transformé,  
Ne sera plus pour toi qu'un songe  
Que le réveil aura calmé.  
Espère donc avec courage.  
Si le pilote craint l'orage,  
Quand Neptune enchaîne les flots ;  
L'espoir du calme le rassure,  
Quand les vents & la nue obscure  
Glacent le cœur des matelots

Je sçai qu'il est permis au sage  
Par les disgraces combattu,  
De souhaiter pour appanage  
La fortune après la vertu.  
Mais dans un bonheur sans mélange,  
Souvent cette vertu se change  
En une honteuse langueur.  
Autour de l'aveugle richesse  
Marchent l'orgueil & la rudesse,  
Que suit la dureté du cœur.

Non que ta sagesse endormie  
Au tems de tes prospérités,  
Eût besoin d'être raffermie  
Par de dures fatalités ;  
Ni que ta vertu peu fidèle  
Eût jamais choisi pour modèle  
Ce fou superbe & ténébreux,  
Qui gonflé d'une fierté basse,  
N'a jamais eu d'autre disgrâce  
Que de n'être point malheureux.

Mais si les maux & la tristesse  
Nous font des secours superflus,  
Quand des bornes de la sagesse  
Les biens ne nous ont point exclus :  
Ils nous font trouver plus charmante  
Notre félicité présente ,  
Comparée au malheur passé ;  
Et leur influence tragique  
Réveille un bonheur léthargique  
Que rien n'a jamais traversé.

Ainsi que le cours des années  
Se forme des jours & des nuits ,  
Le cercle de nos destinées  
Est marqué de joie & d'ennuis.  
Le Ciel par un ordre équitable  
Rend l'un à l'autre profitable ;  
Et dans ces inégalités ,  
Souvent sa sagesse suprême  
Sçait tirer notre bonheur même  
Du sein de nos calamités.

Pourquoi d'une plainte importune  
Fatiguer vainement les airs ?  
Aux jeux cruels de la Fortune  
Tout est soumis dans l'univers.  
Jupiter fit l'homme semblable  
A ces deux jumeaux que la fable  
Plaçait jadis au rang des Dieux ,  
Couple de déités bizarre  
Tantôt habitant du Tenare ,  
Et tantôt citoyens des cieux.

Ainsi de douceurs en supplices  
Elle nous promène à son gré.  
Le seul remède à ses caprices  
C'est de s'y tenir préparé ;

De la voir du même visage  
 Qu'une courtisane volage,  
 Indigne de nos moindres soins,  
 Qui nous trahit par imprudence,  
 Et qui revient par inconstance  
 Lorsque nous y pensons le moins.

## O D E V.

A M. D U C H É,

*Dans le tems qu'il travailloit à sa Tragédie  
 de Debora.*

**T** Andis que dans la solitude  
 Où le destin m'a confiné,  
 J'endors par la douce habitude  
 D'une oisive & facile étude,  
 L'ennui dont je suis lutiné :

Un sublime effort te ramene  
 A la cour des Sœurs d'Appollon ;  
 Et bientôt avec Melpomene  
 Tu vas d'un nouveau phénomène  
 Eclairer le sacré vallon.

O que ne puis-je, sur les ailes  
 Dont Délade fut possesseur,  
 Voler aux lieux d'où tu m'appelles :  
 Et de tes chansons immortelles  
 Partager l'aimable douceur !

Mais une invincible contrainte  
 Malgré moi fixe ici mes pas.  
 Tu sçais quel est ce labyrinthe,  
 Et que pour aller à Corinthe  
 Se seul desir ne suffit pas.

Toutefois les froides soirées  
Commencent d'abréger le jour :  
Vertumne a changé ses livrées ;  
Et nos campagnes labourées  
Me flatent d'un prochain retour.

Déjà le départ des Pleyades  
A fait retirer les nochers ;  
Et déjà les tristes Hyades  
Forcent les frileuses Dryades  
De chercher l'abri des rochers.

Le volage amant de Clytie  
Ne caresse plus nos climats ;  
Et bientôt des monts de Scythie  
Le fougueux époux d'Orithie  
Va nous ramener les frimats.

Ainsi , dès que le Sagittaire  
Viendra rendre nos champs déserts ;  
J'irai , secret dépositaire ,  
Près de ton foyer solitaire  
Jouir de tes sçavans concerts.

En attendant , puissent leurs charmes ;  
Appaisant le mal qui t'aigrit ,  
Dissiper tes vaines allarmes ,  
Et tarir la source des larmes  
D'une épouse qui te chérit !

Je sçai que la fièvre & l'automne  
Pourroit mettre Hercule aux abois ;  
Mais si ma coniecture est bonne ,  
La fièvre dont ton cœur frissonne ,  
Est la plus fâcheuse des trois.

O D E VI.  
A L A F O R T U N E.

**F**ortune , dont la main couronne  
Les forfaits les plus inouis ;  
Du faux éclat qui t'environne  
Serons-nous toujours éblouis ?  
Jusques à quand trompeuse idole ,  
D'un culte honteux & frivole  
Honorons-nous tes autels ?  
Verra-t-on toujours tes caprices  
Consacrés par les sacrifices ,  
Et par l'hommage des mortels ?  
Le peuple , dans ton moindre ouvrage  
Adorant la prospérité ,  
Te nomme grandeur de courage ,  
Valeur , prudence , fermeté.  
Du titre de vertu suprême  
Il dépouille la vertu même ,  
Pour le vice que tu chéris :  
Et toujours ses fausses maximes  
Erigent en héros sublimes  
Tes plus coupables favoris.  
Mais , de quelque superbe titre  
Dont ces héros soient revêtus ,  
Prenons la raison pour arbitre ,  
Et cherchons en eux leurs vertus.  
Je n'y trouve qu'extravagance ,  
Foiblesse , injustice , arrogance ,  
Trahissons , fureurs , cruautés.  
Etrange vertu qui se forme  
Souvent de l'assemblage énorme  
Des vices les plus détestés !

Apprens que la seule sagesse  
Peut faire les héros parfaits :  
Qu'elle voit toute la bassesse  
De ceux que ta faveur a faits  
Qu'elle n'adopte point la gloire  
Qui naît d'une injuste victoire,  
Que le sort remporte pour eux :  
Et que devant ses yeux Stoïques,  
Leurs vertus les plus héroïques  
Ne font que des crimes heureux.  
Quoi ! Rome & l'Italie en cendre  
Me feront honorer Sylla ?  
J'admurerai dans Alexandre  
Ce que j'abhorre en Attila !  
J'appellerai vertu guerrière  
Une vaillance meurtrière,  
Qui dans mon sang trempe ses mains ?  
Et je pourrai forcer ma bouche  
A louer un héros farouche,  
Né pour le malheur des humains ?  
Quels traits me présentent vos fastes ;  
Impitoyables conquérans !  
Des vœux outrés, des projets vastes ;  
Des rois vaincus par des tyrans,  
Des murs que la flamme ravage,  
Des vainqueurs fumans de carnage ;  
Un peuple au fer abandonné ;  
Des meres pâles & sanglantes,  
Arrachant leurs filles tremblantes  
Des bras d'un soldat effréné.  
Juges insensés que nous sommes,  
Nous admirons de tels exploits !  
Est-ce donc le malheur des hommes ;  
Qui fait la vertu des grands rois ?  
Leur gloire féconde en ruines,  
Sans le meurtre & sans les rapines



Ne sçauroit-elle subsister ?  
Images des dieux sur la terre ,  
Est-ce par des coups de tonnerre  
Que leur grandeur doit éclater ?  
Mais je veux que dans les allarmes  
Réside le solide honneur.  
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes  
Ses triomphes & son bonheur ?  
Tel qu'on nous vante dans l'histoire  
Doit peut-être toute sa gloire  
A la honte de son rival.  
L'inexpérience indocile  
Du compagnon de Paul-Emile  
Fit tout le succès d'Annibal.  
Quel est donc le héros solide ,  
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?  
C'est un roi que l'équité guide ,  
Et dont les vertus sont l'appui :  
Qui prenant Titus pour modèle ,  
Du bonheur d'un peuple fidèle  
Fait le plus cher de ses souhaits :  
Qui suit la basse flatterie ;  
Et qui , pere de sa patrie ,  
Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous , chez qui la guerrière audace  
Tient lieu de toutes les vertus ,  
Concevez Socrate à la place  
Du fier meurtrier de Clytus.  
Vous verrez un roi respectable ,  
Humain , généreux , équitable ,  
Un roi digne de vos autels.  
Mais à la place de Socrate ,  
Le fameux vainqueur de l'Euphrate  
Sera le dernier des mortels.

Héros

Héros cruels & sanguinaires ,  
 Cessez de vous enorgueillir  
 De ces lauriers imaginaires ,  
 Que Bellone vous fit cueillir.  
 En vain le destructeur rapide  
 De Marc-Antoine & de Lépidé  
 Remplissoit l'univers d'horreurs :  
 Il n'eût point eu le nom d'Auguste  
 Sans cet empire heureux & juste ,  
 Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes ;  
 Votre vertu dans tout son jour.  
 Voyons comment vos cœurs sublimes  
 Du sort soutiendront le retour.  
 Tant que la faveur vous seconde ,  
 Vous êtes les maîtres du monde  
 Votre gloire nous éblouit :  
 Mais au moindre revers funeste ,  
 Le masque tombe ; l'homme reste ,  
 Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune  
 Suffit pour faire un conquérant :  
 Celui qui domte la fortune ,  
 Mérite seul le nom de grand.  
 Il perd sa volage assistance ,  
 Sans rien perdre de la constance  
 Dont il vit ses honneurs accrus :  
 Et sa grande ame ne s'altère  
 Ni des triomphes de Tibère ,  
 Ni des disgraces de Varus.

La joie imprudente & légère  
 Chez lui ne trouve point d'accès ,  
 Et sa crainte active modère  
 L'yvresse des heureux succès.

Si la fortune le traverse ,  
 Sa constante vertu s'exerce  
 Dans ses obstacles passagers.  
 Le bonheur peut avoir son terme :  
 Mais la sagesse est toujours ferme ,  
 Et les destins toujours légers.

En vain une fière Déesse  
 D'Enée a résolu la mort :  
 Ton secours , puissante Sagesse ,  
 Triomphe des Dieux & du sort.  
 Par toi , Rome , après son naufrage ,  
 Jusque dans les murs de Carthage  
 Vengea le sang de ses guerriers ,  
 Et suivant tes divines traces ,  
 Vit au plus fort de ses disgraces  
 Changer ses cyprès en lauriers.

## O D E V I I.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

**T**ant qu'a duré l'influence  
 D'un astre propice & doux  
 Malgré moi de ton absence.  
 J'ai supporté les dégouts.

Je disois : Je lui pardonne  
 De préférer les beautés  
 De Palès & de Pomone  
 Au tumulte des cités.

Ainsi l'amant de Glycere,  
 Epris d'un repos obscur ,  
 Cherchoit l'ombre solitaire  
 Des rivages de Tibur.

Mais aujourd'hui qu'en nos plaines  
Le chien brûlant de Procris  
De Flore aux douces haleines  
Dessèche les dons chéris :

Veux-tu d'un astre perfide  
Risquer les âpres chaleurs ,  
Et dans ton jardin aride  
Sécher ainsi que tes fleurs ?

Crois-moi , suis plutôt l'exemple  
De tes amis Casaniers  
Et reviens goûter au Temple  
L'ombre de tes maroniers.

Dans ce salon pacifique  
Où président les neuf Sœurs ;  
Un loisir philosophique  
T'offre encore d'autres douceurs.

Là nous trouverons sans peine  
Avec toi le verre en main ,  
L'homme après qui Diogene  
Courut si long-tems en vain :

Et dans la douce allégresse  
Dont tu sçais nous abreuver ,  
Nous puiserons la sagesse  
Qu'il chercha sans la trouver.



**ODE VIII.**  
**A MONSIEUR LE MARQUIS**  
**DE LA FARE.**

**D**Ans la route que je me trace,  
 La Fare, daigne m'éclairer ;  
 Toi, qui dans les sentiers d'Horace  
 Marches sans jamais t'égarer :  
 Qui par les leçons d'Aristippe,  
 De la sagesse de Chryssippe  
 As sçu corriger l'âpreté ;  
 Et telle qu'aux beaux jours d'Astrée ;  
 Nous montrer la vertu parée  
 Des attraits de la volupté.

Ce feu sacré que Prométhée  
 Osa dérober dans les cieux  
 La raison à l'homme apportée  
 Le rend presque semblable aux Dieux ;  
 Se pourroit-il, sage La Fare,  
 Qu'un présent si noble & si rare  
 De nos maux devînt l'instrument ?  
 Et qu'une lumière divine  
 Pût jamais être l'origine  
 D'un déplorable aveuglement ?

Lorsqu'à l'époux de Penelope  
 Minerve accorde son secours,  
 Les Lestrigons & le Cyclope  
 Ont beau s'armer contre ses jours ;  
 Aidé de cette intelligence,  
 Il triomphe de la vengeance

De Neptune en vain courroucé.  
Par elle il brave les caresses  
Des Sirènes enchanteresses,  
Et les breuvages de Circé.

De la vertu qui nous conserve  
C'est le symbolique tableau.  
Chaque mortel a sa Minerve,  
Qui doit lui servir de flambeau.  
Mais cette déité propice  
Marchoit toujours devant Ulysse,  
Lui servant de guide ou d'appui :  
Au lieu que par l'homme conduite  
Elle ne va plus qu'à sa suite,  
Et se précipite avec lui.

Loin que la raison nous éclaire  
Et conduise nos actions,  
Nous avons trouvé l'art d'en faire  
L'orateur de nos passions.  
C'est un sophiste qui nous joue  
Un vil complaisant qui se loue  
A tous les fous de l'univers,  
Qui s'habillant du nom de sages,  
La tiennent sans cesse à leurs gages,  
Pour autoriser leurs travers,

C'est elle qui nous fait accroire  
Que tout cède à notre pouvoir ;  
Qui nourrit notre folle gloire  
De l'ivresse d'un faux sçavoir :  
Qui par cent nouveaux stratagèmes  
Nous masquant sans cesse à nous-mêmes,  
Parmi les vices nous endort :  
Du furieux fait un Achile,  
Du fourbe <sup>un</sup> politique habile,  
Et de l'athée un esprit fort.

Mais, vous, mortels, qui dans le monde  
Croyant tenir les premiers rangs,  
Plaiguez l'ignorance profonde  
De tant de peuples différens;  
Qui confondez avec la brute  
Ce Huron caché sous sa hute,  
Au seul instinct presque réduit;  
Parlez: Quel est le moins barbare,  
D'une raison qui vous égare,  
Ou d'un instinct qui le conduit?

La nature en trésors fertile  
Lui fait abondamment trouver  
Tout ce qui lui peut être utile;  
Soigneuse de le conserver.  
Content du partage modeste  
Qu'il tient de la bonté céleste,  
Il vit sans trouble & sans ennui;  
Et si son climat lui refuse  
Quelques biens dont l'Europe abuse,  
Ce ne sont plus des biens pour lui

Couché dans un antre rustique,  
Du nord il brave la rigueur;  
Et notre luxe asiatique  
N'a point énervé sa vigueur.  
Il ne regrette point la perte  
De ces arts, dont la découverte  
A l'homme a coûté tant de soins;  
Et qui, devenus nécessaires,  
Nont fait qu'augmenter nos misères  
En multipliant nos besoins.

Il méprise la vaine étude  
D'un Philosophe pointilleux,  
Qui nageant dans l'incertitude  
Vante son sçavoir merveilleux.



Il ne veut d'autre connoissance  
 Que ce que la Toute-puissance  
 A bien voulu nous donner ;  
 Et sçait qu'elle créa les sages  
 Pour profiter de ses ouvrages,  
 Et non pour les examiner.

Ainsi , d'une erreur dangereuse  
 Il n'avale point le poison ;  
 Et notre clarté ténébreuse  
 N'a point offusqué sa raison.  
 Il ne se tend point à lui-même  
 Le piège d'un adroit système ,  
 Pour se cacher la vérité.  
 Le crime à ses yeux paroît crime ,  
 Et jamais rien d'illégitime  
 Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant , féiles contrées ,  
 Sages mortels , peuples heureux ;  
 Des nations hyperborées  
 Plaignez l'aveuglement affreux :  
 Vous , qui dans la vaine noblesse ;  
 Dans les honneurs , dans la molesse  
 Fixez la gloire & les plaisirs ;  
 Vous , de qui l'infâme avarice  
 Promene au gré de son caprice  
 Les infatiables desirs.

Oui , c'est toi , monstre détestable ;  
 Superbe tyran des humains ,  
 Qui seul du bonheur véritable  
 A l'homme a fermé les chemins.  
 Pour appaiser sa soif ardente ,  
 La tête en trésors abondante

Feroit germer l'or sous ses pas ;  
Il brûle d'un feu sans remède :  
Moins riche de ce qu'il possède ,  
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah ! si d'une pauvreté dure  
Nous cherchons à nous affranchir ;  
Rapprochons-nous de la nature  
Qui seul pout nous enrichir.  
Forçons de funestes obstacles :  
Réservez pour nos tabernacles  
Cet or , ces rubis , ces métaux :  
Ou dans le sein des mers avides  
Jettons ces richesses perfides ,  
L'unique élément de nos maux.

Ce sont-là les vrais sacrifices  
Par qui nous pouvons étouffer  
Les semences de tous les vices  
Qu'on voit ici-bas triompher.  
Otez l'intérêt de la terre :  
Vous en exilerez la guerre ,  
L'honneur rentrera dans ses droits :  
Et plus justes que nous ne sommes ,  
Nous verrons régner chez les hommes  
Les mœurs à la place des loix.

Sur-tout réprimons les faillies  
De notre curiosité ,  
Source de toutes nos folies ,  
Mère de notre vanité.  
Nous errons dans d'épaisses ombres ;  
Où souvent nos lumières sombres  
Ne servent qu'à nous éblouir.  
Soyons ce que nous devons être ;  
Et ne perdons point à connoître ,  
Des jours destinés à jouir.

## O D E I X.

*Sur la mort de S. A. S. Monseigneur*  
**LE PRINCE DE CONTI,**  
*arrivé au mois de Février 1709.*

**P**Euples, dont la douleur aux larmes obstinée  
 De ce Prince chéri déplore le trépas,  
 Approchez, & voyez quelle est la destinée  
 Des grandeurs d'ici-bas.

**CONTI** n'est plus, ô Ciel! Ses vertus, son  
 courage,  
 La sublime valeur, le zèle pour son Roi,  
 N'ont pû le garantir au milieu de son âge,  
 De la commune loi.

Il n'est plus : & les Dieux en des tems si funestes  
 N'ont fait que le montrer aux regards des mortels.  
 Soumettons-nous. Allons porter ces tristes restes  
 Au pied de leurs autels.

Elevons à sa cendre un monument célèbre.  
 Que le jour, de la nuit emprunte les couleurs.  
 Soupçons, gémissons sur ce tombeau funébre,  
 Arrosé de nos pleurs.

Mais, que dis-je ! Ah ! plutôt à sa vertu suprême  
 Consacrons un hommage & plus noble & plus doux.  
 Ce héros n'est point mort. Le plus beau de lui-même

Vit encore parmi nous.

Ce qu'il eut de mortel s'éclipse à notre vûe.  
 Mais de ses actions le visible flambeau,  
 Son nom, sa renommée en cent lieux épandue,  
 Triomphent du tombeau.

En dépit de la mort, l'image de son ame,  
Ses talens, ses vertus vivantes dans nos cœurs,  
Y peignent ce héros avec des traits de flame,  
De la Parque vainqueurs.

Steinkerque où sa valeur rappella la victoire,  
Nervinde où ses efforts guiderent nos exploits,  
Eternisent sa vie, aussi-bien que la gloire  
De l'Empire François.

Ne murmurons donc plus contre les destinées,  
Qui livrent sa jeunesse au ciseau d'Atropos;  
Et ne mesurons point au nombre des années  
La course des héros.

Pour qui compte les jours d'une vie inutile,  
L'âge du vieux Priam passe celui d'Hector:  
Pour qui compte les faits, les ans du jeune Achille  
L'égalent à Nestor.

Voici, voici le tems, où libres de contrainte  
Nos voix peuvent pour lui signaler leurs accens,  
Je puis à mon héros, sans bassesse & sans crainte  
Prodiguer mon encens.

Muses, préparez-lui votre plus riche offrande:  
Placez son nom fameux entre les plus grands noms.  
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande  
Dont nous le couronnons.

Où, cher Prince, ta mort de tant de pleurs suivie  
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu;  
Et sauve des écueils d'une plus longue vie  
Ta gloire & ta vertu.

Au faite des honneurs, un vainqueur indomtable  
Voit souvent ses lauriers se flétrir dans ses mains,  
La mort, la seule mort met le sceau véritable  
Aux grandeurs des humains.

Combien avons-nous vû d'éloges unanimes  
 Condamnés, démentis par un honteux retour ?  
 Et combien de héros glorieux , magnanimés ,  
 Ont vécu trop d'un jour ?

Du midi jusqu'à l'ourse on vantoit ce monarque ;  
 Qui remplit tout le nord de tumulte & de sang.  
 Il fuit , sa gloire tombe , & le destin lui marque  
 Son véritable rang.

Ce n'est plus ce héros guidé par la victoire  
 Par qui tous les guerriers alloient être effacés.  
 C'est un nouveau Pyrrus qui va grossir l'histoire  
 Des fameux insensés.

Ainsi de ses bienfaits la fortune se venge.  
 Mortels , défions-nous d'un sort toujours heureux ;  
 Et de nos ennemis songeons que la louange  
 Est le plus dangereux.

Jadis tous les humains , errans à l'avanture ,  
 A leur sauvage instinct vivoient abandonnés ;  
 Satisfaits d'assouvir de l'aveugle nature  
 Les besoins effrénés.

La raison fléchissant leurs humeurs indociles ,  
 De la société vint former les liens ,  
 Et bientôt rassembla sous de communs asyles  
 Les premiers citoyens.

Pour assurer entr'eux la paix & l'innocence ,  
 Les loix firent alors éclater leur pouvoir.  
 Sur des tables d'airain l'audace & la licence  
 Apprirent leur devoir.

Mais il falloit encor pour étonner le crime ,  
 Toujours contre les loix prompt à se révolter.  
 Que des chefs revêtus d'un pouvoir légitime ,  
 Les fissent respecter.

Ainsi pour le maintien de ces loix salutaires ,  
Du peuple entre vos mains le pouvoir fut remis ,  
Rois : vous fûtes élus sacrés dépositaires  
Du glaive de Thémis.

Puisse en vous la vertu faire luire sans cesse  
De la divinité les rayons glorieux !  
Partagez ces tributs d'amour & de tendresse ;  
Que nous offrons aux Dieux.

Mais chassez loin de vous la basse flaterie ,  
Qui cherchant à souiller la bonté de vos mœurs ;  
Par cent détours obscurs s'ouvre avec industrie  
La porte de vos cœurs

Le pauvre est à couvert de ses ruses obliques.  
Orgueilleuse , elle suit la pourpre & les faisceaux.  
Serpent contagieux , qui des sources publiques  
Empoisonne les eaux.

Craignez que de sa voix les trompeuses délices  
N'assoupissent enfin votre foible raison.  
De cette enchanteresse osez , nouveaux Ulysses ,  
Rejeter le poison.

Némésis vous observe , & frémit des blasphèmes  
Dont rougit à vos yeux l'aimable vérité.  
N'attirez point sur vous, trop épris de vous-mêmes,  
Sa terrible équité.

C'est elle dont les yeux certains , inévitable ,  
Percent tous les replis de nos cœurs insensés ;  
Et nous lui répondons des éloges coupables  
Qui nous sont adressés.

Des châtimens du ciel implacable ministre ,  
De l'équité trahie elle venge les droits.  
Et voici les arrêts dont sa bouche sinistre  
Epouvante les rois.



Ecoutez , & tremblez , idoles de la terre.  
D'un encens usurpé Jupiter est jaloux.  
Vos flatteurs dans ses mains allument le tonnerre  
    Qui s'éleve sur vous.

Il détruira leur culte , il brisera l'image  
A qui sacrifioient ces faux adorateurs ;  
Et punira sur vous le détestable hommage  
    De vos adulateurs.

Moi , je préparerai les vengeances célestes :  
Je livrerai vos jours au demon de l'orgueil ,  
Qui par vos propres mains de vos grandeurs funestes  
    Creusera le cercueil.

Vous n'écoutez plus la voix de la sagesse :  
Et dans tous vos conseils , l'aveugle vanité ,  
L'esprit d'enchantement , de vertige & d'ivresse ,  
    Tiendra lieu de clarté.

Sous les noms spécieux de zèle & de justice ,  
Vous vous déguisez les plus noirs attentats :  
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice  
    Qui s'ouvre sous vos pas.

Mais enfin votre chute à vos yeux déguisée ,  
Aura ces mêmes yeux pour tristes spectateurs ;  
Et votre abaissement servira de risée  
    A vos propres flatteurs.

De cet oracle affreux tu n'a point à te plaindre ;  
Cher Prince , ton éclat n'a point sçu t'abuser :  
Ennemi des flatteurs , à force de les craindre ,  
    Tu sçus les mépriser.

Aussi la renommée , en publiant ta gloire ,  
Ne fera point soumise à ces fameux revers :  
Les Dieux t'on laissé vivre assez pour ta mémoire ;  
    Trop peu pour l'univers.



## O D E X.

**P**ourquoi, plaintive Philomèle,  
Songer encore à vos malheurs,  
Quand pour appaiser vos douleurs,  
Tout cherche à vous marquer son zèle ?  
L'univers, à votre retour,  
Semble renaître pour vous plaire.  
Les Dryades à votre amour  
Prêtent leur ombre solitaire.  
Loin de vous l'Aquilon fougueux  
Souffle sa piquante froidure :  
La terre reprend sa verdure,  
Le ciel brille des plus beaux feux.  
Pour vous l'amante de Céphale  
Enrichit Flore de ses pleurs  
Le Zéphir cueille sur les fleurs  
Les parfums que la terre exhale.  
Pour entendre vos doux accens  
Les oiseaux cessent leur ramage ;  
Et le chasseur le plus sauvage  
Respecte vos jours innocens.  
Cependant votre ame attendrie  
Par un douloureux souvenir,  
Des malheurs d'une Sœur chérie  
Semble toujours s'entretenir.  
Hélas, que mes tristes pensées  
M'offrent des maux bien plus cuifans  
Vous pleurez des peines passées,  
Je pleurs des ennuis présens.  
Et quand la nature attentive  
Cherche à calmer vos déplaisirs,  
Il faut même que je me prive  
De la douceur de mes soupirs.

## ODE XI.

Pour Madame de \* \* \*

*Sur le gain d'un Procès intenté contre elle  
par son Mari.*

**Q**uels nouveaux concerts d'allégresse  
Retentissent de toutes parts  
Quelle lumineuse Déesse  
Attire ici tous les regards !  
C'est Thémis qui vient de descendre ,  
Thémis empressée à défendre  
L'honneur de son sexe outragé :  
Et qui sur l'envie étouffée  
Vient dresser un juste trophée  
Au mérite qu'elle a vengé.

Par la Nature & la Fortune  
Tous nos destins sont balancés :  
Mais toujours les bienfaits de l'une  
Par l'autre ont été traversés.  
O Déesse ! Une mortelle  
Seule à votre longue querelle  
Fit succéder d'heureux accords :  
Vous voulutes à sa naissance  
Signaler votre intelligence ,  
En la comblant de vos trésors ;

Mais , que vois-je ? La noire envie  
Agitant ses serpens affreux ,  
Pour ternir l'éclat de sa vie ,  
Sort de son antre ténébreux.  
L'avarice lui ser de guide.  
Lamalice au souris perfide ,

L'imposture aux yeux effrontés,  
De l'enfer filles inflexibles,  
Secouant leurs flambeaux horribles,  
Marchent sans ordre à ses côtés.

L'innocence fière & tranquile  
Voit leurs complots sans s'ébranler ;  
Et croit que leur fureur stérile  
En vains éclats va s'exhaler.  
Mais son espérance est trompée.  
De Thémis, ailleurs occupée,  
Les secours étoient différés :  
Et par l'impunité plus fortes,  
Leur audace frapoit aux portes  
Des tribunaux les plus sacrés.

Enfin, Divinité brillante,  
Par toi leur orgueil est détruit ;  
Et ta lumière étincelante  
Dissipe cette affreuse nuit.  
Déjà leur troupe confondue  
A ton aspect tombe éperdue,  
Leur espoir meurt anéanti.  
Et le noir démon du mensonge,  
Fuit, disparoît, & se replonge  
Dans l'ombre dont il sorti.

Quitte tes vêtemens funébres,  
Fille du ciel, noble Pudeur.  
La lumière sort des ténébres,  
Reprends ta première splendeur.  
De cette divine morëlle,  
Dont tu fis ta guide éternelle,  
Les loix ont été le soutien.  
Reviens de festons couronnée,  
Et de palmes environnée,  
Chanter son triomphe & le tien ;

Assez la fraude & l'injustice ,  
Que sa gloire avoit scû blesser ,  
Dans les pièges de l'artifice  
Ont tâché de l'embarrasser.  
Fuyez , jalousie obstinée ;  
De votre haleine empoisonnée ;  
Cessez d'offusquer ses vertus.  
Regardez la haine impuissante ,  
Et la discorde gémissante ,  
Monstres sous ses pieds abbatus.  
Pour chanter leur joie & sa gloire ,  
Combien d'imortelles chansons  
Les chastes filles de Mémoire  
Vont dicter à leurs nourrissons !  
O qu'après la triste froidure ,  
Nos yeux amis de la verdure ,  
Sont enchantés de son retour !  
Qu'après les frayeurs du naufrage ,  
On oublie aisément l'orage  
Qui cède à l'éclat d'un beau jour !  
Tel souvent un nuage sombre ,  
Du sein de la terre exhalé ,  
Tient sous l'épaisseur de son ombre  
Le céleste flambeau-voilé.  
La nature en est consternée ,  
Flore languit abandonnée ,  
Philomèle n'a plus de sons :  
Et tremblante à ce noir présage ;  
Cérès pleure l'affreux ravage  
Qui vient menacer ses moissons.  
Mais bientôt vengeant leur injure ;  
Je vois mille traits enflammés ,  
Qui percent la prison obscure ,  
Qui les retenoit enfermés.

Le ciel de toutes parts s'allume,  
L'air s'échauffe, la terre fume,  
Le nuage crève & pâlit;  
Et dans un gouffre de lumière  
Sa vapeur humide & grossière  
Se dissipe & s'ensevelit.



---

---

# O D E S.

## LIVRE III.

---

### O D E I.

A MONSIEUR LE COMTE DU LUC,  
*alors Ambassadeur de France en Suisse, &  
Plénipotentiaire à la Paix de Bade.*

**T**EL que le vieux pasteur des troupeaux de  
Neptune,

Protée, à qui le Ciel pere de la fortune

Ne cache aucuns secrets,

Sous diverse figure, arme, flâme, Fontaine,

S'efforce d'échaper à la vûe incertaine

Des mortels indiscrets :

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,  
Impatient du Dieu dont le souffle invincible

Agite tous ses sens,

Le regard furieux, la tête échevelée,

Du temple fait mugir la demeure ébranlée

Par ses cris impuissans :

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,

Mon esprit allarmé, redoute du génie

L'affaut victorieux.

Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,

Et voudroit secouer du démon qui l'obsède

Le joug impérieux.

Mais sitôt que cédant à la fureur divine ,  
 Il reconnoît enfin du Dieu qui le domine  
     Les souveraines loix ;  
 Alors tout pénétré de sa vertu suprême ,  
 Ce n'est plus un mortel , c'est Apollon lui-même  
     Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles ,  
 Pour qui les doctes Sœurs , caressantes , dociles ,  
     Ouvrent tous leurs trésors ;  
 Et qui dans la douceur d'un tranquile délire  
 N'éprouvèrent jamais , en maniant la lyre ,  
     Ni fureur ni transports.

Des veilles , des travaux , un foible cœur s'étonne :  
 Apprenons toutefois que le fils de Latone ,  
     Dont nous suivons la cour  
 Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flame ,  
 Et ces ailes de feu qui ravissent une ame  
     Au céleste séjour.

C'est par-là qu'autrefois d'un Prophète fidelle  
 L'esprit s'affranchissant de sa chaîne mortelle  
     Par un puissant effort ,  
 S'élançoit dans les airs , comme un aigle intrépide ,  
 Et jusque chez les dieux alloit d'un vol rapide ,  
     Interroger le Sort.

C'est par-là qu'un mortel, forçant les rives sombres.  
 Au superbe tyran qui régné sur les Ombres  
     Fit respecter sa voix.  
 Heureux si trop épris d'une beauté rendue ,  
 Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue  
     Une seconde fois !



---

Tel étoit de Phébus la vertu souveraine ,  
Tandis qu'il fréquentoit les bords de l'Hippocrene  
Et les sacrés vallons.  
Mais ce n'est plus le tems , depuis que l'avarice ,  
Le mensonge flateur , l'orgueil & le caprice ,  
Sont nos seuls Appollons.

Ah ! si ce Dieu sublime , échauffant mon génie  
Ressuscitoit pour moi de l'antique harmonie  
Les magiques accords :  
Si je pouvois du ciel franchir les vastes routes  
Ou percer par mes chants les infernales voutes  
De l'Empire des Morts

Je n'irois point , des Dieux profanant la retraite ;  
Dérober aux destins , téméraire interprète ,  
Leurs augustes secrets :  
Je n'irois point chercher une amante ravie ;  
Et la lyre à la main , redemander sa vie  
Au Gendre de Cérés.

Enflammé d'une ardeur plus noble & moins stérile  
J'irois , j'irois pour vous , ô mon illustre azile ,  
O mon fidèle espoir ,  
Implorer aux enfers ces trois fières déesses ,  
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses  
N'ont sçû l'art d'émouvoir.

Puissantes Déités , qui peuplez cette rive ,  
Préparez , leur dirois-je une oreille attentive  
Au bruit de mes concerts.  
Puisseut-ils amolir vos superbes courages ,  
En faveur d'un héros digne des premiers âges  
Du naissant univers !

Non, jamais sous les yeux de l'auguste Cybèle,  
 La terre ne fit naître un plus parfait modèle  
 Entre les dieux mortels :  
 Et jamais la vertu n'a dans un siècle avare,  
 D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare  
 Vu fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie,  
 Qui soutient l'équité contre la tyrannie  
 D'un astre injurieux.  
 L'aimable Vérité, fugitive, importune,  
 N'a trouvé qu'en lui seul, sa gloire, sa fortune,  
 Sa patrie & ses dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages.  
 Prenez tous les fuseaux qui pour les plus longs âges  
 Tournent entre vos mains.  
 C'est à vous que du Styx les Dieux inexorables  
 Ont confié les jours, hélas ! trop peu durables,  
 Des fragiles humains.

Si ces Dieux, dont un jour tout doit être la proie,  
 Se montrent trop jaloux de la fatale soie  
 Que vous leur redeviez ;  
 Ne délibérez plus, tranchez mes destinées :  
 Et renouez leur fil à celui des années  
 Que vous lui réservez.

Ainsi daigne le ciel, toujours pur & tranquille,  
 Verser sur tous les jours que votre main nous file,  
 Un regard amoureux !  
 Et puissent les mortels, amis de l'innocence,  
 Mériter tous les soins que votre vigilance  
 Daigne prendre pour eux !

C'est ainsi qu'au-delà de la fatale barque ,  
Mes chants adouciroient de l'orgueilleuse Parque  
L'impitoyable loi.  
Lachésis apprendroit à devenir sensible ,  
Et le double ciseau de sa sœur inflexible  
Tomberoit devant moi.

Une santé dès-lors florissante , éternelle ,  
Vous feroit recueillir d'une automne nouvelle  
Les nombreuses moissons :  
Le ciel ne seroit plus fatigué de nos larmes ;  
Et je verrois enfin de mes froides allarmes  
Fondre tous le glaçons.

Mais une dure loi , des dieux même suivie ,  
Ordonne que le cours de la plus belle vie  
Soit mêlé de travaux.  
Un partage inégal ne leur fut jamais libre ;  
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre  
Tous nos biens & nos maux.

Ils ont sur vous , ces Dieux , épuisé leur largesse ;  
C'est d'eux que vous tenez la raison , la sagesse ,  
Les sublimes talens.  
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence ,  
Qui seule sçait donner à la haute naissance  
De solides brillans.

C'en étoit trop , hélas ! & leur tendresse avare  
Vous refusant un bien dont la douceur répare  
Tous les maux amassés ,  
Prit sur votre santé , par un décret funeste ,  
Le salaire des dons qu'à votre ame céleste  
Elle avoit dispensés.



Mais quel peintre fameux , par de sçavantes veilles  
 Consacrant aux humains de tant d'autres mer-  
 veilles

L'immortel souvenir ,  
 Pourra suivre le fil d'une histoire si belle ,  
 Et laisser un tableau digne des mains d'Apelle ;  
 Aux siècles à venir ?

Que ne puis-je franchir cette noble barrière ?  
 Mais peu propre aux efforts d'une longue carrière ;  
 Je vais jusqu'ou je puis :  
 Et semblable à l'abeille en nos jardins éclosé ,  
 De différentes fleurs j'assemble & je compose  
 Le miel que je produis.

Sans cesse en divers lieux errant à l'avanture ;  
 Des spectacles nouveaux que m'offre la nature  
 Mes yeux sont égayés ;  
 Et tantôt dans les bois , tantôt dans les prairies ,  
 Je promène toujours mes douces rêveries ,  
 Loin des chemins frayés.

Celui qui se livrant à des guides vulgaires ;  
 Ne détourne jamais des routes populaires  
 Ses pas infructueux ,  
 Marche plus sûrement dans une humble campagne ;  
 Que ceux qui plus hardis percent de la montagne ,  
 Les sentiers tortueux.

Toutefois , c'est ainsi que nos maîtres célèbres  
 Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres  
 De leur antiquité ;  
 Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple ,  
 Que nous pouvons comme eux arriver jusqu'au  
 temple  
 De l'immortalité.

## O D E II.

A SON ALTESSE SÉRENISSIME  
MONSEIGNEUR LE PRINCE  
EUGENE DE SAVOYE.

**E**st-ce une illusion soudaine,  
Qui trompe mes regards surpris ?  
Est-ce un songe , dont l'ombre vaine  
Trouble mes timides esprits ?  
Quelle est cette déesse énorme ;  
Ou plutôt ce monstre difforme ,  
Tout couvert d'oreilles & d'yeux ;  
Dont la voix ressemble au tonnerre ;  
Et qui des pieds touchant la terre ,  
Cache sa tête dans les cieux ?

C'est l'inconstante Renommée ,  
Qui sans cesse les yeux ouverts ,  
Fait sa revue accoutumée  
Dans tous les coins de l'univers.  
Toujours vaine , toujours errante ,  
Et messagère indifférente  
Des vérités & de l'erreur  
Sa voix en merveilles féconde  
Va chez tous les peuples du monde  
Semer le bruit & la terreur.

Quelle est cette troupe sans nombre  
D'amans autour d'elle assidus ,  
Qui viennent en foule , à son ombre  
Rendre leurs hommages perdus ?  
La Vanité qui les enivre ,  
Sans relâche s'obstine à suivre



L'éclat dont elle les séduit :  
Mais bientôt leur ame orgueilleuse  
Voit sa lumière frauduleuse  
Changée en éternelle nuit.

O toi, qui sans lui rendre hommage,  
Et sans redouter son pouvoir,  
Scus toujours de cette volage  
Fixer les soins & le devoir !  
Héros, des héros le modèle,  
Etoit-ce pour cette infidèle  
Qu'on t'a vû, cherchant les hazards,  
Braver mille morts toujours prêtes,  
Et dans les feux & les tempêtes  
Défier la fureur de Mars.

Non, non, ses lueurs passagères  
N'ont jamais éblouis tes sens.  
A des déités moins légères  
Ta main prodigue son encens.  
Ami de la gloire solide,  
Mais de la vérité rigide  
Encore plus vivement épris,  
Sous ses drapeaux seuls tu te ranges ;  
Et ce ne sont point les louanges,  
C'est la vertu que tu chéris.

Tu méprise l'orgueil frivole  
De tous ces héros imposteurs,  
Dont la fausse gloire s'envole  
Avec la voie de leurs flatteurs.  
Tu sçais que l'équité sévère  
A cent fois du haut de leur sphère  
Précipité ces vains guerriers ;  
Et quelle est l'unique Déesse  
Dont l'incorruptible sagesse  
Puisse éterniser tes lauriers.



Ce vieillard qui d'un vol agile  
Fuit fans jamais être arrêté,  
Le tems, cette image mobile  
De l'immobile éternité,  
A peine du sein des ténèbres  
Fait éclore les faits célèbres,  
Qu'il les replonge dans la nuit.  
Auteur de tout ce qui doit être,  
Il détruit tout ce qu'il fait naître,  
A mesure qu'il le produit.

Mais la Déesse de Mémoire  
Favorable aux noms éclatans,  
Soulève l'équitable Histoire  
Contre l'iniquité du Tems;  
Et dans le registre des Ages  
Consacrant les nobles images  
Que la gloire lui vient offrir,  
Sans cesse en cet auguste livre  
Notre souvenir voit revivre  
Ce que nos yeux ont vû périr.

C'est-là que sa main immortelle,  
Mieux que la Déesse aux cent voix,  
Sçaura dans un tableau fidèle  
Immortaliser tes exploits.  
L'avenir faisant son étude  
De cette vaste multitude  
D'incroyables événemens;  
Dans leurs vérités authentiques,  
Des fables les plus fantastiques  
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhensibles  
Par les fictions anoblis,  
Dans l'ordre des choses possibles  
Par-là se verront rétablis.

Chez nos neveux moins incrédules ,  
Les vrais Césars , les faux Hercules  
Seront mis en même degré ;  
Et tout ce qu'on dit à leur gloire  
Et qu'on admire sans le croire ,  
Sera crû , sans être admiré.

Guéris d'une vaine surprise ,  
Ils concevront sans être émus  
Les faits du petit-fils d'Acrise ,  
Et tous les travaux de Cadmus.  
Ni le monstre du Labyrinthe ,  
Ni la triple Chimère éteinte ,  
N'étonneront plus la raison :  
Et l'esprit avouera sans honte ,  
Tout ce que la Grece raconte  
Des merveilles du fils d'Æson.

Et pourquoi traiter de prestiges  
Les aventures de Colchos ?  
Les Dieux n'ont-ils fait des prodiges  
Que dans Thèbes , ou dans Argos ;  
Que peuvent opposer les Fables  
Aux prodiges inconcevables ,  
Qui de nos jours exécutés ,  
Ont cent fois dans la Germanie ,  
Chez le Belge , dans l'Aufonie  
Frapés nos yeux épouvantés ?

Mais ici ma lyre impuissante  
N'ose seconder mes efforts.  
Une voix fière & menaçante  
Tout-à-coup glace mes transports.  
Arrête , insensé , me dit-elle :  
Ne va point d'une main mortelle.

Toucher un laurier immortel.

Arrête : & dans ta folle audace ,  
Crains de reconnoître la trace  
Du sang dont fume ton autel.

Le terrible Dieu de la Guerre  
Bellone , & la fière Atropos ,  
N'ont que trop effrayé la terre  
Des triomphes de ton héros.

Ces Dieux , ta patrie elle-même ;  
Rendront à sa valeur suprême  
D'assez authentiques tributs.  
Admirateur plus légitime ;  
Garde tes vers & ton estime  
Pour de plus tranquilles vertus.

Ce n'est point d'un amas funeste  
De massacres & de débris ,  
Qu'une vertu pure & céleste  
Tire son véritable prix.

Un héros qui de la victoire  
Emprunte son unique gloire ,  
N'est héros que quelques momens ;  
Et pour l'être toute sa vie ,  
Il doit opposer à l'envie  
De plus paisibles monumens.

En vain ses exploits mémorables  
Étonnent les plus fiers vainqueurs :  
Les seules conquêtes durables  
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.

Un tyran cruel & sauvage  
Dans les feux & dans le ravage  
N'acquiert qu'un honneur criminel :  
Un vainqueur qui sçait toujours l'être ,  
Dans les cœurs dont il se rend maître  
S'éleve un trophée éternel.

C'est par cette illustre conquête,  
Mieux encor que par ses travaux,  
Que ton Prince élève sa tête  
Au-dessus de tous ses rivaux.  
Grand par-tout ce que l'on admire ;  
Mais encor plus, j'ose le dire,  
Par cette héroïque bonté,  
Et par cet abord plein de grace,  
Qui des premiers âges retrace  
L'adorable simplicité.

Il sçait qu'en ce vaste intervalle  
Où les Dèssins nous ont placés,  
D'une fierté qui les ravale  
Les mortels sont toujours blessés :  
Que la grandeur fiere & hautaine  
N'attire souvent que leur haine,  
Lorsqu'elle ne fait rien pour eux ;  
Et que tandis qu'elle subsiste,  
Le parfait bonheur ne consiste  
Qu'à rendre les hommes heureux.

Les Dieux même, éternels arbitres  
Du sort des fragiles mortels,  
N'exigent qu'à ces mêmes titres  
Nos offrandes & nos autels.  
C'est leur puissance qu'on implore ;  
Mais c'est leur bonté qu'on adore  
Dans le bien qu'ils font aux humains ;  
Et sans cette bonté fertile,  
Leur foudre souvent inutile  
Gronderoit en vain dans leurs mains.

Prince, sui toujours les exemples  
De ces Dieux dont tu tiens le jour :  
Avant de mériter nos temples,  
Ils ont mérité notre amour.

Tu le sçais, l'aveugle Fortune  
Peut faire d'une ame commune  
Un héros par-tout admiré :  
La seule vertu profitable ,  
Généreuse, tendre, équitable ;  
Peut faire un héros adoré.

Ce Potentat toujours auguste ,  
Maître de tant de potentats ,  
Dont la main si ferme & si juste  
Conduit tant de vastes Etats ,  
Deviendra la gloire des Princes ,  
Lorsqu'en ses nombreuses provinces  
Rassemblant les plaisirs épars ,  
Sous la féconde providence  
Tu feras fleurir l'abondance ,  
Les délices & les beaux arts.

Seconde les heureux auspices  
D'un Monarque si renommé.  
Déjà par tes secours propices  
Janus voit son Temple fermé.  
Puisse ta gloire toujours pure  
A toute la race future  
Servir de modèle & de loi ;  
Et ton intégrité profonde  
Etre à jamais l'amour du monde ;  
Comme ton bras en fut l'effroi.



## O D E III.

A MONSIEUR

LE COMTE DE BONNEVAL,

*Lieutenant général des armées de  
L'Empereur.*

**L**E Soleil, dont la violence  
Nous a fait languir si long-tems,  
Arme de feu moins éclatans  
Les rayons que son char nous lance;  
Et plus paisible dans son cours,  
Laisse la céleste Balance  
Arbitre des nuits & des jours.

L'Aurore désormais stérile  
Pour la divinité des fleurs,  
De l'heureux tribut de ses pleurs  
Enrichit un dieu plus utile;  
Et sur tout les côteaux voisins  
On voit briller l'ambre fertile,  
Dont elle dore nos raisins.

C'est dans cette saison si belle,  
Que Bacchus prepare à nos yeux  
De son triomphe glorieux  
La pompe la plus solennelle  
Il vient de ses divines mains  
Sceller l'alliance éternelle  
Qu'il a faite avec les humains.

E v.

Autour de son char diaphane  
Les Ris voltigeans dans les airs ,  
Des foins qui troublent l'univers  
Ecartent la foule profane,  
Tel sur des bords inhabités ,  
Il vient de la triste Ariane  
Calmer les esprits agités.

Les Satyres tout hors d'haleine ;  
Conduisant les Nymphes des bois ;  
Au son du fifre & du hautbois  
Dansent par troupes dans la plaine ;  
Tandis que les Sylvains lassés  
Portent l'immobile Silene  
Sur leurs thyrses entrelassés.

Leur plus vive ardeur se déploie  
Autour de ce Dieu belliqueux.  
Cher Comte , partage avec eux  
L'allégresse qu'il leur envoie ;  
Et plein d'une douce chaleur ,  
Montre-toi rival de leur joie ,  
Comme tu l'es de sa valeur.

Prends part à la juste louange  
De ce Dieu si cher aux guerriers ,  
Qui couvert de mille lauriers  
Moissonnés jusqu'aux bords du Gange ,  
A trouvé mille fois plus grand  
D'être le Dieu de la vengeance ,  
Que de n'être qu'un conquérant.

De ses Ménades révoltées  
Craignons l'impétueux courroux.  
Tu sçais jusqu'où ce Dieu jaloux  
Porte ses fureurs irritées ;



Et quelles tragiques horreurs  
Des Lycurgues & des Penthées  
Payèrent les folles erreurs.

C'est lui , qui des fils de la terre  
Châtiant la rébellion ,  
Sous la forme d'un fier lion  
Vengea le maître du Tonnerre :  
Et par lui les os de Rhécus  
Furent brisés comme le verre ,  
Aux yeux de ses freres vaincus.

Ici par l'aimalbe Paresse  
Ce fameux vainqueur défarmé ,  
Ne se montre plus enflammé  
Que des feux d'une douce hyvresse ;  
Et cherchant de plus doux combats ,  
Dans le temple de l'Allégresse  
Il s'offre à conduire nos pas.

Là , sous une voûte sacrée ,  
Peinte des plus riches couleurs ,  
Ses prêtres couronnant de fleurs  
La victime pour toi parée ,  
Bientôt sur un autel divin  
Feront couler à ton entrée  
Des ruisseaux de lait & de vin.

Reçois ce nectar adorable ,  
Versé par la main des plaisirs ;  
Et laisse au gré de leur desirs ,  
Par cette liqueur favorable ,  
Remplir tes esprits & tes yeux  
De cette joie inalérable  
Qui rend l'homme semblable aux Dieux.

E vj

Par elle en toutes ses disgraces  
Un cœur d'audace revêtu  
Sçait asservir a sa vertu  
Les ennuis qui suivent ses traces ;  
Et tranquille jusqu'à la mort ,  
Conjurer toutes les menaces  
Des Dieux , & des rois , & du fort.

Par elle bravant la puissance  
De son implacable démon ,  
Le vaillant fils de Télamon  
Banni des lieux de sa naissance ;  
Au fort de ses calamités  
Rendit le calme & l'espérance  
A ses compagnons rebutés.

Amis , la volage Fortune  
N'a , dit-il , nuls droits sur mon cœur,  
Je prétends , malgré sa rigueur ,  
Fixer votre course importune.  
Passons ce jour dans les festins :  
Demain les Zéphirs & Neptune  
Ordonneront de nos destins.

C'est sur cet illustre modèle  
Qu'à toi-même toujours égal,  
Tu sçus loin de ton lieu natal  
Triompher d'un astre infidèle ;  
Et sous un ciel moins rigoureux ,  
D'une Salamine nouvelle  
Jetter les fondemens heureux.

Une douleur pusillanime  
Touche peu les Dieux immortels :  
On aborde en vain leurs autels ,  
Sans un cœur ferme & magnanime.

---

Quand nous venons les implorer ,  
C'est par une joie unanime  
Que nous devons les honorer.

Tel est l'allégresse rustique  
De ces vendangeurs altérés ,  
Qu'on voit à leurs yeux égarés  
Saisis d'une hyvrésie mystique ;  
Et, qui saintement furieux ,  
Retracent de l'Orgye antique  
L'emportement mystérieux.

Tandis que toute la campagne  
Retentit de leur doux transport ;  
Allons travailler à l'accord  
Du Tokaye avec la Champagne ;  
Et près de tes Lares assis ,  
Des vins de rive & de montagne  
Juger le Procès indécis.

Les juges à ton arrivée  
Se trouveront tous assemblés.  
La soif qui les tient désolés ,  
Brûle de se voir abreuvée ;  
Et leur appétit importun  
A deux heures de relevée  
S'étonne d'être encore à jeun.



**O D E IV.**  
**IMITÉE D'HORACE.**  
**AUX SUISSES.**

*Durant leur guerre civile en 1712.*

**O**u courez-vous, cruels? Quel démon paricide  
 Arme vos sacrilèges bras?  
 Pour qui destinez-vous l'appareil homicide  
 De tant d'armes & de soldats?  
 Allez-vous réparer la honte encor nouvelle  
 De vos passages violés?  
 Etes-vous résolu à venger la querelle  
 De vos encêtres immolés?  
 Non, vous voulez venger votre ennemi lui-même;  
 Et faire voir aux fiers Germains  
 Leurs antiques rivaux, dans leur fureur extrême,  
 Egorgés de leurs propres mains:  
 Tigres, plus acharnés que le lion sauvage,  
 Qui malgré sa férocité,  
 Dans un autre lion respectant son image,  
 Dépouille pour lui sa fierté.  
 Mais parlez. Répondez. Quels feux illégitimes  
 Allument en vous ce transport?  
 Est-ce un aveugle instinct? Sont-ce vos propres  
 crimes?  
 Ou la fatale loi du sort?  
 Ils demeurent sans voix. Que devient leur audace?  
 Je vois leurs visages pâlir.  
 Le trouble les saisit, l'étonnement les glace.  
 Ah! vos destins vont s'accomplir,  
 Vos pères ont péché. Vous en portez la peine;  
 Et Dieu sur votre nation  
 Veut des profanateurs de sa loi souveraine  
 Expié la rébellion.

## O D E V.

AUX PRINCES CHRÉTIENS ;

*Sur l'armement des Turcs contre la République  
de Venise, en 1715.*

C E n'est donc point assez que ce peuple perfide ;  
De la sainte Cité profanateur stupide ,  
Ait dans tout l'Orient porté ses étendarts ?  
Et paisible tyran de la Grece abbatue ,  
Partage à notre vue  
La plus belle moitié du thrône des Césars ?

Déjà, pour réveiller sa fureur assoupie ,  
L'interprète effréné de son prophète impie  
Lui promet d'affervir l'Italie à sa loi :  
Et déjà son orgueil, plein de cette assurance ;  
Renverse en espérance  
Le siège de l'Empire, & celui de la Foi.

A l'aspect des vaisseaux que vomit le Bosphore ,  
Sous un nouveau Xercès, Thétis croit voir encore  
A travers de ses flots promener les forêts :  
Et le nombreux amas des lances hérissées ,  
Contre le ciel dressées ,  
Egale les épis qui dorent nos guérets.

Princes, que pensez-vous, à ces apprêts terribles ?  
Attendez-vous encor, spectateurs insensibles ,  
Quels seront les decrets de l'aveugle destin ?  
Comme en ce jour affreux ou dans le sang noyée ;  
Byfance foudroyée  
Vit périr sous ses murs le dernier Constantin.

O honte, ô de l'Europe infamie éternelle !  
 Un peuple de brigands , sous un chef infidèle ,  
 De ses plus saints remparts détruit la sûreté ;  
 Et le mensonge impur tranquillement repose ,  
     Où le grand Théodose  
 Fit regner si long-tems l'auguste vérité.

Jadis , dans leur fureur non encore ralentie ,  
 Ces esclaves chassés des marais de Scythie  
 Porterent chez le Parthe & la mort & l'effroi ;  
 Et bientôt des Persans , ravisseurs moins barbares ;  
     Leurs conducteurs avarés  
 Reçurent à la fois & le sceptre & la loi.

Dès-lors courant toujours de victoire en victoire ;  
 Des Caliphes déchus de leur antique gloire  
 Le redoutable Empire entre eux fut partagé :  
 Des bords de l'Hellespont aux rives de l'Euphrate,  
     Par cette race ingrate  
 Tout fut en même-tems soumis ou ravagé.

Mais sitôt que leurs mains en ruines fécondes  
 Osèrent , du Jourdain souillant les saintes ondes ,  
 Profaner le tombeau du Fils de l'Eternel ;  
 L'Occident , réveillé par ce coup de tonnerre ,  
     Arma toute la terre  
 Pour laver ce forfait dans leur sang criminel.

En vain à cette ardeur si bouillante & si vive  
 La folle ambition , la prudence craintive ,  
 Prétendoient opposer leurs conseils spécieux :  
 Chacun comprit alors, mieux qu'au siècle où nous  
     sommes ,  
 Que l'intérêt des hommes  
 Nedoit point balancer la querelle des Cieux.

Comme un torrent fougueux , qui du haut des  
 montagnes ,  
 Précipitant ses eaux , traîne dans les campagnes  
 Arbres , rochers , troupeaux , par son cours em-  
 portés :

Ainsi de Godefroi les légions guerrières  
 Forcèrent les barrières  
 Que l'Asie oppoisoit à leurs bras indomtés.

La Palestine enfin , après tant de ravages ,  
 Vit fuir ses ennemis , comme on voit les nuages  
 Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon ;  
 Et des vents du midi la dévorante haleine  
 N'a consumé qu'à peine  
 Les offemens blanchis dans les champs d'Ascalon.

De ses temples détruits & cachés sous les herbes ,  
 Sion vit relever les portiques superbes ,  
 De notre délivrance augustes monumens :  
 Et d'un nouveau David la valeur noble & sainte  
 Sembloit dans leur enceinte  
 D'un royaume éternel jeter les fondemens.

Mais chez ses successeurs la Discorde insolente ,  
 Allumant le flambeau d'une guerre sanglante ,  
 Enerva leur puissance en corrompant leurs mœurs ;  
 Et le Ciel irrité ressuscitant l'audace  
 D'une coupable race ,  
 Se servit des vaincus pour punir les vainqueurs.

Rois , symboles mortels de la grandeur céleste ,  
 C'est à vous de prévoir dans leur chute funeste  
 De vos divisions les fruits infortunés  
 Assez & trop long-tems , implacables Achilles ,  
 Vos discordes civiles  
 De morts ont assouvi les enfers étonnés.



Tandis que de vos mains déchirant vos entrailles ,  
Dans nos champs engraisés de tant de funérailles ,  
Vous semiez le carnage , & le trouble & l'horreur ;  
L'Infidèle tranquille au milieu des allarmes ,  
                    Forgeoit ces mêmes armes  
Qu'aujourd'hui contre vous aiguise sa fureur.

Enfin l'heureuse Paix de l'amitié suivie ,  
A réunis les cœurs séparés par l'envie ,  
Et banni loin de nous la crainte & le danger.  
Paissible dans son champ , le laboureur moissonne ;  
                    Et les dons de l'automne  
Ne sont plus profanés par le fer étranger.

Mais ce calme si doux que le ciel vous renvoie ,  
N'est point le calme oisif d'une indolente joie ,  
Où s'endort la vertu des plus fameux guerriers.  
Le démon des combats siffle encore sur vos têtes ;  
                    Et de justes conquêtes  
Vous offrent à cueillir de plus nobles lauriers.  
Il est tems de venger votre commune injure.  
Eteignez dans le sang d'un ennemi parjure ,  
Du nom que vous portez l'opprobre injurieux :  
Et sous leurs braves chefs assemblant vos cohortes ;  
                    Allez briser les portes  
D'un Empire usurpé sur vos foibles ayeux.

Vous n'êtes plus au tems de ces craintes serviles ,  
Qu'imprimoient dans le sein des peuples imbéciles  
De cruels ravisseurs , à leur perte animés.  
L'aigle de Jupiter , ministre de la foudre ,  
                    A cent fois mis en poudre  
Ces géans orgueilleux contre le ciel armés

Belgrade assujettie à leur joug tyrannique  
Regrette encor ce jour où le fer Germanique

Renversa leur Croissant du haut de ses remparts :

Et de Salankemen les plaines infectées

Sont encore humectées

Du fang de leurs soldats sur la poussière épars.

Sous le fer abbatu, consumés dans la flamme,

Leur monarque insensé, le désespoir dans l'ame,

Pour la dernière fois osa tenter le sort.

Déjà, de sa fureur barbares émissaires,

Ses nombreux Janissaires

Portoient de toutes parts la terreur & la mort.

Arrêtez, troupe lâche, & de pillages avides :

D'un Hercule naissant la valeur intrépide

Va bientôt démentir vos projets forcenés ;

Et sur vos corps sanglans se traçant un passage,

Faire l'apprentissage

Des triomphes fameux qui lui sont destinés.

Le Tibisque effrayé de la digue profonde

De tant de bataillons entassés dans son onde,

De ses flots enchaînés interrompt le cours ;

Et le fier \* Othoman sans drapeaux & sans suite,

Précipitant sa fuite,

Borna toute sa gloire au salut de ses jours.

C'en est assez, dit-il ; retournons sur nos traces,

Foibles & vils troupeaux, après tant de disgraces

N'irritons plus en vain de superbes lions :

Un Prince nous poursuit, dont le fatal génie

Dans cette ignominie

De notre antique gloire éteint tout les rayons,

Par une prompte paix, tant de fois profanée,

Conjurons la victoire à le suivre obstinée.

Prévenons du destin les revers éclatans ;

Et sur d'autres climats détournons les tempêtes,

Qui déjà toutes prêtes

Menacent d'écraser l'Empire des Sultans.

\* *Mustapha II.*

## ODE VI.

A MALHERBE.

*Contre les détracteurs de l'antiquité.*

**S**I du tranquille Parnasse,  
Les habitans renommés  
Y gardent encor leur place  
Lorsque leurs yeux sont fermés :  
Et si contre l'apparence  
Notre farouche ignorance,  
Et nos insolens propos,  
Dans ces demeures sacrées  
De leurs ames épurées  
Troublent encore le repos :  
Que dis-tu, sage Malherbe,  
De voir tes maîtres proscrits  
Par une foule superbe  
De fanatiques esprits ;  
Et dans ta propre patrie  
Renaître la barbarie  
De ces tems d'infirmité,  
Dont ton immortelle veine  
Jadis avec tant de peine  
Dissipa l'obscurité ?  
Peux-tu, malgré tant d'hommages,  
D'encens, d'honneurs & d'autels,  
Voir mutiler les images  
De tous ces morts immortels,  
Qui jusqu'au siècle où nous sommes  
Ont fait chez les plus grands hommes  
Naître les plus doux transports ;  
Et dont les divins génies  
De tes doctes symphonies  
Ont formé tous les accords ?

Animé par leurs exemples ,  
Soutenu par leurs leçons ,  
Tu fis retentir nos temples  
De tes célestes chansons.  
Sur la montagne Thébaine  
Ta lyre fière & hautaine  
Consacra l'illustre sort  
D'un Roi vainqueur de l'envie ;  
Vraiment roi pendant sa vie ,  
Vraiment grand après sa mort.

Maintenant ton ombre heureuse ;  
Au comble de ses desirs ,  
De leur troupe généreuse  
Partage tous les plaisirs.  
Dans ces bocages tranquilles ,  
Peuplés de myrthes fertiles  
Et de lauriers toujours verts ,  
Tu mêles ta voix hardie  
A la douce mélodie  
De leurs sublimes concerts.

Là , d'un dieu fier & barbare  
Orphée adoucit les loix :  
Ici , le divin Pindare  
Charme l'oreille des rois.  
Dans tes douces promenades ;  
Tu vois les folles Ménades  
Rire autour d'Anacréon ;  
Et les Nymphes plus modestes  
Gémir des ardeurs funestes  
De l'amante de Phaon.

A la source d'Hypocrène ,  
Homère ouvrant ses rameaux ,  
S'élève contre un vieux chêne  
Entre de jeunes ormeaux :

Les sçavantes Immortelles  
Tous les jours de fleurs nouvelles  
Ont soin de parer son front ;  
Et par leur commun suffrage  
Avec elles il partage  
Le sceptre du double mont.

Ainsi les chastes Déeses ,  
Dans ces bois verts & fleuris ,  
Comblent de justes largeesses  
Leurs antiques favoris.  
Mais pourquoi leur docte lyre  
Prendroit-elle un moindre empire  
Sur les esprits des neuf Sœurs ,  
Si de son pouvoir suprême  
Pluton , Cerbère lui-même ,  
Ont pû sentir les douceurs ?

Quelle est donc votre manie ,  
Censeurs, dont la vanité ,  
De ces rois de l'harmonie  
Dégrade la majesté ;  
Et qui par un double crime ,  
Contre l'Olympe sublime  
Lançant vos traits venimeux ,  
Osez , dignes du tonnerre ,  
Attaquer ce que la terre  
Eut jamais de plus fameux ?

Impitoyables Zoïles ,  
Plus sourds que le noir Pluton ;  
Souvenez-vous , ames viles ,  
Du sort de l'affreux Python :  
Chez les filles de Mémoire  
Allez apprendre l'histoire

De ce serpent abhorré ,  
Dont l'haleine détestée  
De sa vapeur empestée  
Souilla leur séjour sacré.

Lorsque la terrestre masse  
Du déluge eut bû les eaux ,  
Il effraya le Parnasse  
Par des prodiges nouveaux.  
Le Ciel vit ce monstre impie ,  
Né de la fange croupie  
Au pied du mont Pélion ,  
Souffler son infecte rage  
Contre le naissant ouvrage  
Des mains de Deucalion.

Mais le bras sûr & terrible  
Du Dieu qui donne le jour ;  
Lava dans son sang horrible  
L'honneur du docte séjour.  
Bientôt de la Thessalie  
Par sa dépouille ennoblie ,  
Les champs en furent baignés ;  
Et du Céphise rapide  
Son corps affreux & livide  
Grossit les flots indignés.

De l'écume empoisonnée  
De ce reptile fatal ,  
Sur la terre profanée  
Naquit un germe infernal.  
Et de-là naissent les sectes  
De tous ces sales insectes ,  
De qui le souffle envieux  
Ose d'un venin critique  
Noircir de la Grece antique  
Les célestes demi-dieux.

A peine sur de vains titres  
Intrus au sacré vallon,  
Ils s'érigent en arbitres  
Des oracles d'Apollon.  
Sans cesse dans les ténèbres  
Insultant les morts célèbres,  
Ils sont comme ces corbeaux,  
De qui la troupe affamée,  
Toujours de rage animée,  
Croasse autour des tombeaux.

Cependant, à les entendre,  
Leurs ramages sont si doux,  
Qu'aux bords même du Méandre  
Le Cygne en feroit jaloux;  
Et quoiqu'en vain ils allument  
L'encens dont ils se parfument  
Dans leurs chants étudiés;  
Souvent de ceux qu'ils admirent,  
Lâches flatteurs ils attirent  
Les éloges mendiés.

Une louange équitable,  
Dont l'honneur seul est le but,  
Du mérite véritable  
Est le plus juste tribut.  
Un esprit noble & sublime,  
Nourri de gloire & d'estime,  
Sent redoubler ses chaleurs:  
Comme une tige élevée,  
D'une onde pure abreuvée,  
Voit multiplier ses fleurs.

Mais cette flatteuse amorce  
D'un hommage qu'on croit dû,  
Souvent prête même force  
Au vice qu'à la vertu.



De la céleste rosée ,  
 La terre fertilisée ,  
 Quand les frimats ont cessé ,  
 Fait également éclore  
 Et les doux parfums de Flore ,  
 Et les poisons de Circé.

Cieux , gardez vos eaux fécondes  
 Pour le myrte aimé des dieux  
 Ne prodiguez plus vos ondes  
 A cet If contagieux ,  
 Et vous , enfans des nuages ,  
 Vents , ministres des orages ,  
 Venez , fiers Tyrans du Nord ,  
 De vos brûlantes froidures  
 Sécher ces feuilles impures ,  
 Dont l'ombre donne la mort.

## ODE VII.

A. S. E. MONSIEUR LE COMTE  
 DE SINZINDORF ,

*Chancelier de la Cour Impériale.*

**L'**Hiver , qui si long-tems a fait blanchir nos  
 plaines ,  
 N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux :  
 Et les jeunes Zéphirs , de leurs chaudes haleines  
 Ont fondu l'écorce des eaux.

Les troupeaux ont quitté leurs cabanes rustiques :  
 Le Laboureur commence à lever ses guérets :  
 Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques  
 Ombrager les vertes forêts.

F

Déjà la terre s'ouvre ; & nous voyons éclore  
 Les prémices heureux de ses dons bienfaisans.  
 Cérès vient à pas lents à la suite de Flore ,  
 Contempler ses nouveaux presens.

De leurs douces chansons , instruits par la nature,  
 Mille tendres oiseaux font raisonner les airs ;  
 Et les Nymphes des bois dépouillant leur ceinture,  
 Dansent au bruit de leurs concerts.

Des objets si charmans , un séjour si tranquile ,  
 La verdure, les fleurs, les ruisseaux, les beaux jours,  
 Tout invite le sage à chercher un azile  
 Contre le tumulte des Cours.

Mais vous, à qui Minerve & les filles d'Astrée  
 Ont confié le sort des terrestres humains ;  
 Vous qui n'osez quitter la balance sacrée  
 Dont Thémis a chargé vos mains :

Ministre de la paix , qui gouvernez les rênes  
 D'un Empire puissant autant que glorieux ,  
 Vous ne pouvez long-tems vous dérober aux chaî-  
 nes  
 De vos emplois laborieux.

Bientôt l'Etat , privé d'une de ses colonnes ,  
 Se plaindroit d'un repos qui trahiroit le sien.  
 L'orphelin vous crieroit : Hélas ! tu m'abandon-  
 nes,  
 Je perds mon plus ferme soutien.

Vous irez donc revoir , mais pour peu de journées,  
 Ces fertiles jardins , ces rivages si doux ,  
 Que la nature & l'art , de leurs mains fortunées,  
 Prennent soin d'embellir pour vous.

Dans ces immenses lieux dont le fort vous fit  
 maître,  
 Vous verrez le soleil cultivant leurs trésors,  
 Se lever le matin, & le soir disparoître,  
 Sans sortir de leurs riches bords.

Tantôt, vous tracerez la course de votre onde,  
 Tantôt, d'un fer courbé dirigeant vos ormeaux,  
 Vous ferez remonter leur sève vagabonde  
 Dans de plus utiles rameaux.

Souvent d'un plomb subtil que le salpêtre embrase,  
 Vous irez insulter le sanglier glouton ;  
 Ou, nouveau Jupiter, faire aux oiseaux du Phasé  
 Subir le sort du Phaëton.

O doux amusemens ! O charme inconcevable  
 A ceux que du grand monde éblouit le cahos !  
 Solitaires vallons, retraite inviolable  
 De l'innocence & du repos :

Délices des ayeux d'une épouse adorée,  
 Qui réunit l'éclat de toutes leurs splendeurs ;  
 Et dans qui la vertu par les graces parée  
 Brille au-dessus de leurs grandeurs :

Arbres verts & fleuris, bois paisibles & sombres,  
 A votre possesseur si doux & si charmans,  
 Puissiez-vous ne durer que pour prêter vos ombres  
 A ses nobles délassemens !

Mais la loi du devoir, qui lui parle sans cesse,  
 Va bientôt l'enlever à ses heureux loisirs.  
 Il n'écouterà plus que la voix qui le presse  
 De s'arracher à vos plaisirs.

Bientôt vous le verrez renonçant à lui-même.  
 Reprendre le liens dont il est échapé ;  
 Toujours de l'intérêt d'un Monarque qu'il aime ;  
 Toujours de sa gloire occupé.

Allez , illustre appui de ses vastes provinces ;  
 Allez ; mais revenez , de leur amour épris.  
 Organe des décrets du plus sage des Princes,  
 Veiller sur ces peuples chéris.

C'est pour eux qu'autrefois , loin de votre patrie,  
 Consacré de bonne heure à de nobles travaux,  
 Vous fîtes admirer votre heureuse industrie  
 A ses plus illustres rivaux.

La France vit briller votre zèle intrépide  
 Contre le feu naissant de nos derniers débats ;  
 Le Batave vous vit opposer votre Egide  
 Au cruel démon des combats,

Vos vœux sont satisfaits. La discorde & la guerre  
 N'osent plus rallumer leurs tragiques flambeaux ;  
 Et les dieux apaisés redonnent à la terre  
 Des jours plus sereins & plus beaux.

Ce chef de tant d'Etats , à qui le Ciel dispense  
 Tant de riches trésors , tant de fameux bienfaits,  
 A déjà de ces Dieux reçu la récompense  
 De sa tendresse pour la paix.

Il a vû naître enfin de son épouse aimée  
 Un gage précieux de sa fécondité ,  
 Et qui va désormais de l'Europe charmée  
 Affermir la tranquillité.

Arbitre tout-puissant d'un Empire invincible,  
 Plus maître encor du cœur de ses sujets heureux,  
 Qu'à-t'il à désirer qu'un usage paisible  
 Des jours qu'il a reçus pour eux ?

Non, non, il n'ira point, après tant de tempêtes,  
Resusciter encore d'antiques différends.  
Il sçait que trop souvent les plus belles conquêtes  
Sont la perte des conquérans.

Si toutefois l'ardeur de son noble courage  
L'engageoit quelque jour au-delà de ses droits ;  
Ecoutez la leçon d'un Socrate sauvage ,  
Faite au plus puissant de nos Rois.

Pour la troisième fois, du superbe Versailles  
Il faisoit agrandir le parc délicieux :  
Un peuple harassé, de ses vastes murailles  
Creusoit le contours spacieux.

Un seul contre un vieux chêne appuyé, sans mot  
dire,  
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part.  
A quoi rêves-tu là ? dit le Prince. Hélas ! Sire,  
Répond le champêtre vieillart,

Pardonnez : je songeais que de votre héritage  
Vous avez beau vouloir élargir les confins :  
Quand vous l'agrandiriez trente fois davantage,  
Vous aurez toujours des voisins.



## ODE VIII.

POUR S. A. MONSEIGNEUR  
LE PRINCE DE VENDOSME,

Alors GRAND-PRIEUR DE FRANCE

*Sur son retour de l'Isle de Malthe, en 1715.*

**A** Près que cette Isle guerrière,  
Si fatale aux fiers Othomans,  
Eut mis sa puissante barrière  
A couvert de leurs armemens;  
Vendôme, qui par sa prudence  
Scut y rétablir l'abondance,  
Et pourvoir à tous ses besoins,  
Voulut céder aux destinées  
Qui réservoient à ses années  
D'autres climats & d'autres soins.

Mais dès que la céleste voute  
Fut ouverte au jour radieux  
Qui devoit éclairer la route  
De ce héros ami des dieux;  
Du fond de ces grottes profondes,  
Neptune éleva sur les ondes  
Son char de Tritons entouré;  
Et ce Dieu prenant la parole,  
Aux superbes enfans d'Eole  
Adressa cet ordre sacré.

Allez, tyrans impitoyables,  
Qui déssolez tout l'univers,  
De vos tempêtes effroyables  
Troubler ailleurs le sein des mers.  
Sur les eaux qui baignent l'Afrique,  
C'est au Vulture pacifique

Que j'ai destiné votre emploi.  
Partez : & que votre furie  
Jusqu'à la dernière Hespérie  
Respecte & subisse sa loi.

Mais vous , aimables Néréides,  
Songez au sang du grand Henri ,  
Lorsque nos campagnes humides  
Porteront ce Prince chéri.  
Applanissez l'onde orageuse.  
Secondez l'ardeur courageuse  
De ses fidèles matelots.  
Venez : & d'une main agile  
Soutenez son vaisseau fragile ,  
Quand il roulera sur mes flots.

Ce n'est pas la première grace  
Qu'il obtient de votre secours.  
Dès l'enfance , sa jeune audace  
Osa vous confier ses jours.  
C'est vous qui sur ce moite empire  
Au gré du volage Zéphire  
Conduisiez au port son vaisseau ,  
Lorsqu'il vint , plein d'un si beau zèle ,  
Au secours de l'isle où Cybèle  
Sauva Jupiter au berceau.

Dès-lors quels périls , quelle gloire  
N'ont point signalé son grand cœur ?  
Ils font le plus beau de l'histoire  
D'un héros en tous lieux vainqueur ,  
D'un frère . . . . Mais le Ciel avare  
De ce don si cher & si rare ,  
L'a trop tôt repris aux humains.  
C'est à vous seuls de l'en absoudre ,  
Thrônes ébranlés par sa foudre ,  
Sceptres raffermissés par ses mains.



Non moins grand , non moins intrépide ,  
On le vit aux yeux de son Roi  
Traverser un fleuve rapide ,  
Et glacer ses rives d'effroi :  
Tel que d'une ardeur sanguinaire  
Un jeune aiglon , loin de son aire  
Emporté plus prompt qu'un éclair ,  
Fond sur tout ce qui se présente ,  
Et d'un cri jette l'épouvante  
Chez tous les habitans de l'air.

Bientôt sa valeur souveraine ,  
Moins rebelle aux leçons de l'art ;  
Dans l'école du grand Turenne  
Apprit à fixer le hazard.  
C'est dans cette source fertile ,  
Que son courage plus utile ,  
De sa gloire unique artisan ,  
Acquit cet auteur suprême  
Qu'admira Bellone elle-même  
Dans les campagnes d'Orbassan.

Est-il quelque guerre fameuse  
Dont il n'ait partagé le poids ?  
Le Rhin , le Pô , l'Ebre , la Meuse ,  
Tour à tour ont vû ses exploits.  
France , tandis que tes armées  
De ses yeux furent animées ,  
Mars n'osa jamais les trahir ;  
Et la fortune permanente ,  
A son étoile dominante  
Fit toujours gloire d'obéir.

Mais quand de lâches artifices  
T'eurent enlevé cet appui ,  
Tes destins , jadis si propices ,  
S'exilèrent tous avec lui.

Un Dieu plus puissant que tes armes.  
Frapa de paniques allarmes  
Tes plus intrépides guerriers :  
Et sur tes frontières funébres  
Tu ne vis que cyprès célèbres.  
Succéder à tous tes lauriers.

O détestable calomnie,  
Fille de l'obscur fureur ;  
Compagne de la zizanie ,  
Et mere de l'aveugle erreur !  
C'est toi , dont la langue aiguillée ,  
De l'austère fils de Thésée  
Osa déchirer les vertus :  
C'est par toi qu'une épouse indigne  
Arma contre Héros insigne  
La crédulité de Prétus.

Dans la nuit & dans le silence  
Tu conduis tes coups ténébreux :  
Du masque de la vrai-semblance  
Tu couvres ton visage affreux.  
Tu divises , tu désespères ,  
Les amis , les époux , les freres ;  
Tu n'épargnes pas les autels ;  
Et ta fureur envenimée ,  
Contre les plus grands noms armée ;  
Ne fait grace qu'aux vils mortels.

Voilà de tes agens sinistres  
Quels sont les exploits odieux :  
Mais enfin ces lâches ministres  
Epuisent la bonté des Dieux.  
En vain , chéris de la fortune ,  
Ils cachent leur crainte importune ;

Enveloppés dans leur orgueil :  
Le remors déchire leur ame ;  
Et la honte qui les diffame ,  
Les suit jusque dans un cercueil.

Vous rentrerez , monstres perfides ,  
Dans la foule où vous êtes nés.  
Aux vengeances des Euménides  
Vos jours seront abandonnés.  
Vous verrez , pour comble de rage ,  
Ce Prince , après un long orage ,  
Paroître en sa première fleur ;  
Et sous une heureuse puissance ,  
Jouir des droits que la naissance  
Ajoute encore à sa valeur.

Mais déjà ses humides voiles  
Flottent dans mes vastes déserts.  
Le soleil , vainqueur des étoiles ,  
Monte sur le trône des airs.  
Hâtez-vous , filles de Nérée :  
Allez sur la plaine azurée  
Joindre vos Tritons dispersés.  
Il est tems de servir mon zèle :  
Allez. Vendôme vous appelle :  
Neptune parle : obéissez.

Il dit : & la mer qui s'entrouvre ,  
Déjà fait briller à ses yeux  
De son palais qu'elle découvre  
L'or & le crystal précieux.  
Cependant la nef vagabonde  
Au milieu des Nymphes de l'onde  
Vogue d'un cours précipité :  
Tel qu'on voit rouler sur l'herbe  
Un char triomphant & superbe ,  
Loin de la barrière emporté.

Enfin , d'un Prince que j'adore  
Les dieux sont devenus l'appui.  
Il revient éclairer encor  
Une Cour plus digne de lui.  
Déjà d'un nouveau phénomène  
L'heureuse influence y ramène  
Les jours d'Astrée & de Thémis :  
Les vertus n'y sont plus en proie  
A l'avare & brutale joie  
De leurs insolens ennemis.

Un instinct né chez tous les hommes ;  
Et chez tous les hommes égal ,  
Nous force tous tant que nous sommes ,  
D'aimer notre séjour natal.  
Toutefois , quels que puissent être ,  
Pour les lieux qui nous ont vû naître ,  
Ces mouvemens respectueux ,  
La vertu ne se sent point née  
Pour voir sa gloire profanée  
Par le vice présomptueux.

Ulysse , après vingt ans d'absence ,  
De disgraces & de travaux ,  
Dans le pays de sa naissance  
Vit finir le cours de ses maux.  
Mais il eût trouvé moins pénible  
De mourir à la Cour paisible  
Du généreux Alcinoüs.  
Que de vivre dans sa patrie ,  
Toujours en proie à la furie  
D'Eurimaque ou d'Antinoüs.



## O D E I X.

A. S. E. MONSIEUR GRIMANI;

AMBASSADEUR DE VENISE.

A LA COUR DE VIENNE.

*Sur le départ des Troupes Impériales pour  
la Campagne de 1716. en Hongrie.*

**I**ls partent, ces cœurs magnanimes,  
Ces guerriers, dont les noms chéris  
Vont être pour jamais écrits  
Entre les noms les plus sublimes.  
Ils vont en de nouveaux climats  
Chercher de nouvelles victimes  
Au terrible Dieu des combats.

A leurs légions indomtables  
Bellone inspire sa fureur :  
Le bruit, l'épouvante & l'horreur  
Devancent leurs flots redoutables ;  
Et la mort remet dans leurs mains  
Ces tonnerres épouvantables  
Dont elle écrase les humains.

Un Héros tout brillant de gloire  
Les conduit vers ces mêmes bords ,  
Où jadis ses premiers efforts  
Ont éternisé sa mémoire.  
Sous ses pas naît la liberté :  
Devant lui vole la victoire ;  
Et Pallas marche à son côté.

O dieux ! quel favorable augure  
Pour ces généreux fils de Mars !  
J'entends déjà de toutes parts  
L'air frémir de leur doux murmure :  
Je vois, sous leur chef applaudi ,  
Le Nord venger avec usure  
Toutes les pertes du Midi.

Quel triomphe pour ta patrie !  
Et pour toi quel illustre honneur ;  
Ministre , né pour le bonheur  
De cette mere si chérie !  
Toi , de qui l'amour généreux ,  
Toi , de qui la sage industrie  
Ménagea ces secours heureux.

Cent fois nous avons vû ton zèle  
Porter les pleurs de ses enfans  
Jusque sous les yeux triomphans  
Du Prince qui s'arme pour elle ;  
Et qui plein d'estime pour toi ,  
Attire encor dans ta querelle  
Cent Princes soumis à sa loi.

C'est ainsi que du jeune Atride  
On vit l'éloquente douleur  
Intéresser dans son malheur  
Les Grecs assemblés en Aulide ;  
Et d'une noble ambition  
Armer leur colére intrépide  
Pour la conquête d'Illion.

En vain l'infléxible Neptune  
Leur oppose un calme odieux :  
En vain l'interpréte des Dieux  
Fait parler sa crainte importune ;  
Leur invincible fermeté  
Lasse enfin l'injuste fortune ,  
Les vents , & Neptune irrité.

La constance est le seul remède  
 Aux obstacles du sort jaloux.  
 Tôt ou tard , attendris pour nous  
 Les Dieux nous accordent leur aide :  
 Mais ils veulent être implorés ;  
 Et leur résistance ne cède  
 Qu'à nos efforts réitérés.

Ce ne fut qu'après dix années  
 D'épreuves & de travaux constans ;  
 Que ces glorieux combattans  
 Triomphèrent des destinées ;  
 Et que loin des bords Phrygiens  
 Ils emmenèrent enchaînées  
 Les veuves des héros Troyens.

## O D E X.

*Sur la Bataille de Petervaradein.*

**A**insi le glaive fidelle  
 De l'Ange exterminateur  
 Plongea dans l'ombre éternelle  
 Un peuple profanateur ;  
 Quand l'Assyrien terrible  
 Vit dans une nuit horrible  
 Tous ses soldats égorgés,  
 De la fidelle Judée  
 Par ses armes obsédée  
 Couvrir les champs saccagés.

Où sont ces fils de la terre,  
 Dont les fières légions  
 Devoient allumer la guerre  
 Au sein de nos régions ?  
 La nuit les vit rassemblées :  
 Le jour les voit épuisées.



Comme de foibles ruisseaux ,  
Qui gonflés par quelque orage ,  
Viennent inonder la plage  
Qui doit engloutir leurs eaux.  
Déjà ces monstres sauvages ,  
Qu'arma l'infidélité ,  
Marchoient le long des rivages  
Du Danube épouvanté.  
Leur chef guidé par l'audace ,  
Avoit épuisé la Thrace  
D'armes & de combattans ;  
Et des bornes de l'Asie  
Jusqu'à la double Mésie  
Conduit leurs drapeaux flottans.

A ce déluge barbare  
D'effroyables bataillons ,  
L'infatigable Tartare  
Joint encor ses pavillons.  
C'en est fait ; leur insolence  
Peut rompre enfin le silence ;  
L'effroi ne les retient plus.  
Ils peuvent sans nulle crainte ,  
D'une paix trompeuse & feinte ;  
Briser le nœuds superflus.

C'est en vain qu'à notre vûe ,  
Un guerrier par sa valeur ,  
De leur attaque imprévue  
A repoussé la chaleur.  
C'est peu qu'après leur défaite ;  
Sa triomphante retraite  
Sur nos confins envahis ,  
Ait avec sa renommée  
Consacré dans leur armée  
La honte de leur Spahis.

Ils s'aigrissent par leurs pertes :  
Et déjà de toutes parts  
Nos campagnes sont couvertes  
De leurs escadrons épars.  
Venez , troupe meurtriére :  
La nuit , qui dans sa carrière  
Fuit à pas précipités ,  
Va bientôt laisser éclore  
De votre dernière aurore  
Des foudroyantes clartés.  
Un Prince dont le génie  
Fait le destin des combats ,  
Veut de votre tyrannie  
Purger enfin nos Etats :  
Il tient cette même foudre ,  
Qui vous fit mordre la poudre  
En ce jour si glorieux ,  
Où par vingt mille victimes  
La mort expia les crimes  
De vos funestes ayeux.  
Hé quoi ! Votre ardeur glacée  
Délibère à son aspect ?  
Ah ! la saison est passée  
D'un orgueil si circonspect.  
En vain de lâches tranchées  
Couvrent vos têtes cachées :  
Eugène est près d'avancer.  
Il vient , il marche en personne :  
Le jour luit : la charge sonne !  
Le combat va commencer.

Wirtemberg , sous sa conduite ,  
A la tête de nos rangs ,  
Déjà certain de leur fuite ,  
Attaque leurs premiers flancs.

Merci, qu'un même ordre enflâme,  
Parmi les feux & la flâme  
Qui tonnent aux environs,  
Force, dissipe, renverse,  
Détruit tout ce qui traverse  
L'effort de ses escadrons.

Nos soldats dans la tempête  
Par cet exemple affermis,  
Sans crainte exposent leur tête  
A tous les feux ennemis;  
Et chacun malgré l'orage,  
Suivant d'un même courage  
Le chef, présent en tous lieux,  
Plein de joie & d'espérance,  
Combat avec l'assurance  
De triompher à ses yeux.

De quelle ardeur redoublée,  
Mille intrépides guerriers  
Viennent-ils dans la mêlée  
Chercher de sanglans lauriers!  
O Héros, à qui la gloire  
D'une si belle victoire  
Doit son plus ferme soutien;  
Que ne puis-je dans ces rimes,  
Consacrant vos noms sublimes,  
Immortaliser le mien!

Mais quel désordre incroyable  
Parmi ces corps séparés  
Grossit la nue effroyable  
Des ennemis rassurés?  
Près de leur moment suprême,  
Ils osent en fuyant même

Tenter de nouveaux exploits.  
 Le désespoir les excite ;  
 Et la crainte ressuscite  
 Leur espérance aux abois

Quel est ce nouvel Alcide  
 Qui seul , entouré de morts  
 De cette foule homicide  
 Arrête tous les efforts ? \*  
 A peine un fer détestable  
 Ouvre son flanc redoutable ;  
 Son sang est déjà payé :  
 Et son ennemi qui tombe ,  
 De sa troupe qui succombe  
 Voit fuir le reste effrayé.

Eugène a fait ce miracle.  
 Tout se rallie à sa voix.  
 L'infidèle , à ce spectacle ,  
 Recule encor une fois.  
 Arembert , dont le courage  
 De ces monstres pleins de rage  
 Soutint le dernier effort ,  
 D'un air que Bellone avoue ,  
 Les poursuit , & les dévoue  
 Au triomphe de la mort.

Tout fuit , tout cède à nos armes.  
 Le Visir , percé de coups ,  
 Va dans Belgrade en allarmes  
 Rendre son ame en courroux.  
 Le camp s'ouvre : & ses richesses,  
 Le fruit des vastes largesses  
 De cent peuples asservis ,  
 Dans cette nouvelle Troie  
 Vont être aujourd'hui la proie  
 De nos soldats affouvis.

\* *Le Comte de Bonneval.*

Rendons au Dieu des armées  
Nos honneurs les plus touchans,  
Que ces voûtes parfumées  
Retentissent de nos chants :  
Et lorsqu'envers sa puissance  
Notre humble reconnoissance  
Aura rempli ce devoir ;  
Marchons pleins d'un nouveau zèle ,  
A la victoire nouvelle  
Qui flate encore notre espoir.

Temeswar , de nos conquêtes  
Deux fois le fatal écueil,  
Sous nos foudres toutes prêtes  
Va voir tomber son orgueil.  
Par toi seul , Prince invincible ,  
Ce rempart inaccessible  
Pouvoit être renversé.  
Va par son illustre attaque  
Rompre les fers du Valaque ,  
Et du Hongrois oppressé.

Et toi , qui suivant les traces  
Du premier de tes ayeux ,  
Epreuves par tant de graces  
La bienveillance des cieux :  
Monarque aussi grand que juste ,  
Reconnoît le prix auguste  
Dont le Monarque des rois  
Paye avec tant de clémence  
Ta piété, ta constance,  
Et ton zèle pour ses loix.



---

---

O D E S.  
LIVRE IV.

---

O D E I.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME  
MONSEIGNEUR LE PRINCE

EUGENE DE SAVOYE,

*Après la paix de Passarovits.*

**L** Es cruels oppresseurs de l'Asie indignée,  
Qui violant la foi d'une paix dédaignée  
Forgeoient déjà les fers qu'ils nous avoient promis.  
De leur coupable sang ont lavé cette injure,  
Et payé leur parjure.  
De trois vastes Etats par nos armes soumis.

Deux fois l'Europe a vû leur brutale furie,  
De trois cens mille bras armant la barbarie,  
Faire voler la mort au milieu de nos rangs :  
Et deux fois on a vû leurs corps sans sépulture  
Devenir la pâture  
Des corbeaux affamés & des loups dévorans.

O vous, qui combattant sous les heureux auspices  
 D'un Monarque, du ciel l'amour & les délices,  
 Avez rempli leurs champs de carnage & de morts:  
 Vous, par qui le Danube affranchi de sa chaîne  
     Peut désormais sans peine  
 Du Tage débordé réprimer les efforts:

Prince, n'est-il pas tems après tant de fatigues,  
 De goûter un repos que les destins prodigues  
 Pour prix de vos exploits accordent aux humains?  
 N'osez-vous profiter de vos travaux sans nombre,  
     Et vous asseoir à l'ombre  
 Des paisibles lauriers moissonnés par vos mains?

Non. Ce seroit en vain que la paix renaissante  
 Rendroit à nos cités leur pompe florissante,  
 Si ces charmes flatteurs vous pouvoient éblouir.  
 Son bonheur, sa durée, impose à votre zèle  
     Une charge nouvelle;  
 Et vous êtes le seul qui n'osez en jouir.

Mais quel heureux génie, au milieu de vos veilles,  
 Vous rend encore épris des savantes merveilles,  
 Qui firent de tout tems l'objet de votre amour?  
 Pouvez-vous des neuf Sœurs concilier les charmes  
     Avec le bruit des armes,  
 Le poids du ministère, & les soins de la Cour?

Vous le pouvez, sans doute: & cet accord illustre,  
 Peu connu des héros sans éloge & sans lustre,  
 Fut toujours réservé pour les héros fameux.  
 C'est aux grands hommes seuls à sentir le mérite  
     D'un art qui ressuscite  
 L'héroïque vertu des grands hommes comme eux.



Leurs hauts faits peuvent seuls enflâmer le génie  
 De ces enfans chéris du dieu de l'harmonie ,  
 Dont l'immortelle voix se consacre aux guerriers.  
 Une gloire commune , un même honneur anime  
     Leur tendresse unanime ;  
 Et leur front fut toujours ceint des mêmes lauriers.

Entre tous les mortels que l'univers voit naître ,  
 Peu doivent aux ayeux dont ils tiennent leur être  
 Le respect de la terre , & la faveur des rois.  
 Deux moyens seulement d'illustrer leur naissance  
     Sont mis en leur puissance :  
 Les sublimes talens , & les fameux exploits.

C'est par-là qu'au travers de la foule importune  
 Tant d'hommes renommés , malgré leur infortune ,  
 Se sont fait un destin illustre & glorieux ;  
 Et que leurs noms , vainqueurs de la nuit la plus  
     fombre ,

    Ont sçu dissiper l'ombre  
 Dont les obscurcissoit le sort injurieux.

Dans l'enfance du monde encore tendre & fragile ,  
 Quand le souffle des Dieux eut animé l'argile  
 Dont les premiers humains avoient été pétris ;  
 Leurs rangs n'étoient marqués d'aucune différence ,  
     Et nulle préférence  
 Ne distinguoit encor leur mérite & leur prix.

Mais ceux qui pénétrés de cette ardeur divine  
 Sentirent les premiers leur sublime origine ,  
 S'élevèrent bientôt par un vol généreux :  
 Et ce céleste feu dont ils tenoient la vie ,  
     Leur fit naître l'envie  
 D'éclairer l'univers , & de le rendre heureux.

De-là ces arts divins , en tant de biens fertiles :  
De-là ces saintes loix , dont les règles utiles  
Firent chérir la paix , honorer les autels ;  
Et de-là ce respect des peuples du vieil âge ,  
Dont le pieux hommage  
Plaça leurs bienfaiteurs au rang des immortels.

Les dieux dans leur séjour reçurent ces grands  
hommes.

Le reste , confondus dans la foule où nous sommes ,  
Jouissoient des travaux de leurs sages ayeux :  
Lorsque l'ambition , la discorde & la guerre ,  
Vils enfans de la terre ,  
Vinrent troubler la paix de ces enfans des dieux.

Alors , pour soutenir la débile innocence ,  
Pour réprimer l'audace , & domter la licence ,  
Il fallut à la gloire immoler le repos.  
Les veilles , les combats , les travaux mémorables ,  
Les périls honorables ,  
Furent l'unique emploi des Rois & des Héros.

Mais combien de grands noms couverts d'ombres  
funébres ,  
Sans les écrits divins qui les rendent célèbres ,  
Dans l'éternel oubli languiroient inconnus ?  
Il n'est rien que le tems n'absorbe & ne dévore ;  
Et les faits qu'on ignore ,  
Sont bien peu différens des faits non venus.

Non , non , sans le secours des Filles de mémoire ;  
Vous vous flatez en vain , partisant de la gloire ,  
D'affurer à vos noms un heureux souvenir.  
Si la main des neuf Sœurs ne pare vos trophées ,  
Vos vertus étouffées  
N'éclaireront jamais les yeux de l'avenir.

Vous arrosez le champ de ces Nymphes sublimes :  
 Mais vous sçavez aussi que vos faits magnanimes  
 Ont besoin des lauriers cueillis dans leur vallon.  
 Ne cherchons point ailleurs la cause sympathique  
     De l'alliance antique  
 Des favoris de Mars avec ceux d'Apollon.

Ce n'est point chez ce dieu qu'habite la fortune.  
 Son art, peu profitable à la vertu commune,  
 Au vice qui le craint fut toujours odieux.  
 Il n'appartient qu'à ceux que leurs vertus suprêmes  
     Egalent aux dieux mêmes,  
 De sçavoir estimer le langage des dieux.

Vous qu'ils ont pénétré de leur plus vive flame,  
 Vous qui leur ressemblez par tous les dons de l'ame.  
 Non moins que par l'éclat de vos faits lumineux :  
 Ne désavouez point une Muse fidèle,  
     Et souffrez que son zèle  
 Puisse honorer en vous ce qu'elle admire en eux.

Souffrez qu'à vos neveux elle laisse une image  
 De ce qu'ont de plus grand l'héroïque courage,  
 L'inébranlable foi, l'honneur, la probité,  
 Et mille autres vertus qui mieux que vos victoires  
     Feront de nos histoires  
 Le modèle éternel de la postérité.

Cependant, occupé de soins plus pacifiques,  
 Achevez d'embellir ces jardins magnifiques,  
 De vos travaux guerriers nobles délassemens :  
 Et rendez-nous encor par vos doctes largesses  
     Les sçavantes richesses  
 Que vit périr l'Égypte en ses embrasemens.

Dans

Dans nos arts florissans , quelle adresse pompeuse ,  
 Dans nos doctes écrits quelle beauté trompeuse ,  
 Peuvent se dérober à vos vives clartés ?  
 Et dans l'obscurité des plus sombres retraites ,  
     Quelles vertus secrètes ,  
 Quel mérite timide échape à vos bontés ?  
 Je n'en ressens que trop l'influence fécondé.  
 Tandis que votre bras faisoit le sort du monde ;  
 Vos bienfaits ont daigné descendre jusqu'à moi ,  
 Et me rendre , peut-être à moi seul , chérissable  
     La gloire périssable  
 Des stériles travaux qui font tout mon emploi.  
 C'est ainsi qu'au milieu des palmes les plus belles ,  
 Le vainqueur généreux du Granique & d'Arbelles  
 Cultivoit les talens , honoroit le sçavoir ;  
 Et de Chérile même excusant la manie ,  
     Au défaut du génie  
 Récompensoit en lui le désir d'en avoir.

---

## O D E II.

### A L'IMPERATRICE AMELIE

**M**Use, qui des vrais Alcées  
 Soutenant l'activité ,  
 A leurs captives pensées  
 Fais trouver la liberté :  
 Viens , à ma timide verve  
 Que le froid repos énerve ;  
 Redonner un feu nouveau ;  
 Et délivre ma Minerve  
 Des prisons de mon cerveau.

Si la céleste puissance ,  
Pour l'honneur de ses autels ,  
Vouloit rendre l'innocence  
Aux infortunés mortels ;  
Et si l'aimable Cybelle  
Sur cette terre infidelle  
Daignoit redescendre encor ;  
Pour faire vivre avec elle  
Les vertus de l'âge d'or :

Quels organes ? quels ministres  
Dignes d'obtenir son choix ,  
Pourroient en ces tems sinistres  
Nous faire entendre sa voix ?  
Seroit-ce ces doctes Mages ,  
Des peuples de tous les âges  
Réformateurs consacrés ,  
Bien moins pour les rendre sages  
Que pour en être honorés ?

Mais les divines merveilles  
Qui font chérir leurs leçons ;  
Dans nos superbes oreilles  
N'exciteroient que des sons.  
Quel siècle plus mémorable  
Vit d'un glaive secourable  
Le vice mieux combattu ?  
Et quel siècle misérable  
Vit régner moins de vertu ?

L'éloquence des paroles  
N'est que l'art ingénieux  
D'amuser nos sens frivoles  
Par des tours harmonieux.

Pour rendre un peuple traitable,  
 Vertueux, si mple, équitable,  
 Ami du ciel & des loix,  
 L'éloquence véritable  
 Est l'exemple des grands Rois.

C'est ce langage visible  
 Dans nos vrais législateurs,  
 Qui fait la règle infallible  
 Des peuples imitateurs.  
 Contre une loi qui nous gêne,  
 La nature se déchaîne,  
 Et cherche à se révolter:  
 Mais l'exemple nous entraîne,  
 Et nous force à l'imiter.

En vous, en votre sagesse,  
 De ce principe constant  
 Je vois, auguste Princesse,  
 Un témoignage éclatant:  
 Et dans la splendeur divine  
 De ces vertus qu'illumine  
 Tout l'éclat du plus grand jour,  
 Je reconnois l'origine  
 Des vertus de votre Cour.

La bonté qui brille en elle  
 De ses charmes les plus doux,  
 Est une image de celle  
 Qu'elle voit briller en vous;  
 Et par vous seule enrichie,  
 Sa politesse affranchie  
 Des moindres obscurités,  
 Est la lueur réfléchie  
 De vos sublimes clartés.

Et quel âge si fertile ,  
Quel règne si renommé ,  
Vit d'un éclat plus utile  
Le diadème animé ?  
Quelle piété profonde ,  
Quelle lumière féconde  
En nobles instructions ,  
Du premier trône du monde  
Rehaussa mieux les rayons ?

Des héros de ses écoles  
La Grece a beau se targuer :  
La pompe de leurs paroles  
Ne m'apprend qu'à distinguer  
De l'autorité puissante  
D'une sagesse agissante  
Qui regne sur mes esprits ;  
La sagesse languissante  
Que j'honore en leurs écrits.

Non , non , la Philosophie  
En vain se fait exalter :  
On n'écoute que la vie  
De ceux qu'on doit imiter.  
Vous seuls , ô divine race ,  
Grands rois , qui tenez la place  
Des rois au Ciel retirés  
Pouvez conserver la trace  
De leurs exemples sacrés.

Pendant la courte durée  
De cet âge radieux  
Qui vit la terre honorée  
De la présence des dieux,



L'homme instruit par l'habitude ,  
Marchant avec certitude  
Dans leur sentiers lumineux ,  
Imitoit sans autre étude  
Ce qu'il admiroit en eux.

Dans l'innocence première  
Affermi par ce pouvoir ,  
Chacun puisoit sa lumière  
Aux sources du vrai sçavoir ;  
Et dans ce céleste livre,  
Des leçons qu'il devoit suivre  
Toujours prêt à se nourrir ,  
Préféroit l'art de bien vivre  
A l'art de bien discourir.

Mais dès que ces heureux guides  
Transportés loin de nos yeux ,  
Sur l'aîle des vents rapides  
S'envolèrent vers les Cieux :  
La science opiniâtre ,  
De son mérite idolâtre ,  
Vint au milieu des clameurs  
Edifier son théâtre  
Sur la ruine des mœurs.

Dès-lors avec l'assurance  
De s'attirer nos tributs ,  
La fastueuse éloquence  
Prit la place des vertus.  
L'art forma leur caractère ;  
Et de la sagesse austère  
L'aimable simplicité  
Ne devint plus qu'un mystère ,  
Par l'amour-propre inventé.

Dépouillez donc votre écorce  
Philosophes sourcilieux :  
Et pour nous prouver la force  
De vos secours merveilleux ,  
Montrez-nous depuis Pandore  
Tous les vices qu'on abhore  
En terre mieux établis ,  
Qu'aux siècles que l'on honore  
Du nom des siècles polis.

Avant que dans l'Italie ,  
Sous de sinistres aspects  
La vertu se fût polie  
Par le mélange des Grecs ;  
La foi , l'honneur , la constance ,  
L'intrépide résistance  
Dans les plus mortels dangers ,  
Y régnoient sans l'assistance  
Des préceptes étrangers.

Mais malgré l'exemple antique ;  
Elle laissa dans son sein  
Des disciples du Portique  
Glisser le premier effain.  
Rome en les voyant paroître ,  
Cessa de se reconnoître  
Dans ses tristes rejettons ;  
Et le même âge vit naître  
Les Gracques & les Catons.



## O D E III.

A U R O I,

D E L A G R A N D E B R E T A G N E.

**T** Andis que l'Europe étonnée  
Voit ses peuples les plus puissans  
Traîner dans les besoins pressans  
Une importune destinée :  
Grand Roi, loin de ton peuple heureux,  
Quel Dieu propice & généreux,  
Détournant ces tristes nuages,  
Semble pour lui seul désormais  
Réserver tous les avantages  
De la victoire & de la paix ?

Quelle inconcevable puissance  
Fait fleurir sa gloire au dehors ?  
Quel amas d'immenses trésors  
Dans son sein nourrit l'abondance ?  
La Tamise reine des eaux  
Voit ses innombrables vaisseaux  
Porter sa loi dans les deux mondes,  
Et forcer jusqu'au Dieu des mers  
D'enrichir ses rives fécondes  
Des tributs de tout l'univers.

De ce cette pompeuse largesse  
Ici tout partage le prix.  
A l'aspect de ces murs chéris  
La pauvreté devient richesse.  
Dieux ! quel déluge d'habitans  
Y brave depuis si long-tems

L'indigence ailleurs si commune ?  
Quel prodige encor une fois  
Semble y faire de la Fortune  
L'exécutrice de ses loix ?

Peuples vous devez le connaître :  
Ce comble de félicité  
N'est dû qu'à la sage équité  
Du meilleur Roi qu'on ait vû naître.  
De vos biens comme de vos maux ,  
Les gouvernemens inégaux  
Ont toujours été la semence.  
Vos rois sont dans la main des Dieux  
Les instrumens de la clémence  
Ou de la colére des Cieux.

Oui , grand Prince , j'ose le dire ,  
Tes sujets de biens si comblés,  
Languiroient peut-être accablés  
Sous le joug de tout autre Empire.  
Le Ciel jaloux de leur grandeur ,  
Pour en assurer la splendeur ,  
Leur devoit un maître équitable ,  
Qui préférât leurs libertés  
A la justice incontestable  
De ses droits les plus respectés.

Mais, grand Roi , de ces droits sublimes  
Le sacrifice généreux  
T'assure d'autres droits sur eux ,  
Bien plus forts & plus légitimes.  
Les faveurs qu'ils tiennent de toi ;  
Sont des ressources de leur foi  
Toujours prêtes pour ta défense  
Qui leur font chérir leur devoir ,  
Et qui n'augmente leur puissance  
Que pour affermir ton pouvoir.

Un Roi qui ravit par contrainte  
Ce que l'amour doit acorder ,  
Et qui , content de commander ,  
Ne veut regner que par la crainte ;  
En vain fier de ses hauts projets  
Croit en abaissant ses sujets  
Relever son pouvoir suprême :  
Entouré d'esclaves soumis,  
Tôt ou tard il devient lui-même  
Esclave de ses ennemis.

Combien plus sage & plus habile  
Est celui qui par ses faveurs  
Songe à s'élever dans les cœurs  
Un trône durable & tranquile ?  
Qui ne connoît point d'autres biens  
Que ceux que ses vrais citoyens  
De sa bonté peuvent attendre ;  
Et qui , prompt à les discerner ,  
N'ouvre les mains que pour répandre ,  
Et ne reçoit que pour donner ?

Noble & généreuse industrie  
Des Antonins & des Titus ,  
Source de toutes les vertus  
D'un vrai pere de la patrie !  
Helas ! par ce titre fameux  
Peu de Princes ont sçu comme eux  
S'affranchir de la main des Parques.  
Mais ce nom si rare , grand Roi ,  
Qui jamais d'entre les Monarques ,  
S'en rendit plus digne que toi ?

Qui jamais vit le diadème  
Armer contre ses ennemis  
Un vengeur aux loix plus soumis ,  
Et plus détaché de soi-même ?

La sûreté de tes Etats  
Peut bien contre quelques ingrats  
Changer ta clémence en justice ;  
Mais ce mouvement étranger  
Redevient clémence propice ,  
Quand tu n'as plus qu'à te venger.

Et c'est cette clémence auguste  
Qui souvent de l'autorité  
Etablit mieux la sûreté  
Que la vengeance la plus juste.  
Ainsi le plus grand des Romains ,  
De ses ennemis inhumains  
Confondant les noirs artifices ,  
Trouva l'art de se faire aimer  
De ceux que l'horreur des supplices  
N'avoit encor pû défarmer.

Que peut contre toi l'impuissance  
De quelques foibles mécontents ,  
Qui sur l'infortune des tems  
Fondent leur dernière espérance ;  
Lorsque contre leurs vains souhaits  
Tu réunis par tes bienfaits  
La cour , les villes , les provinces ;  
Et lorsqu'aidés de ton soutien  
Les plus grands Rois , les plus grands Princes  
Trouvent leur repos dans le tien ?

Jusqu'à toi toujours désunie ,  
L'Europe par tes soins heureux  
Voit ses chefs les plus généreux  
Inspirés du même génie.  
Ils ont vû par ta bonne foi  
De leurs peuples troublés d'effroi

La crainte heureusement déçue ,  
Et déracinée à jamais  
La haine si souvent reçue  
En survivance de la paix.

Poursuis , Monarque magnanime :  
Acheve de leur inspirer  
Le desir de persévérer  
Dans cette concorde unanime.  
Commande à ta propre valeur  
D'éteindre en toi cette chaleur  
Qu'allume ton goût pour la gloire ;  
Et donne au repos des humains  
Tous les lauriers que la victoire  
Offre à tes invincibles mains.

Mais vous , peuples , à sa puissance  
Associés par tant de droits ,  
Songez que de toutes vos loix  
La plus sainte est l'obéissance.  
Craignez le zèle séducteur ,  
Qui sous le prétexte flatteur  
D'une liberté plus durable ,  
Plonge souvent , sans le vouloir ,  
Dans le cahos inséparable  
De l'abus d'un trop grand pouvoir.

Athènes , l'honneur de la Grece ,  
Et , comme vous , reine des mers  
Eût toujours rempli l'univers  
De sa gloire & de sa sagesse :  
Mais son peuple trop peu soumis  
Ne put dans les termes permis  
Contenir sa puissance extrême ;  
Et trahi par la vanité ,  
Trouva dans sa liberté même  
La perte de sa liberté.



## O D E I V.

AU ROI DE POLOGNE,

*Sur les vœux que les peuples de Saxe font pour  
le retour de Sa Majesté.*

**C**'Est trop long-tems , grand Roi , différer ta  
promesse,  
Et d'un peuple qui t'aime épuiser les desirs.  
Reviens ; de ta patrie en proie à la tristesse  
Calmer les déplaisirs.

Elle attend ton retour , comme une tendre épouse  
Attend son jeune époux absent depuis un an ,  
Et que retient encore sur son onde jalouse  
L'infidèle Océan.

Plongée à ton départ dans une nuit obscure ,  
Ses yeux n'ont vû lever que de tristes soleils.  
Rens-lui par ta présence une clarté plus pure ,  
Et des jours plus vermeils.

Mais non. Je vois l'erreur du zèle qui m'anime.  
Ta patrie est par-tout , grand Roi , je le sçai bien ,  
Où peut de tes Etats le bonheur légitime  
Exiger ton soutien.

Les peuples nés aux bords que la Vistu'e arrose ,  
Sont par adoption devenus tes enfans.  
Tu leur dois compte enfin , le devoir te l'impose ,  
De tes jours triomphans.

N'ont-ils pas vû ton bras au milieu des allarmes ,  
Même avant qu'à ta loi leur choix les eût soumis ,  
Faire jadis l'essai de ses premières armes  
Contre leurs ennemis ?

Cent fois d'une puissance impie & sacrilège  
Leurs yeux t'ont vû braver les feux , les javelots ,  
Et le fer à la main briguer le privilège  
De mourir en héros.

Ce n'est pas que le feu de ta valeur altière  
N'eût pour premier objet la gloire & les lauriers :  
Tu ne cherchois alors qu'à t'ouvrir la barrière  
Du temple des guerriers

En mille autres combats sous l'œil de la victoire ,  
Des plus affreux dangers affrontant le concours ,  
Tu semblois ne vouloir assurer ta mémoire  
Qu'aux dépens de tes jours.

Tel est de tes pareils l'ardeur héréditaire.  
Ils savent qu'un héros par son rang exalté  
Ne doit qu'à la vertu ce que doit le vulgaire  
A la nécessité.

Mais le Ciel protégeoit une si belle vie :  
Il vouloit voir sur toi ses desseins accomplis ;  
Et par toi relever au sein de ta patrie  
Ses honneurs abolis.

Un Royaume fameux, fondé par tes ancêtres ;  
Devoit mettre en tes mains la suprême grandeur,  
Et ses peuples par toi voir de leurs premier maîtres  
Revivre la splendeur.

En vain le Nord frémit , & fait gronder l'orage  
Qui sur eux tout à coup va fondre avec effroi :  
Le Ciel t'offre un péril digne de ton courage ;  
Mais il combat pour toi.

Ce superbe ennemi des Princes de la terre ,  
Contre eux , contre leurs droits si fièrement armé,  
Tombe , & meurt foudroyé par le même tonnerre  
Qu'il avoit allumé.

Tu regnes cependant : & tes sujets tranquilles  
 Vivent sous ton apui dans un calme profond ,  
 A couvert des larcins & des courses agiles  
 Du Scyte-vagabond.

Les troupeaux rassurés broutent l'herbe sauvage ;  
 Le Laboureur content cultive ses guérets :  
 Le voyageur est libre , & sans peur du pillage  
 Traverse les forêts.

Le peuple ne craint plus de tyran qui l'opprime ;  
 Le foible est soulagé , l'orgueilleux abbatu.  
 La force craint la loi : la peine suit le crime :  
 Le prix suit la vertu.

Grand Roi , si le bonheur d'un royaume paisible  
 Fait la félicité d'un Prince généreux ,  
 Quel héros couronné , quel monarque invincible  
 Fut jamais plus heureux ?

Quelle alliance enfin plus noble & plus sacrée ,  
 Eternisant ta gloire en ta postérité ,  
 Pouvoit mieux affermir l'infaillible durée  
 De ta prospérité ?

Ce sont-là les faveurs dont la bonté céleste  
 A payé ton retour au culte fortuné ,  
 Que tes peres séduits par un guide funeste  
 Avoient abandonné.

N'en doute point , grand Roi ; c'est l'Arbitre  
 suprême  
 Qui pour mieux t'élever voulut t'assujettir ,  
 Et qui couronne en toi les faveurs que lui-même  
 Daigna te départir.

C'est ainsi qu'autrefois dans les eaux de sa grace  
 Des fiers héros Saxons il lava les forfaits ,  
 Afin de faire un jour éclater sur leur race  
 Sa gloire & ses bienfaits.

L'Empire fut le prix de leur obéissance.  
 Il choisit les Othons, & voulut par leurs mains  
 Du joug des Alberics & des fers de Crescence  
 Affranchir les Romains.

Dès-lors, que ne peut point un exemple sublime  
 Transmis des Souverains au reste des mortels !  
 L'univers vit par-tout un encens légitime  
 Fumer sur ses autels.

Des héros de leur sang la piété soumise  
 Triompha six cens ans avec le même éclat ;  
 Sans jamais séparer l'étendart de l'Eglise,  
 Des drapeaux de l'Etat.

Rome enfin ne voyoit dans ces augustes Princes  
 Que des fils généreux, qui fermes dans sa loi  
 Maintenoient la splendeur de leurs vastes provinces  
 Par celle de la foi.

O siècles lumineux ! votre clarté célèbre  
 Devoit-elle à leurs yeux dérober son flambeau ?  
 Falloit-il que la nuit vînt d'un voile funébre  
 Couvrir un jour si beau ?

L'héritier de leur nom, l'héritier de leur gloire  
 Ose applaudir, que dis je ? ose appuyer l'erreur ;  
 Et d'un vil apostat, l'opprobre de l'histoire,  
 Adopter la fureur.

L'auguste vérité le voit s'armer contre elle ;  
 Et sous le nom du Ciel combattant pour l'enfer ;  
 Tout le Nord révolté soutenir sa querelle  
 Par la flâme & le fer.

Ah ! c'en est trop, je cède à ma douleur amère :  
 Retirons-nous, dit-elle, en de plus doux climats ;  
 Et cherchons des enfans qui du sang de leur mere  
 Ne souillent point leurs bras.

Fils ingrat, c'est par toi que mon malheur s'achève :  
 Tu détruis mon pouvoir ; mais le tien va finir.  
 Un Dieu vengeur te suit : tremble ; son bras se lève  
 Tout prêt à te punir.

Je vois , je vois le thrône où ta fureur s'exerce ;  
 Tomber sur tes neveux de sa chute écrasés ,  
 Comme un chêne orgueilleux que l'orage renverse  
 Sur ses rameaux brisés.

Mais sur ce tronc aride une branche élevée  
 Doit un jour réparer ses débris éclatans ,  
 Par mes mains & pour moi nourrie & conservée  
 Jusqu'à la fin des tems.

Rejetton fortuné de cette tige illustre ,  
 Un Prince aimé des Cieux rentrera sous mes loix ;  
 Et mes autels détruits reprendront tout le lustre  
 Qu'ils eurent autrefois.

Je regnerai par lui sur des peuples rebéles :  
 Il regnera par moi sur des peuples soumis ;  
 Et j'anéantirai les complots infidèles  
 De tous leurs ennemis.

Peuples vraiment heureux ! veuillent les destinées  
 De son empire aimable éterniser le cours ,  
 Et pour votre bonheur prolonger ses années  
 Aux dépens de vos jours !

Puisse l'auguste fils , qui marche sur ses traces ,  
 Et que le Ciel lui-même a pris soin d'éclairer ,  
 Conserver à jamais les vertus & les graces  
 Qui le font adorer !

Digne fruit d'une race en héros si féconde ;  
 Puisse-t-il égaler leur gloire & leurs exploits ;  
 Et devenir comme eux les délices du monde  
 Et l'exemple des Rois !

## O D E V.

## SUR LES DIVINITÉS POËTIQUES.

C'est vous encor que je reclame,  
Muses, dont les accords hardis  
Dans les sens les plus engourdis  
Versent cette céleste flame,  
Qui dissipe leur sombre nuit,  
Et qui, flambeau sacré de l'ame,  
L'éclaire, l'échauffe & l'instruit.

Nymphes à qui le Ciel indique  
Ses mystères les plus secrets,  
Je viens chercher dans vos forêts  
L'origine & la source antique  
De ces Dieux, fantômes charmans,  
De votre verve prophétique  
Indisputables élémens.

Je la vois, c'est l'ombre d'Alcée  
Qui me la découvre à l'instant,  
Et qui déjà d'un œil content  
Dévoile à ma vûe empressée  
Ces Déeses d'adoption,  
Synonymes de la pensée;  
Symboles de l'abstraction.

C'est lui: la foule qui l'admire,  
Voit encor au son de ses vers  
Fuir ces Tyrans de l'Univers  
Dont il extermina l'empire:  
Mais déjà sur de nouveaux tons  
Je l'entends accorder sa lyre.  
Il s'approche, il parle: écoutons.



Des sociétés temporelles  
Le premier lien est la voix,  
Qu'en divers sons l'homme à son choix  
Modifie & fléchit pour elles ;  
Signes communs & naturels,  
Où les ames incorporelles  
Se tracent aux sens corporels.

Mais pour peindre à l'intelligence  
Leurs matériels objets,  
Ces signes à l'erreur sujets  
Ont besoin de son indulgence ;  
Et dans leurs secours impuissans  
Nous sentons toujours l'indigence  
Du ministère de nos sens.

Le fameux Chantre d'Ionie  
Trouva dans ses tableaux heureux  
Le secret d'établir entre eux  
Une mutuelle harmonie ;  
Et ce commerce leur apprit  
L'art inventé par Uranie  
De peindre l'esprit à l'esprit.

Sur la scène incompréhensible  
De cet interprète des Dieux  
Tout sentiment s'exprime aux yeux,  
Tout devient image sensible ;  
Et par un magique pouvoir  
Tout semble prendre un corps visible,  
Vivre, parler & se mouvoir.

Oui, c'est toi, Peintre incaltable,  
Trompette d'Achille & d'Heûtor,  
Par qui de l'heureux siècle d'or  
L'homme entend le langage aimable,



---

Et voit dans la variété  
Des portraits menteurs de la Fable  
Les rayons de la Vérité.

Il voit l'Arbitre du tonnerre  
Réglant le sort par ses arrêts :  
Il voit sous les yeux de Cérès  
Croître les trésors de la Terre :  
Il reconnoît le Dieu des mers  
A ces sons qui calment la guerre  
Qu'Eole excitoit dans les airs.

Si dans un combat homicide  
Le devoir engage ses jours ,  
Pallas volant à son secours  
Vient le couvrir de son Egide :  
S'il se voue au maintien des loix ;  
C'est Thémis qui lui sert de guide ;  
Et qui l'assiste en ses emplois.

Plus heureux , si son cœur n'aspire  
Qu'aux douceurs de la liberté ,  
Astrée est la Divinité  
Qui lui fait chérir son empire :  
S'il s'éleve au sacré Vallon ;  
Son enthousiasme est la lyre  
Qu'il reçoit des mains d'Apollon.

Ainsi consacrant le système  
De la sublime fiction ,  
Homère , nouvel Amphion ,  
Change par la vertu suprême  
De ses accords doux & sçavans ,  
Nos destins , nos passions même  
En êtres réels & vivans.

Ce n'est plus l'homme qui pour plaire  
Étale ses dons ingénus ;  
Ce sont les Graces, c'est Venus,  
Sa Divinité tutélaire :  
La Sagesse qui brille en lui,  
C'est Minerve dont l'œil l'éclaire ;  
Et dont le bras lui sert d'appui.

L'ardente & fougueuse Bellone  
Arme son courage aveuglé ;  
Les frayeurs dont il est troublé,  
Sont le flambeau de Tifiphone :  
Sa colère est Mars en fureur ;  
Et ses remords sont la Gorgone  
Dont l'aspect le glace d'horreur.

Le pinceau même d'un Apelle  
Peut dans les Temples les plus saints  
Attacher les yeux des humains  
A l'objet d'un culte fidelle,  
Et peindre sans témérité  
Sous une apparence mortelle  
La divine immortalité.

Vous donc, Réformateurs austères  
De nos privilèges sacrés,  
Et vous, non encor éclairés  
Sur nos symboliques mystères,  
Eloignez-vous, pâles Censeurs,  
De ces retraites solitaires  
Qu'habitent les neuf doctes Sœurs.

Ne venez point, sur un rivage  
Consacré par leur plus bel art  
Porter un aveugle regard :  
Et loin d'elles tout triste Sage

Qui voilé d'un sombre maintien,  
Sans avoir appris leur langage  
Veut jouir de leur entretien.

Ici l'ombre impose silence  
Aux doctes accens de sa voix ;  
Et déjà dans le fond des bois  
Impétueuse elle s'élance ;  
Tandis que je cherche des sons  
Dignes d'atteindre à l'excellence  
De ses immortelles leçons.

---

## ODE VI.

### LE DEVOIR ET LE SORT

#### DES GRANDS HOMMES.

**N**ous honorons du nom de Sage  
Celui qui content de son sort,  
Et loin des vents & de l'orage  
Goûtant les délices du Port,  
Sçait au milieu de l'abondance  
Dans une noble indépendance  
Trouver la gloire & le repos ;  
Mais cette sagesse tranquille,  
Vertu dans un mortel stérile,  
N'est point vertu dans un Héros.

Pour jouir d'une paix chérie  
Les Cieux ne nous l'ont point prêté ;  
Il est comptable à sa patrie  
Des dons qu'il tient de leur bonté :  
Cette influence souveraine  
N'est pour lui qu'une illustre chaîne

Qui l'attache au bonheur d'autrui ;  
Tous les brillans qui l'embellissent ,  
Tous les talens qui l'ennoblissent ,  
Sont en lui , mais non pas à lui.

Il sçait , & c'est un avantage  
Peu connu de ses vains rivaux ;  
Que son véritable partage  
Sont les veilles & les travaux ;  
Que sur tous les êtres du monde  
Des Dieux la sagesse profonde  
Étend ses regards généreux ;  
Et qu'éclos de leurs mains fertiles ;  
Les uns naissent pour être utiles ,  
Les autres pour n'être qu'heureux.

Ainsi, victime préparée  
Pour le bonheur du genre humain ,  
Victime non moins consacrée  
A l'empire du Souverain ,  
Soit sur la mer , soit sur la terre ,  
Soit dans la paix , soit dans la guerre ;  
D'une foi mâle revêtu ,  
Son Prince dont il est l'organe ,  
Sa propre vertu le condamne  
A s'immoler à sa vertu.

La dépendance est le salaire  
Des présens que nous font les Cieux :  
Un Roi parlé ; il faut pour lui plaire  
Quitter sa patrie & ses dieux :  
Héros guerriers , Héros paisibles ,  
Il faut à ses loix invincibles  
Asservir vos talens vainqueurs ;  
Partez , volez , ames viriles ,  
Courez lui soumettre les villes ,  
Allez lui conquérir les cœurs.

Toutefois si de votre zèle  
Vous voulez recevoir le prix,  
Revenez ; l'absence infidelle  
Enfante peu de favoris ;  
Les récompenses les plus dues  
Sont souvent des dettes perdues  
Pour qui tarde à les répéter ;  
Et sur l'absent qui les mérite,  
Le présent qui les sollicite,  
Est toujours sur de l'emporter.

Le mérite oublié du maître,  
Et souvent même dédaigné,  
Ne se fait jamais bien connaître  
Dans un point de vûe éloigné.  
En vain sous d'illustres auspices  
Produiroit-il de ses services  
Le témoignage glorieux,  
Sa présence est le seul langage  
Qui puisse en assurer le gage ;  
Les Rois ont le cœur dans les yeux.

C'est à ces astres vénérables  
D'illuminer ses actions ;  
C'est de leurs rayons favorables  
Qu'il doit tirer tous ses rayons :  
Bientôt leur céleste influence  
Va le combler d'une affluence  
De biens, de gloire & de splendeurs ;  
Et l'éclairant d'un nouveau lustre  
Porter sa destinée illustre  
Au plus haut sommet des grandeurs.  
Instalé dans le rang sublime  
Où l'ont placé leurs justes loix,  
Il peut d'un pouvoir légitime  
Exercer les plus vastes droits :

Il peut , pour foudroyer le vice ,  
De la Force & de la Justice  
Réunir le double soutien :  
Il peut enfin , fidèle oracle ,  
Faire trouver sans nul obstacle  
Le bonheur public dans le sien.

Mais si jamais un noir orage  
Long-tems suspendu dans son cours ;  
Fait sur lui crever le nuage  
Elevé durant ses beaux jours ;  
C'est alors que libre de crainte  
Le dépit que masquoit la feinte ,  
Se change en mortelles fureurs ,  
Et que l'envie empoisonnée ,  
Par l'impunité déchaînée ,  
Dépouille toutes ses terreurs.

Sa gloire aussi-tôt obscurcie ;  
Vaine ombre d'un jour éclipsé ;  
Disparoît , souillée & noircie  
Par le mensonge intéressé ;  
Canal impur qui dans leurs courses  
Infectant les plus belles sources ,  
Change en erreur la vérité ,  
L'industrie en extravagance  
La grandeur d'ame en arrogance ;  
Et le zèle en témérité.

Tout fuit , tout cherche un nouveau maître ;  
Ses complaisans les plus Flateurs  
Sont les premiers qu'on voit paroître  
Entre ses prudens déferteurs.  
En vain ses qualités suprêmes  
Forcent les témoignages mêmes

A l'équité le moins soumis :  
En vain par ses bontés célèbres  
Cent noms sont sortis des ténébres :  
Les malheureux n'ont point d'amis.

O vous, que la bonne fortune  
Maintient à l'abri des revers ,  
De la terre charge importune ,  
Peuple inutile à l'Univers ,  
Au sein de la béatitude  
Bornez-vous, fixez votre étude  
Au choix des plaisirs les plus doux ;  
Et dans l'oisive nonchalance  
De votre paisible opulence  
Ne songez qu'à vivre pour vous :

Tandis que le zèle héroïque ,  
Esclave de sa dignité ,  
A la félicité publique  
Consacrera sa liberté ;  
Ou perdu dans la foule obscure ;  
Et d'une vie ingrate & dure  
Traînant les soucis épineux ,  
Verra sans murmure & sans peine  
De la prospérité hautaine  
Briller le faste dédaigneux.





## O D E V I I .

### A L A P A I X .

**O** Paix ! tranquille Paix ! secourable immor-  
telle,  
Fille de l'harmonie & mere des plaisirs,  
Que fais-tu dans les Cieux, tandis que de Cybèle  
Les sujets désolés t'adressent leurs soupirs ?

Si par l'ambition de la terre bannie  
Tu crois devoir ta haine à tes profanateurs :  
Que t'a fait l'innocence injustement punie  
De l'inhumanité de ses persécuteurs ?

Equitable Déesse, entens nos voix plaintives ;  
Vois ces champs ravagés, vois ces Temples brûlans,  
Ces peuples éplorés, ces meres fugitives,  
Et ces enfans meurtris entre leurs bras sanglans.

De quels débordemens de sang & de carnage  
La terre a-t'elle vû ses flancs plus engraisés ?  
Et quel fleuve jamais vit border son rivage  
D'un plus horrible amas de mourans entassés ?

Telle autour d'Ilion la mort livide & blême  
Moissonnoit les guerriers de Phrygie & d'Argos ;  
Dans ces combats affreux ou le Dieu Mars lui-même  
De son sang immortel vit bouillonner les flots.

D'un cri pareil au bruit d'une armée invincible  
Qui s'avance au signal d'un combat furieux,  
Il ébranla du Ciel la voûte inaccessible,  
Et vint porter sa plainte au Monarque des Dieux.

Mais le grand Jupiter dont la présence auguste  
Fait rentrer d'un coup d'œil l'audace en son devoir,  
Interrompant la voix de ce guerrier injuste,  
En ces mots foudroyans confondit son espoir :

Va, tyran des mortels, dieu barbare & funeste,  
Va faire retentir tes regrets loin de moi,  
De tous les habitans de l'Olympe céleste  
Nul n'est à mes regards plus odieux que toi.

Tigre, à qui la pitié ne peut se faire entendre,  
Tu n'aimes que le meurtre & les embrasemens;  
Les remparts abbatués, les palais mis en cendre  
Sont de ta cruauté les plus doux monumens.

La frayeur & la mort vont sans cesse à ta suite,  
Monstre nourri de sang, cœur abreuvé de fiel,  
Plus digne de regner sur les bords du Cocyte,  
Que de tenir ta place entre les dieux du Ciel.

Ah! lorsque ton orgueil languissant dans les chaînes  
Où les fils d'Aloüs te faisoient soupirer,  
Pourquoi trop peu sensible aux misères humaines  
Mercure malgré moi vint-il t'en délivrer ?

La Discorde dès-lors avec toi déthronée  
Eût été pour toujours reléguée aux Enfers;  
Et l'altière Bellone au repos condamnée  
N'eût jamais exilé la Paix de l'univers.

La Paix, l'aimable Paix, fait benir son empire;  
Le bien de ses sujets fait son soin le plus cher;  
Et toi, fils de Junon, c'est elle qui t'inspire  
La fureur de regner par la flâme & le fer.

Chaste Paix, c'est ainsi que le Maître du monde,  
Du fier Mars & de toi sçait discerner le prix:  
Ton sceptre rend la terre en délices féconde;  
Le sien ne fait regner que les pleurs & les cris.

Pourquoi donc aux malheurs de la terre affligée  
Refuser le secours de tes divines mains ?  
Pourquoi du Roi des Cieux chérie & protégée,  
Céder à ton rival l'Empire des humains ?

Je t'entends : c'est en vain que nos vœux unanimes  
De l'Olympe irrité conjurent le courroux :  
Avant que sa justice ait expié nos crimes,  
Il ne t'est pas permis d'habiter parmi nous.

Et quel siècle jamais mérita mieux sa haine ?  
Quel âge plus fécond en tyrans orgueilleux ?  
En quel tems a-t-on vû l'impiété hautaine  
Lever contre le Ciel un front plus sourcilleux ?

La peur de ses arrêts n'est plus qu'une foiblesse :  
Le blasphème s'érige en noble liberté,  
La fraude au double front en prudente sagesse,  
Et le mépris des loix en magnanimité.

Voilà, peuples, voilà ce qui sur vos provinces  
Du Ciel inexorable attire la rigueur ;  
Voilà le Dieu fatal qui met à tant de Princes  
La foudre dans les mains, la haine dans le cœur.

Des douceurs de la paix, des horreurs de la guerre  
Un ordre indépendant détermine le choix :  
C'est le courroux des Rois qui fait armer la terre ;  
C'est le courroux des Dieux qui fait armer les Rois.

C'est par eux que sur nous la suprême vengeance  
Exerce les fléaux de sa sévérité,  
Lorsqu'après une longue & stérile indulgence  
Nos crimes ont du Ciel épuisé la bonté.

Grands Dieux ! si la rigueur de vos coups légitimes  
N'est point encor lassée après tant de malheurs :  
Si tant de sang versé, tant d'illustres victimes  
N'ont point fait de nos yeux couler assez de pleurs ;

Inspirez-nous du moins ce repentir sincère ,  
Cette douleur soumise & ces humbles regrets ,  
Dont l'hommage peut seul en ces tems de colère  
Fléchir l'austérité de vos justes décrets.

Echauffez notre zèle , attendrissez nos ames ,  
Elevéz nos esprits au céleste séjour ;  
Et remplissez nos cœurs de ces ardentés flâmes  
Qu'allument le devoir , le respect & l'amour.

Un Monarque vainqueur , arbitre de la guerre ,  
Arbitre du destin de ses plus fiers rivaux ,  
N'attend que ce moment pour poser son tonnerre ,  
Et pour faire cesser la rigueur de nos maux.

Que dis-je ? ce moment de jour en jour s'avance :  
Les Dieux sont adoucis , nos vœux sont exaucés ;  
D'un Ministre adoré l'heureuse providence  
Veille à notre salut : il vit ; c'en est assez.

Peuples , c'est par lui seul que Bellone asservie  
Va se voir enchaîner d'un éternel lien :  
C'est à votre bonheur qu'il consacre sa vie ;  
C'est à votre repos qu'il immole le sien.

Reviens donc ; il est tems que son vœu se consume ;  
Reviens , divine Paix , en recueillir le fruit :  
Sur ton char lumineux fais monter ce grand homme.  
Et laisse-toi conduire au Dieu qui le conduit.

Ainsi du Ciel calmé rappelant la tendresse ,  
Pussions-nous voir changer par ses dons souverains  
Nos peines en plaisirs , nos pleurs en allégresse ,  
Et nos obscures nuits en jours purs & serains !

## O D E V I I I .

A M. LE COMTE DE LANNOY,

GOUVERNEUR DE BRUXELLES,

*Sur une maladie de l'Auteur, causée par  
une attaque de paralysie, en 1738.*

Celui qui des cœurs sensibles  
Cherche à devenir vainqueur,  
Doit pour les rendre flexibles  
Consulter son propre cœur.  
C'est notre plus sûr arbitre.  
Les dieux ne sont qu'à ce titre,  
De nos offrandes jaloux.  
Si Jupiter veut qu'on l'aime,  
C'est qu'il nous prévient lui-même  
Par l'amour qu'il a pour nous.

C'est cette noble industrie,  
Comte, qui par tant de nœuds  
T'attache dans ta patrie  
Tous les cœurs & tous les vœux.  
Rappelle dans ta pensée,  
A la nouvelle annoncée  
Du dernier prix de ta foi,  
Tous ces torrens de tendresse  
Dont la publique allégresse  
Signala son feu pour toi.

En moi-même, ô preuve insigne !  
Jusqu'où n'a pas éclaté  
D'un caractère si digne  
L'intarissable bonté ?

Dans le calmē, dans l'orage ,  
Toujours même témoignage :  
Sur-tout dans ces tristes jours ,  
Dont la lumière effacée  
De ma planète éclipfée  
Me fait sentir le décours.

Malheureux l'homme qui fonde  
L'avenir sur le présent ,  
Et qu'endort au sein de l'onde  
Un zéphire séduifant !  
Jamais l'adverse fortune ,  
Ma surveillante importune ,  
Ne parut plus loin de moi ;  
Et jamais aux doux mensonges  
Des plus agréables songes  
Je ne prêtai tant de foi.

C'est dans ces routes fleuries ;  
Où mes volages esprits  
Promenoient leurs rêveries ,  
D'un charme trompeur épris ,  
Que contre moi révoltée  
L'impatiente Adraftée ,  
Néméfis, avoit caché ,  
Vengeresse impitoyable ,  
Le précipice effroyable  
Où mes pas ont trébuché.

Tel qu'un arbre stable & ferme ;  
Quand l'hiver par sa rigueur  
De la sève qu'il renferme  
A refroidi la vigueur ,  
S'il perd l'utile assistance  
Des appuis dont la constance



Soutient ses bras relâchez ,  
Sa tête altière & hautaine ,  
Cachera bientôt l'arène  
Sous ses rameaux desséchés ;  
Tel , quand le secours robuste  
Dont mon corps est étayé ,  
En laisse à mon sang aduste  
Régir la foible moitié ;  
L'autre moitié qui succombe ,  
Hésite , chancelle , tombe ;  
Et sent que malgré l'effort  
Que sa vertu fait renaître ,  
Le plus foible est toujours maître ;  
Et triomphe du plus fort.

Par mes desirs prévenue ,  
Près de mon lit douloureux  
Déjà la mort est venue  
Asséoir son squelette affreux ;  
Et le regard homicide  
De son cortége perfide  
Porte à son dernier degré  
L'excès toujours plus terrible  
D'un accablement horrible ,  
Par l'insomnie ulcéré.

Quelle vapeur vous enivre ;  
Mortels , qui chéris du sort :  
Ne désirez que de vivre ,  
Et ne craignez que la mort !  
Souvent malgré leurs promesses ,  
Vos dignités , vos richesses  
Affligent leurs possesseurs.  
Pour les ames généreuses ,  
Du vrai bonheur amoureuses ,  
La mort même a ses douceurs.



On a beau se plaindre d'elle ,  
Quelque horreur que l'on en ait ,  
Les guerriers la trouvent belle ,  
Quand elle vient d'un seul trait  
Les fraper à l'improviste.  
Mais , juste Ciel , qu'elle est triste ,  
Et quel rigoureux travail ,  
Quand ses approches moins vives  
Par des pertes successives  
Nous détruisent en détail !  
Près de ma dernière aurore ,  
En vain dit-on que les Cieux  
De quelques beaux jours encore  
Pourront éclairer mes yeux.  
O promesse imaginaire !  
Quel emploi pourrois-je faire ,  
Soleil , céleste flambeau ,  
De ta lumière suprême ,  
Quand la moitié de moi-même  
Est déjà dans le tombeau ?

Achéve donc ton ouvrage ,  
Viens , ô favorable mort ,  
De ce caduque assemblage  
Rompre le fragile accord.  
Par ce coup où je t'invite ,  
Permetts que mon corps s'acquitte  
De ce qu'il doit au cercueil ,  
Et que mon ame y révoque  
Cette constance équivoque  
Dont la douleur est l'écueil.

Ainsi parmi les ténèbres  
Les yeux vraiment fermés ,  
Dans mille pensers funèbres  
Mes sens étoient abîmés ,

Lorsque d'une voix amie  
Mon oreille raffermie  
Crut reconnoître les sons,  
C'étoit l'ombre de Malherbe,  
Qui sur sa lyre superbe  
Vint m'adresser ces leçons :

Sous quelles inquiétudes,  
Ami, te vois-je abbatu ?  
Que t'ont servi nos études ?  
Qu'as-tu fait de ta vertu ?  
Toi, qui disciple d'Horace,  
Par les Nymphes du Parnasse  
Dès ton jeune âge nourri,  
Semblois sur ces espérances  
Contre toutes les souffrances  
T'être fait un sûr abri ?

Ignorez-tu donc encore  
Que tous les fléaux tirés  
De la boîte de Pandore  
Se font du monde emparés ?  
Que l'ordre de la nature  
Soumet la pourpre & la bure  
Aux mêmes sujets de pleurs ?  
Et que tout fiers que nous sommes,  
Nous naissons tous, foibles hommes,  
Tributaires des douleurs ?

Prétendois-tu que les Parques  
Dussent, filant tes instans,  
Signaler de mêmes marques  
Ton hyver & ton printems ?  
Quel Dieu te rend si plausible  
La jouissance impossible

D'un privilège inoui,  
Réfervé pour l'Empirée,  
Et dont pendant leur durée  
Jamais mortels n'ont joui ?

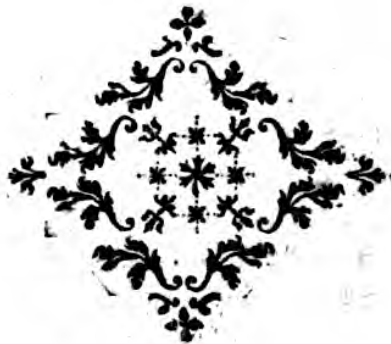
En recevant l'existence  
Que le Ciel nous daigne offrir  
Nous recevons la sentence  
Qui nous condamne à souffrir.  
A sa vigueur naturelle  
En vain notre corps appelle  
De ce decret hazardeux :  
Notre ame subordonnée,  
Par les foudris dominée,  
Paye assez pour tous les deux.

Quelle fièvre plus cruelle  
Que ses mortels déplaisirs,  
Quand la fortune infidelle  
Vient traverser ses desirs ?  
En tout pays, à tout âge,  
La douleur est son partage  
Jusqu'à l'heure du trépas :  
Dans le sein des grandeurs même ;  
Le sceptre & le diadème  
Ne l'en affranchissent pas.

Que dirai-je du supplice  
Où l'exposent tous les jours  
L'imposture & la malice  
Que farde l'art du discours ?  
Quand elle voit à sa place  
L'hypocrisie & l'audace  
Triompher de leurs larcins ;  
Et la timide innocence,  
Sans ressource & sans défense,  
Livrée à ses assassins ;

Si donc par des loix certaines  
L'ame, & le corps son rempart,  
Ont leurs plaisirs & leurs peines,  
Leurs biens & leurs maux à part;  
N'est-ce pas une fortune  
Quand d'une charge commune  
Deux moitiés portent le faix,  
Que la moindre le réclame,  
Et que du bonheur de l'ame  
Le corps seul fasse les fraix ?

L'espérance consolante  
D'un plus heureux avenir,  
De ta douleur accablante  
Doit chasser le souvenir.  
C'étoit le dernier désastre,  
Que de ton malheureux astre  
Exigeoit l'inimitié.  
Calme ton ame inquiète ;  
Némésis est satisfaite,  
Et ton tribut est payé.



## ODE IX.

### A LA POSTÉRITÉ.

**D**esse des Héros, qu'adorent en idée  
Tant d'illustres amans, dont l'ardeur hazardée  
Ne consacre qu'à toi ses vœux & ses efforts ;  
Toi qu'ils ne verront point, que nul n'a jamais vûe,  
Et dont pour les vivans la faveur suspendue  
Ne s'accorde qu'aux morts :

Vierge non encor née, en qui tout doit renaître  
Quand le tems dévoilé viendra te donner l'être ;  
Laisse-moi dans ces vers te tracer mes malheurs ;  
Et ne refuse pas, arbitre vénérable,  
Un regard généreux au récit déplorable  
De mes longues douleurs.

Le Ciel qui me créa sous le plus dur auspice,  
Me donna pour tout bien l'amour de la justice ;  
Un génie ennemi de tout art suborneur,  
Une pauvreté fière, une mâle franchise,  
Instruite à détester toute fortune acquise  
Aux dépens de l'honneur.

Infortuné trésor ! importune largesse !  
Sans le superbe appui de l'heureuse richesse  
Quel cœur impunément peut naître généreux ?  
Et l'aride vertu limitée en soi-même  
Que sert-elle, qu'à rendre un malheureux qui l'aime  
Encor plus malheureux ?

Craintive, dépendante, & toujours poursuivie  
Par la malignité, l'intérêt & l'envie,

Quel espoir de bonheur lui peut être permis ,  
 Si pour avoir la paix il faut qu'elle s'abaisse  
 A toujours se contraindre , & courtoiser sans cesse  
 Jusqu'à ses ennemis ?

Je n'ai que trop appris qu'en ce monde où nous  
 sommes,  
 Pour souverain mérite on ne demande aux hommes  
 Qu'un vice complaisant de grâces revêtu ,  
 Et que des ennemis que l'amour-propre inspire,  
 Les plus envenimés sont ceux que nous attire  
 L'inflexible vertu.

C'est cet amour du vrai, ce zèle antipathique  
 Contre tout faux brillant, tout éclat sophistique,  
 Où l'orgueil frauduleux va chercher ses atours,  
 Qui lui seul suscita cette foule perverse  
 D'ennemis forcenés, dont la rage traverse  
 Le repos de mes jours.

Ecartons, ont-ils dit, ce Censeur intraitable ;  
 Que des plus beaux dehors l'attire inévitable  
 Ne fit jamais gauchir contre la vérité :  
 Détruisons un témoin qu'on ne sçauroit séduire ;  
 Et pour la garantir, perdons ce qui peut nuire  
 A notre vanité.

Inventons un venin dont la vapeur infâme  
 En soulevant l'esprit, pénètre jusqu'à l'ame ;  
 Et sous son nom connu répandons ce poison :  
 N'épargnons contre lui mensonge ni parjure ;  
 Chez le peuple troublé la fureur & l'injure  
 Tiendront lieu de raison.

Imposteurs effrontés, c'est par cette souplesse  
 Que j'ai vû tant de fois votre scélératesse  
 Jusque chez mes amis me chercher des censeurs ;  
 Et des yeux les plus purs bravant le témoignage ,  
 Défigurer mes traits & souiller mon visage  
 De vos propres noirceurs.

Toutefois au milieu de l'horrible tempête  
Dont malgré ma candeur, pour écraser ma tête,  
L'autorité séduite arma leurs passions,  
La chaste vérité prit en main ma défense,  
Et fit luire en tout tems sur ma foible innocence  
L'éclat de ses rayons.

Aussi marchant toujours sur mes antiques traces,  
Combien n'ai-je pas vû dans mes longues disgraces  
D'illustres amitiés consoler mes ennuis;  
Constamment honoré de leur noble suffrage  
Sans employer d'autre art que le fidèle usage  
D'être ce que je suis ?

Telle est sur nous du Ciel la sage Providence,  
Qui bornant à ses traits l'effet de sa vengeance,  
D'un plus âpre tourment n'épargnoit les horreurs :  
Pouvoit-elle acquitter par une moindre voie  
La dette des excès d'une jeunesse en proie  
A mes folles erreurs ?

Objets de sa bonté, même dans sa colére,  
Enfans toujours chéris de cette tendre mère,  
Ce qui nous semble un fruit de son inimitié,  
N'est en nous que le prix d'un vie infidelle,  
Châtiment maternel, qui n'est jamais en elle  
Qu'un effet de pitié.

Révérans sa justice, adorons sa clémence  
Qui jusque dans les maux que sa main nous dispense,  
Nous présente un moyen d'expier nos forfaits;  
Et qui nous imposant ces peines salutaires,  
Nous donne en même tems les secours nécessaires  
Pour en porter le faix.

Juste postérité, qui me fera connoître,  
Si mon nom vit encor quand tu viendras à naître,



Donne-moi pour exemple à l'homme infortuné,  
Qui courbé sous le poids de son malheur extrême  
Pour asyle dernier n'a que l'asyle même  
Dont il fut détourné.

Dis-lui qu'en mes écrits il contemple l'image  
D'un mortel qui du monde embrassant l'esclavage  
Trouva, cherchant le bien, le mal qu'il haïssoit;  
Et qui dans ce trompeur & fatal labyrinthe,  
De son miel le plus pur vit composer l'absinthe  
Que l'erreur lui versoit.

Heureux encore pourtant, même dans son naufrage,  
Que le Ciel l'ait toujours assisté d'un courage  
Qui de son seul devoir fit sa suprême loi;  
Des vils tempéramens combattant la mollesse,  
Sans s'exposer jamais par la moindre foiblesse  
A rougir devant toi.

Voilà quel fut celui qui t'adresse sa plainte,  
Vicime abandonnée à l'envieuse feinte,  
De sa seule innocence en vain accompagné;  
Toujours persécuté, mais toujours calme & ferme,  
Et surchargé de jours, n'aspirant plus qu'au terme  
A leur nombre assigné.

Le pinceau de Zeuxis, rival de la nature,  
A souvent de ses traits ébauché la peinture;  
Mais du sage lecteur les équitables yeux,  
Libres de préjugés, de colére & d'envie,  
Verront que ses écrits, vrai tableau de sa vie,  
Le peignent encor mieux.



---



---

# ÉPITRES.

---

## ÉPITRE I.

### AUX MUSES.

**F**illes du Ciel, chastes & doctes Fées,  
 Qui des Héros consacrant les trophées,  
 Garantissez du naufrage des tems  
 Les noms fameux & les faits éclatans :  
 Des vrais lauriers sages dispensatrices,  
 Muses, jadis mes premières nourrices,  
 De qui le sein me fit presque en naissant  
 Tetter un lait plus doux que nourrissant ;  
 Je vous écris, non pour vous rendre hommage  
 D'un vain talent que dès mon plus jeune âge  
 A cultivé votre amour maternel,  
 Mais pour vous dire un adieu solennel.

Quel compliment ! quelle brusque incartade,  
 Me direz-vous ! D'où vient cette boutade ?  
 De quoi se plaint ton esprit ulcéré ?  
 N'est-ce pas toi, qui sur ce mont sacré,  
 Si périlleux à qui veut s'y produire,  
 Vins nous prier de vouloir te conduire ?  
 Nous demander par des vœux assidus,  
 Des dons souvent sans succès attendus ;  
 Et loin encor des sommets du Parnasse,  
 Sur le côteau briguer une humble place ?  
 Ton rang enfin y fut marqué par nous.  
 Et si ce rang à ton chagrin jaloux

Paroît trop bas près des places superbes  
Des Sarrazins, des Racans, des Malherbes,  
Contente-toi de médiocrité,  
Et songe au moins au peu qu'il t'a coûté.  
A peine encor as-tu compté six lustres.  
Tâche à monter du moindre aux plus illustres.  
Dans ton été ce n'est point un affront  
D'être arrivé sur le penchant du mont ;  
Tandis qu'on voit tant d'aspirans timides,  
Marchant toujours sans boussole & sans guides,  
Par des sentiers durs, pénibles & longs,  
A soixante ans remper dans les vallons.  
Ose franchir des bornes importunes :  
Va, cours tenter des routes moins communes ;  
Et cherche enfin par des travaux constans  
A mériter . . . Muses, je vous entens.  
Vous m'offririez le laurier d'Euripide,  
Si, comme lui, dans quelque roche aride,  
Pour recueillir mon esprit dissipé,  
J'allois chercher un sépulcre escarpé ;  
Si je pouvois, sublime Misantrope,  
Fuir les humains pour suivre Calliope,  
A tous plaisirs constamment renoncer,  
Le jour écrire, & la nuit effacer,  
Sécher six mois sur les strophes d'une Ode ;  
Et de moi-même Aristarque incommode,  
A vous poursuivre épuiser mes chaleurs,  
Pour vous ravir quelqu'une de ses fleurs  
Qu'à pleines mains, pour tant d'autres avarés,  
Vous prodiguez aux Chaulieux, aux La Fares.  
Non, non, jamais de vos dons trop épris  
Je n'obtiendrai vos lauriers à ce prix.  
J'abjurerois & Phébus & Minerve,  
Si possédé d'une importune verve,  
Il me falloit pour de douteux succès  
Passer ma vie en d'éternels accès ;

Toujours troublé de fureurs convulsives ,  
De mon plancher ébranler les solives ;  
Et rejetant toute société ,  
Ecrire en sage , & vivre en hébété.  
Si quelquefois je cours chercher votre aide ,  
C'est moins par choix que ce n'est par remède.  
La solitude est mon plus grand effroi ;  
Je crains l'ennui d'être seul avec moi ;  
Et j'ai trouvé ce foible stratagème  
Pour m'éviter , fugitif de moi-même.  
De-là sont nés ces écrits bigarrés ,  
Foux , sérieux , profanes & sacrés ,  
Où je dépeins , non des mœurs trop volages ,  
Mais seulement les diverses images  
Qui m'ont frappé selon les tems divers  
Où mon ennui m'a fait chercher des Vers.

Vous me direz qu'au moins pour ce service  
A vos bienfaits je dois quelque justice ;  
Que c'est par vous qu'à vingt ans parvenu ,  
Né comme Horace aux hommes inconnu ,  
Bien moins que lui signalé sur la scène ,  
J'ai cependant trouvé plus d'un Mecène ;  
Que par votre aide , à la cour moins caché ,  
Souffert des Grands , quelquefois recherché ,  
J'ai par bonheur esquivé le naufrage  
Du ridicule où jette l'étalage  
Du nom d'Auteur , sur-tout en ce tems-ci.  
Oui , j'en conviens. Mais c'est par vous aussi  
Que sont venus mes ennuis , mes tortures ,  
Tous ces complots , ces lâches impostures ,  
Ces noirs tissus que m'ont vingt fois tramés  
De vils rimeurs contre moi gendarmés.  
Car il n'est point de fou mélancolique  
Plus effréné qu'un Auteur famélique ,  
Qui sur les quais , sans avoir été lû ,  
Voit expirer son livre vermoulu ,

Et par malheur si dans cette furie  
 A ses chagrins se joint la raillerie  
 De quelque Auteur d'opprobres moins couvert,  
 Tout l'Océan, cent vœux à saint Hubert,  
 Ne feroient rien sur la rage canine  
 Que ce mépris dans son cœur enracine.  
 Dès ce moment par cent fausses rumeurs  
 Son noir venin se répand sur vos mœurs.  
 Gardez-vous bien de cet homme caustique,  
 S'écria-t'il : fuyez ce frénétique.  
 Dans ces brocards aucun n'est ménagé.  
 C'est un serpent, un diable, un enragé,  
 Que rien n'appaise, & qui dans ses blasphèmes  
 Déchire tout, jusqu'à ses amis mêmes.  
 Vous allez être inondé de chansons.  
 Que je vous plains ! Mais nous le connoissons ;  
 Ce n'est point-là du tout son caractère,  
 Il est fidèle, équitable, sincère.  
 De sa vertu Vauban même fait cas ?  
 Il s'y connoît. Ne vous y fiez pas,  
 C'est un matois ; il fait le bon apôtre :  
 Il paroît doux & civil cômme un autre ;  
 Mais dans le fond c'est le plus noir esprit. . . . .  
 Voilà comment sa haine vous flétrit,  
 Voilà les coups que le traître vous porte.  
 Si par bonheur cette imposture avorte,  
 Bientôt son fiel fécond en trahisons  
 Fera courir de maisons en maisons  
 Mille placards qui vous chargent de crimes,  
 Lettres d'avis, libelles anonymes,  
 Recours grossier, & toujours sans effet,  
 Mais des brouillons l'ordinaire alphabet.  
 Et priez Dieu qu'il préserve la ville  
 De tout bon mot, fâtyre ou vaudeville,  
 Et de tous Vers sous le manteau portés ;  
 Car à coup sûr ils vous seront prêtés.

Si leur secours manque à votre adverfaire  
Dans le besoin lui même en sçaura faire,  
Fabriquera vingt infâmes couplets,  
Tels qu'au milieu des plus grossiers valets,  
A les chanter Liniere auroit eu honte,  
Et qui seront écrits sur votre compte.  
Dans les Caffés, dans les plus vils réduits;  
Il prendra soin de semer ses faux bruits;  
Vous décrira comme un monstre indomtable;  
Au Roi, aux grands, à l'Etat redoutable;  
Et séduira peut-être en quelque point  
Son sot ami qui ne vous connoît point.  
O fol amour d'une vaine fumée!  
Fruit dangereux d'un peu de renommée!  
Muses, voila les chagrins, les dégoûts  
Que vos présens. . . . Alte-là, direz-vous.  
Tous ces discours, ces cris que du Parnasse  
Fait retentir l'obscur populace,  
Dont sans raison tu conçois tant d'effroi;  
Qui les excite? Est-ce nous? Est-ce toi?  
C'est par nos soins que ton esprit docile,  
Prenant pour guide & Térence & Virgile,  
Dans leur école a de bonheur appris  
A distinguer des solides écrits  
Ces vains amas d'antithèses pointues,  
D'expressions flasques & rebatues,  
Dont nous voyons tant d'Auteurs admirés  
Farcir leurs Vers du badaut réverés.  
Voilà tout l'art, voilà tous les mystères  
Que t'ont appris nos leçons salutaires.  
Mais ces leçons t'ont-elles engagé  
A brocarder un Auteur affligé,  
Assez puni de l'orgueil qui l'enyvre,  
Et du malheur d'avoir fait un sot livre;  
Par le chagrin de sentir son travers,  
Et de se voir tout vif rongé des vers?



Est-il permis de braver sur l'échelle  
Un patient jugé par la Fournelle ?  
Laissons-le pendre au moins sans l'insulter.  
Vous dites vrai. Mais comment l'éviter ?  
Dès qu'un ouvrage a commencé de naître ,  
Soit qu'au théâtre il se soit fait connoître ,  
Soit que son titre orne les carrefours ,  
Chacun en parle , au moins deux ou trois jours.  
Et si quelqu'un , sa sentence passée ,  
M'en vient à moi demander ma pensée :  
Que dites-vous de ces Vers chevillés ;  
De ces discours obscurs , entortillés ?  
Il faut parler. Que répondre ? Que faire ?  
Les admirer ? Non. Et quoi donc ? Te taire.  
Fort bien : l'avis est sensé : grand merci.  
Je me tairai. Mais faites taire aussi  
Paris , la cour , les loges , le parterre ,  
Tous ces filets plus craints que le tonnerre ,  
Ces cris enfin d'un peuple mutiné ,  
Dont mon vilain se voit assassiné.  
Laisse crier , & retiens ta critique ,  
Répondez-vous : la censure publique  
Peut sur un fat s'exercer tout au long :  
Mais toi , sois sage , & te tais. Comment donc ?  
Quand de ces Vers un grimaud nous poignarde ,  
Chacun pourra lui donner sa nazarde ,  
L'appeller buse , & stupide achevé :  
Et moi , pour être avec vous élevé ,  
Je ne pourrai , sans faire un sacrilège ,  
Me prévaloir d'un foible privilège  
Que vous laissez aux derniers des humains ?  
S'il est ainsi , je vous baise les mains ,  
Muses , gardez vos faveurs pour quelque autre ;  
Ne perdons plus ni mon tems ni le vôtre  
Dans ces débats où nous nous égayons.  
Tenez , voilà vos pinceaux , vos crayons :



Reprenez tout. J'abandonne fans peine  
Vos Hélicon, vos bois, votre Hipocréne,  
Vos vains lauriers d'épine envelopés,  
Et que la foudre a si souvent frapés ;  
Car aussi-bien, quel est le grand salaire  
D'un écrivain au dessus du vulgaire ?  
Quel fruit revient aux plus rares esprits,  
De tant de soins à polir leurs écrits,  
A rejeter les beautés hors de place,  
Mettre d'accord la force avec la grace,  
Trouver aux mots leur véritable tour,  
D'un double sens d'mêler le faux jour,  
Fuir les longueurs, éviter les redites,  
Bannir enfin tous ces mots parasites,  
Qui, malgré vous dans le style glissés,  
Rentrent toujours, quoique toujours chassés ?  
Quel est le prix d'une étude si dure ?  
Le plus souvent une injuste censure,  
Ou tout au plus quelque léger regard  
D'un courtisan qui vous loue au hazard,  
Et qui peut-être avec plus d'énergie  
S'en va prôner quelque fade Elégie.  
Et quel honneur peut espérer de moins  
Un écrivain libre de tous ces soins,  
Que rien n'arrête, & qui sûr de se plaire ;  
Fait sans travail tous les Vers qu'il veut faire ?  
Il est bien vrai qu'à l'oubli condamnés  
Ses Vers souvent sont des enfans morts-nés,  
Mais chacun l'aime, & nul ne s'en défie ;  
A ses talens aucun ne porte envie.  
Il a sa place entre les beaux esprits,  
Fait des sonnets, des bouquets pour Iris ;  
Quelquefois même aux bons mots s'abandonne,  
Mais doucement, & sans blesser personne ;  
Toujours discret, & toujours bien disant,  
Et sur le tout aux belles complaisant.

Que si jamais pour faire un œuvre en forme,  
 Sur l'Hélicon Phébus permet qu'il dorme,  
 Voilà d'abord tous ses chers confidens  
 De son mérite admirateurs ardens,  
 Qui par cantons répandus dans la ville  
 Pour l'élever, dégraderont Virgile.  
 Car il n'est point d'Auteur si désolé,  
 Qui dans Paris n'ait un parti zélé.  
 Tout se débite. *Un sot*, dit la Satire,  
*Trouve toujours un plus sot qui l'admire.*

A ce propos on raconte qu'un jour  
 Certain oison, gibier de basse-cour,  
 De son confrère exaltant le haut grade,  
 D'un ton flatteur lui disoit : Camarade,  
 Plus je vous vois, & plus je suis surpris  
 Que vos talens ne soient pas plus chéris ;  
 Et que le cigne, animal inutile,  
 Ait si long-tems charmé l'homme imbécile.  
 En vérité, c'est être bien Gaulois  
 De tant prôner sa ridicule voix.  
 Car, sans vouloir faire ici d'investive,  
 Si vous avez quelque prérogative,  
 C'est l'art du chant dans lequel vous primez,  
 Je m'en rapporte à nos oisons charmés,  
 Quand sur le ton de Pindare & d'Horace  
 Votre gosier lyriquement croasse.  
 Laissons-là l'homme & ses sottes raisons :  
 Mais croyons-en nos cousins les oisons.  
 Chantez un peu. Déjà, d'aise saisie,  
 La basse-cour se pâme & s'extasie.  
 A ce discours notre oiseau tout gaillard  
 Perce le ciel de son cri nazillard :  
 Et tout d'abord oubliant leur mangeaille,  
 Vous eussiez vû canards, dindons, poulaille ;  
 De toutes parts accourir, l'entourer,  
 Battre de l'aîle, applaudir, admirer,

Vanter

Vanter la voix dont nature le doue,  
Et faire nargue au cigne de Mantoue.  
Le chant fini, le Pindarique oïson  
Se rengorgeant rentre dans la maison,  
Tout orgueilleux d'avoir par son ramage  
Du poulailler mérité le suffrage.

Ainsi souvent, par la brigade porté,  
Un sot rimeur voit son nom exalté.  
Je sçai qu'enfin ces lauriers chimériques  
Ont tôt ou tard leurs ans climatériques:  
La mode passe, & l'homme ouvre les yeux,  
Mais supposons qu'un sort capricieux  
Fasse tomber ses grandeurs ruinées,  
Il a du moins joui quelques années  
Du même honneur, qu'avec un pareil art  
Au bon vieux tems sçut extorquer Ronfart.  
Et quand la mort vient nous rendre visite,  
Achille est-il plus heureux que Therfite ?

Tous ces discours sont fort beaux, direz-vous,  
Mais revenons. Parle: & confesse-nous  
Qu'en tes écrits un peu trop de licence  
A certains bruits a pû donner naissance;  
Que ton courroux bien vite est allumé;  
Et que le ciel en naissant t'a formé  
Aux moindres traits que sur toi l'on décoche,  
Un peu malin. Moi. d'où vient ce reproche?  
Où sont-ils donc, puisqu'il faut tout peser,  
Ces traits malins dont on peut m'accuser?  
Celui qui mord ses amis en cachette,  
Qui rit tout bas des lardons qu'on leur jette,  
Chez qui pour vrai le faux est publié,  
Ou qui révèle un secret confié;  
Voilà votre homme: & c'est sans justice  
Que vous pouvez le taxer de malice;  
Car des noirceurs le sucre envenimé,  
D'un pareil nom doit être difamé;

Et non le sel d'un riant badinage,  
De la candeur ordinaire partage.  
Si quelquefois, comme on voit tous les jours,  
Un homme à table exerce ses discours  
Sur quelque intrigue ou conte de la ville,  
Qui bien souvent n'est pas mot d'Evangile,  
Et qui pourtant touche à l'honneur des gens  
En cas pareil pour lui plus indulgens ;  
Pour peu qu'au gré de la troupe charmée  
De quelque esprit l'histoire soit semée,  
Notre conteur passera pour plaisant,  
Pour galant homme, & point pour médifant,  
Et moi, vexé par vingt bouches impures,  
Je n'aurai pû repousser les injures  
De deux ou trois, que je n'ai point nommés,  
Et qui, déjà du public diffamés,  
Sont reconnus à leur ignominie,  
Plutôt qu'aux Vers qu'enfanta mon génie ?  
Que si d'un seul légèrement frappé,  
En badinant le nom m'est échapé,  
Est-ce un forfait à décrier ma veine ?  
Et dites-moi : Quand jadis La Fontaine,  
De son pays l'homme le moins mordant,  
Et le plus doux, mais homme cependant,  
De ses bons mots sur plus d'une matière,  
Contre Lulli, Quinaut & Furetière  
Fit rejaillir l'enjoûment bilieux,  
Fut-il traité d'Auteur calomnieux ?  
Tout vrai Poète est semblable à l'abeille.  
C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille,  
Et qu'elle amasse au milieu des chaleurs  
Ce miel si doux, tiré du suc des fleurs.  
Mais la nature, au moment qu'on l'offense :  
Lui fit présent d'un dard pour sa défense ;  
D'un aiguillon, qui prompt à la venger  
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

J'entends d'ici, Muses, votre réponse.  
Tous ces arrêts que la haine prononce,  
Ces vains propos exhalés dans les airs,  
Ne sont qu'un rien, près d'un écrit en Vers :  
L'ouvrage reste, & le discours s'envole.  
Plus d'une fois ta piquante hyperbole  
A tes censeurs a sçu donner leur fait :  
Mais contre toi, répons-nous, qu'ont-ils fait ?  
Ce qu'ils ont fait ? Demandez aux fruitières,  
De leurs Ecrits prodigues héritières.  
Oui, contre moi, vous qui me censurez,  
Vous les avez mille fois inspirez.  
Non ? Point du tout. A tort tu nous accuses.  
Si contre toi, sans consulter les Muses,  
Ils ont écrit quelques Vers discourtois,  
C'est malgré nous qu'ils sont faits. Je le crois.  
Passons. Hé bien, si leur troupe futile  
N'a contre toi qu'une rage inutile,  
Poursuivez-vous, qu'un couroux sans pouvoir,  
Que crains-tu tant ? & que peux-tu prévoir ?  
Ce que je crains, vous allez le connaître  
Dans un seul mot de Despreaux mon maître.  
*Vos ennemis prônent de tous côtez,*  
*Lui disoit-on, que vous les redoutez,*  
*Que vous craignez leur vaste compagnie.*  
*Ils ont raison ; je crains la calomnie.*  
Répondit-il. Et quel ravage affreux  
N'excite point ce monstre ténébreux,  
A qui l'envie au regard homicide  
Met dans les mains son flambeau parricide ;  
Mais dont le front est peint avec tout l'art  
Que peut fournir le mensonge & le fard ?  
Le faux soupçon lui consacrant ses veilles,  
Pour l'écouter ouvre ces cent oreilles ;  
Et l'ignorance avec des yeux distraits,  
Sur son rapport prononce nos arrêts.



Voilà quels sont les infidèles juges,  
A qui la fraude heureuse en subterfuges  
Fait avaler son poison infernal :  
Et tous les jours devant leur tribunal  
Par les cheveux l'innocence traînée,  
Sans se défendre est d'abord condamnée.  
Votre ennemi passe en vain pour menteur.  
*Messieurs*, disoit un fameux délateur  
Aux courtisans de Philippe son maître.  
*Quelque grossier qu'un mensonge puisse être,*  
*Ne craignez rien. Calomniez toujours.*  
*Quand l'accusé confondroit vos discours,*  
*La plaie est faite : & quoiqu'il en guérisse,*  
*On en verra du moins la cicatrice.*  
Où donc aller ? Quel mur , quel triple airain  
Nous sauvera d'une invisible main ?  
Est-il mortel qui s'en puisse défendre ?  
Sans doute, Et qui ? L'homme qui sçait attendre ;  
Concluez-vous. Vainement l'art obscur,  
Sur la vertu jette son voile impur :  
La vérité tôt ou tard se relève ,  
Le rayon perce , & le nuage créve.  
Sois de toi-même un sévère inspecteur,  
Et ne craint rien. Quant à ce peuple auteur  
Dont tu n'as pû prévenir la disgrâce ,  
Nous leur dirions , nous mettant à ta place :  
Or ça , *Messieurs* , plus d'animosité,  
Faisons la paix , & signons un traité.  
Depuis long-tems je souffre vos murmures,  
Vos cris aigus , vos chaleurs , vos injures ;  
Sans qu'en mes Vers nul de vous énoncé  
Ait eu sujet de se croire offensé.  
Je ferai plus. Continuez d'écrire.  
Je vous promets de ne vous jamais lire,  
De n'outrager ni vous ni votre esprit,  
Et d'oublier que vous ayez écrit,

Pourvû qu'enfin, plus modérés, plus sages,  
 A votre tour vous cessiez vos outrages;  
 Que vous daigniez parler, ou moins, ou mieux,  
 Des mœurs d'un homme éloigné de vos yeux,  
 Et n'insulter, épargnant ma personne,  
 Qu'à mes écrits que je vous abandonne.  
 Cela s'entend : & c'est parler d'accord.  
 Y souscris-tu ? Muses, je le veux fort.  
 Dès ce moment j'approuve & ratifie  
 Ce grand traité, que je leur signifie.  
 Mais par hazard, si ce palliatif  
 N'opère rien sur leur esprit rétif;  
 Si leur babil, si leur bruit continue,  
 Alors tu peux sans plus de retenue  
 Les démasquer, & rabattre leurs coups.  
 Et si tu crois avoir besoin de nous  
 Pour réprimer leurs langues médifantes ;  
 Nous t'aiderons. Tu peux par ces présentes  
 De notre part le leur faire sçavoir.  
 Suffit. Adieu, Muses. Jusqu'au revoir.

## E P I T R E II.

A C L E M E N T M A R O T.

A Mi Marot, l'honneur de mon pupitre,  
 Mon premier maître, acceptez cette Epître  
 Que vous écrit un humble nourrisson,  
 Qui sur Parnasse a pris votre écusson;  
 Et qui jadis en maint genre d'escrime  
 Vint chez vous seul étudier la rime.  
 Par vous en France, Epîtres, Triolets,  
 Rondeaux, Chançons, Balades, Virelais,  
 l i j



Gente Epigramme , & plaisante Satire  
Ont pris naissance ; en sorte qu'on peut dire :  
De Prométhée hommes sont émanés ,  
Et de Marot joyeux contes sont nés.  
Parquoi sitôt qu'en mon adolescence  
J'eus avec vous commencé connoissance ,  
Mon odorat par vos Vers éveillé ,  
Des autres Vers plus ne fut chatouillé ,  
Et n'eus repos , jeunesse est téméraire ,  
Que ne m'eussiez adopté pour confrere.  
Bien est-il vrai que par le tems mûri ,  
D'autres leçons mon esprit s'est nourri ;  
Ecrits divers ont exercé ma plume.  
Mais c'est tout un. Soit raison, soit coutume ;  
Mon nom par vous est encore connu.  
Dont bien & mal m'est ensemble avvenu.  
Bien , par trouver l'art de m'être fait lire :  
Mal , par avoir des fots excité l'ire ,  
L'ire des fots & des esprits malins.  
Car qui dit fots , dit à malice enclins.  
Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome ,  
On ne verrez sot qui soit honnête homme.  
Je le soutiens. Justice & vérité  
N'habitent point en cerveau mal monté.  
Du vieu Zénon l'antique confrérie  
Disoit tout vice être issu d'ânerie.  
Non que toujours sottise de son chef  
Forme dessein de vous porter méchef :  
Mais folle erreur d'ignorance complice  
Fait même effet , & supplée à malice.  
Bien le savez , Clément , mon ami cher ,  
Sotte ignorance & jugement léger  
Vous ont jadis , on le voit par vos œuvres ,  
Fait avaler anguilles & couleuvres :  
Des novateurs complice vous nommant ;  
Ou votre honneur en public diffamant ,

Soit par blasons plus mordans que vipere ,  
Soit par mensonge , en vous faisant le pere  
De tous ces Vers bâtards & supposés  
Dont les parens sont toujours déguifés.  
Et moi chétif , de vos suivans le moindre ,  
Combien de fois , las me suis-je vû poindre  
De traits pareils ? Non qu'on m'ait imputé  
D'avoir jamais nouveautés adopté.  
Des gens dévots que j'estime & respecte ,  
Ainsi que vous je n'ai honni la secte  
Qu'en général , sans aucun désigner.  
Et fites mal de les égratigner ,  
Vous qui craigniez , disiez-vous , la bourée ;  
Car ces menins de la cour éthérée  
Sont tous doués d'un appétit strident  
De se venger , quand ils sentent la dent.  
Et fussiez-vous un Saint plus angélique ,  
Plus éminent & plus apostolique  
Que Saint Thomas ; s'ils en trouvent moyen ,  
Ils vous feront , le tout pour votre bien ,  
Comme autrefois au bon Savonarole ,  
Que pour le Ciel la Séraphique Ecole  
Fit griller vif en feu clair & vermeil ,  
Dont il mourut , par faute d'appareil.  
Eux exceptés , des bons esprits l'estime  
M'a , comme vous , des fots rendu victime.  
Car de quels noms plus doux & plus musqués  
Puis-je appeller tant d'esprits disloqués ?  
Comment nommer la rempante vermine  
Des chiffonniers de la double colline ,  
Qui tous les jours en dépit d'Apollon ,  
Dans les boubiers de son sacré vallon ,  
Vont ramassant l'ordure la plus sale ,  
Pour en lever boutique de scandale  
Contre tous ceux qui sont assez censés  
Pour mépriser leurs Vers rapetassés ?

Tout beau l'ami, ceci passe sottise,  
 Me direz-vous ; & ta plume batise  
 De noms trop doux gens de tel acabit.  
 Ce sont trop bien marouffles que Dieu fit.  
 Marouffles ? Soit. Je ne veux vous dédire.  
 Passons le mot, Mais je soutiens mon dire.  
 C'est qu'en eux tous malice est seulement  
 Vice d'esprit, & mauvais jugement.  
 De tout le bien sagesse est le principe.  
 De tout le mal sottise est le vrai type  
 Et si parfois on vous dit qu'un vaurien  
 A de l'esprit : examinez-le bien,  
 Vous trouverez qu'il n'en a que le casque ;  
 Et vous direz : C'est un sot sous le masque.  
 En fait d'esprit nous errons trop souvent.  
 De feu Grégeois, de fumée & de vent  
 Presque toujours l'homme se préoccupe,  
 Et sur ce point est imposteur ou dupe.  
 Qu'ainsi ne soit. Un fat apprivoisé  
 Dont l'éloquence est un babil aisé,  
 Et qui doué du talent de Thersite,  
 Parle de tout, sûr de sa réussite ;  
 Content, joyeux, hardi, sans jugement ;  
 Fait du beau monde à Paris l'ornement :  
 Du plus sévère il réchauffe le flegme :  
 Ses quolibets passent pour apophthegme :  
 Ses lieux communs sont propos réfléchis.  
 S'il conte un fait, la dame du logis  
 De ses bons-mots pâme sur son assiette ;  
 Et le laquais en rit sous sa serviette.  
 Lors chacun crie : O l'esprit éminent !  
 Et moi, je dis : Peste, l'impertinent !  
 Et ne me chaut que sa voix théâtrale.  
 N'ait de Seneque épuisé la morale.  
 A sa vertu je n'ai plus grande foi  
 Qu'à son esprit. Pourquoi cela ? Pourquoi !

Qu'est-ce qu'esprit ? Raison assaisonnée.  
Par ce mot seul la dispute est bornée.  
Qui dit esprit , dit sel de la raison.  
Donc sur deux points roule mon oraison.  
Raison sans sel est fade nourriture :  
Sel sans raison n'est solide pâture.  
De tous les deux se forme esprit parfait ,  
De l'un sans l'autre un monstre contrefait.  
Or quel vrai bien d'un monstre peut-il naître ?  
Sans la raison puis-je vertu connaître ?  
Et sans le sel dont il faut l'apprêter ,  
Puis-je vertu faire aux autres goûter ?  
Mais rarement à ces hautes matières  
Le peuple ignare élève ses lumières.  
Fausse lueur ses foibles yeux déçoit.  
Dont il avient que tous les jours on voit  
Du nom d'esprit fatuité dotée ,  
Et de vertu sottise étiquetée.  
Car , Dieu merci , dans ce siècle falot ,  
Nul n'est en tout si bien traité qu'un sot.  
Peuple d'amis autour de lui fourmille.  
Secrets , dépôts , intérêts de famille ,  
Tout se confie à ce génie exquis.  
Son conseil même en affaire est requis.  
Soupçons de lui seroient vrais sacrilèges.  
Bref , qui voudroit nombrer ses privilèges ,  
Auroit plutôt calculé tous les morts ,  
Que dans Paris Finot & ses conjoints ,  
Dont par respect je tais ici l'éloge ,  
Ont insérés dans leur martyrologe.  
Mais un esprit solide , illuminé ,  
Du monde entier semble être ennemi né.  
L'homme friand de haute renommée  
Criant tout rieur qui pése sa fumée ;  
Et ne pouvant son foible vous cacher ,  
Le vôtre au moins il tâche d'éplucher ,

Pour décrier vos lumières suspectes  
 Il vous suscite un tourbillon d'insectes,  
 Qui pour vous mettre à leur petit niveau,  
 Vous font sur tout quelque procès nouveau.  
 Que si par Vers & par joyeux langage  
 Votre Apollon s'est tiré hors de page;  
 Miséricorde ! où fuir ? où vous sauver ?  
 Vous allez voir , en dussiez-vous crever ,  
 Mille idiots érigés en Saumaises  
 Vous faire Auteurs des plus viles fadaïses.  
 Dès qu'en sa tête un stupide enjoué ,  
 Ayant en vain son cerceau secoué  
 Pour dégourdir sa pesante Minerve ,  
 Aura forgé quelque couplet sans verve ,  
 Ou quelques Vers platement effrontés ;  
 Tout aussitôt ces subtils hébétés  
 Iront corner votre nom par la ville ,  
 Disant : C'est lui , Messieurs : voilà son style ;  
 Et ce faux bruit , tant soit-il insensé ,  
 Ne manquera d'être encor ressaisi  
 Par cent grimauds rempans sur le Parnasse ,  
 Peuple maudit , & malheureuse race ,  
 Que votre los fait dessécher d'ennui ,  
 Et qui maigrit de l'embonpoint d'autrui.  
 O triste emploi que celui de la Rime ;  
 En tout autre art , même sans qu'on y prime ,  
 Devant ses pairs on est interrogé.  
 Par Cassini l'Astronome est jugé :  
 Homberg peut seul évoquer le Chymiste ,  
 Et du-Verney citer l'Anatomiste.  
 Mais dans les vers tous s'estiment docteurs.  
 Bourgeois , Pédans , Ecoliers , Colporteurs ,  
 Petits Abbés , qu'une verve insipide  
 Fait barboter dans l'onde Aganippide ,  
 Sont nos Varrons , nos Murets , nos Daciens ,  
 Et d'Hélicon Seigneurs haut-Justiciers.



Hé , mes amis : un peu moins de superbe.  
Vous avez lû quelque Ode de Malherbe ?  
Soit. Richelet jadis en racourci  
Vous a de l'Art les règles dégrossi ?  
Je le veux bien. Vous avez sur la scène  
En Vers bouffis fait hurler Melpomene !  
C'est un grand point. Mais ce n'est pas assez.  
Ce métier-ci n'est ce que vous pensez ;  
Minerve à tous ne départ ses largeffes.  
Tous sçavent l'Art ; peu sçavent ses finesffes :  
Et croyez-moi , je n'en parle à travers ;  
Le jeu d'échecs ressemble au jeu des Vers.  
Sçavoir la marche , est chose très-unie :  
Jouer le jeu , c'est le fruit du génie.  
Je dis le fruit du génie achevé ,  
Par longue étude , & travail cultivé.  
Donc si Phébus ses échecs vous adjuge ,  
Pour bien juger , consultez tout bon juge :  
Pour bien jouer , hantez les bons joueurs.  
Sur-tout craignez le poison des loueurs.  
Accostez-vous de fidèles critiques.  
Fouillez , puisez dans les sources antiques ,  
Lisez les Grecs , savourez les Latins ;  
Je ne dis tous : car Rome a ses Cotins.  
J'entends tous ceux qui d'une aîle assurée  
Quittant la terre , ont atteint l'empirée.  
Là trouverez en tout genre d'écrits  
De quoi former vos goûts & vos esprits.  
Car chacun d'eux a sa beauté précise  
Qui le distingue , & forme sa devise.  
Le grand Virgile enseigne à ses bergers  
L'art d'emboucher les chalumeaux légers ;  
Au laboureur par des leçons utiles  
Fait de Cérès hâter les dons fertiles ;  
Puis tout à coup , la trompette à la main ,  
Dit les combats du Fondateur Romain.

Ses longs travaux couronnés de victoire ;  
 Et des Césars prophétise la gloire.  
 Ovide en Vers doux & mélodieux  
 Sçut débrouiller l'histoire de ses dieux :  
 Trop indulgent au feu de son génie ,  
 Mais varié , tendre , plein d'harmonie ,  
 Sçavant , utile , ingénieux , profond ,  
 Riche en un mot , s'il étoit moins fécond.  
 Non moins brillant , quoique sans étincelle ,  
 Le seul Horace en tous genres excelle ;  
 De Cythérée exalte les faveurs ;  
 Chante les dieux , les héros , les bûveurs ;  
 Des sots Auteurs berne les Vers ineptes ,  
 Nous instruisant par gracieux préceptes ,  
 Et par sermons de joie antidotés.  
 Catulle en grace & naïves beautés  
 Avant Marot mérita la couronne :  
 Et suis marri que le poivre assaisonne  
 Un peu trop fort ses petits Madrigaux.  
 Tibulle enfin sur patins inégaux  
 Faisant marcher la boiteuse Elégie ,  
 De Cupidon traite à fond la magie.  
 Voilà les Chefs qu'il vous faut consulter ,  
 Lire , relire , apprendre , méditer.  
 Lors votre goût conduisant votre oreille ,  
 Ne prendra plus le bourdon pour l'abeille ,  
 Ni les fredons du \* Chantre Cordouan  
 Pour les vrais airs du Cigne Mantouan.  
 Ceci soit dit, Fermons la parenthèse.  
 Or vous direz pour reprendre ma thèse ,  
 Ami Marot , que je vous sçai bon gré  
 D'avoir les sots en vos Vers dénigré ,  
 Et de n'y voir mis au-dessus des Anges  
 Ceux qui pouvoient démentir vos louanges.  
 Car si quelqu'un chez vous est exalté ,  
 Il l'est encor chez sa postérité.

\* Lucain.



En quoi sur-tout a gagné mon suffrage  
Votre haut sens, & vertueux courage.  
Et si d'ailleurs ne vous ai bien suivi ;  
En ce du moins votre amour m'a servi ,  
Que mes écrits , monumens de mon ame ,  
De lâcheté n'ont encouru le blâme ;  
Que l'intérêt ne les a conseillés ,  
Ni moins encor le mensonge fouillés.  
Non qu'à louer gens de caractère  
Je n'eusse pû prêter mon ministère ;  
Et comme un autre , adulateur soumis ,  
A prix d'honneur m'acquérir des amis.  
Mais au vrai seul ma Muse intéressée  
N'a jamais pû rimer que ma pensée ;  
Puis mon Plutarque épluchant les héros  
En fait souvent de si petits zéros ,  
Qu'en le lisant on perd presque l'envie  
De les louer , du moins pendant leur vie.  
Car fussent-ils en sagesse , en valeur ,  
Des demi-dieux ? il ne faut qu'un malheur.  
Tant que son ame à son corps est soumise ,  
Un demi-dieu peut faire une sottise ,  
Et tout d'un tems ses éloges vantés  
Se convertir en contre-vérités.  
Puis vous voilà , Messieurs les faiseurs d'Odes ,  
Jolis mignons ainsi que vos Pagodes.  
Quant est de moi , je n'ai pris tel effort :  
J'ai peu loué. J'eusse mieux fait encor  
De louer moins. Non que pincer sans rire  
Soit de mon goût. Je tiens qu'en fait d'écrire  
Le meilleur est de rire sans pincer.  
Nous ne devons les vices caresser :  
Mais d'autre part il ne faut les reprendre  
Trop aigrement. Les hommes , à tout prendre ,  
Ne sont méchans que parce qu'ils sont fous.  
Ce sont enfans moins dignes de courroux

Que de risée. Aussi notre Uranie ,  
 N'est , grace au ciel , triste ni rembrunie ,  
 Je m'en rapporte à tout Lecteur benin.  
 Et gens censés craindront plus le venin  
 D'un fade Auteur , qui dans ses Vers en prose  
 A tous venans distile son eau rose ,  
 Toujours de sucre & d'anis saupoudré.  
 Fiez-vous-y. Ce Rimeur si sucré  
 Devient amer , quand le cerveau lui tinte ,  
 Plus qu'aloës ni jus de coloquinte.  
 Bref , je ne puis d'un babil importun  
 Flater les gens. Mais , me dira quelqu'un ,  
 Si flaterie en vos rimes n'éclate ,  
 Ce n'est jeu sûr pour trouver qui vous flate.  
 Soit. Aussi-bien je n'aime les flateurs ,  
 Ni n'écris point pour les admirateurs.  
 Puis , je ne sçai ; tous ces Vers qu'on admire ,  
 Ont un malheur : c'est qu'on ne les peut lire.  
 Et franchement , quoique plus censuré ,  
 J'aime encor mieux être lû , qu'admiré.

## E P I T R E I I I.

A M. L E C O M T E \* \* \*

**C**Omte , pour qui terminant tout délais  
 Avec Vertu , Fortune a fait la paix ;  
 Jaçoit qu'en vous gloire & haute naissance  
 Soit alliée à titres & puissance :  
 Que de splendeur & d'honneurs mérités  
 Votre maison luise de tous côtés :  
 Si toutefois ne sont-ce ces bluettes ,  
 Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes.

Car ce n'est pas l'or qui sur nous reluit,  
Qui nous acquiert renommée & bon bruit.  
Que j'aie un livre ou semblable écriture,  
Il ne me chault de belle couverture,  
Riches fermoirs & dehors non communs,  
Si le dedans sont discours importuns,  
Vieux pot pourri de Prose délabrée,  
Vers de ruelle, ou telle autre denrée.  
Donc, qui met l'homme en estime & crédit?  
Richesse d'ame, & culture d'esprit.  
Puis joignez y revenus honorables,  
Biens de fortune, & titres désirables?  
Je le veux bien, cela n'y fait nul mal.  
Mais le premier est le point capital:  
C'est lui sans plus. Et c'est par-là, beau sire  
Que moi chétif vous prise & vous admire.  
En vous ai vû, par un merveilleux cas,  
Unis & joints Virgile & Mécénas.  
De l'un avez la grace & la faconde;  
De l'autre, accueil & douceur sans seconde.  
En prose & vers êtes passé docteur,  
Et récitez trop mieux qu'un orateur.  
Ce n'est le tout. Car en chant harmonique  
Non moins primez qu'en rime poétique;  
Et s'avez los de mon poëtiqeur,  
Aussi l'avez de bon harmoniqueur.  
Toujours chez vous habonde compagnie  
D'esprits divins, de suivans d'Uranie:  
Toujours y sont cistres mélodieux,  
Gentils harpeurs & ménestrels joyeux;  
Et de leur art bien savez les rubriques.  
Même on m'a dit qu'aux rives Séquaniques  
N'a pas long-tems sonnerez tel chanson,  
Qu'hôtes des bois accoururent au son;  
Si qu'eussiez vû sauter jeunes Dryades,  
Et de leur lit sortir blanches Naiades.

Et se disoient: O qu'il chanfonne bien!  
Seroit-ce point Apollon Delphien;  
Venez, voyez; tant a beau le visage,  
Doux le regard, & noble le corsage.  
C'est-il, sans faute. Et Nymphes d'admirer;  
Et les Sylvains entre eux de murmurer.  
Celui-ci vient pour nos Nymphes séduire,  
Se disoient-ils, & les pourroit induire  
A quelque mal, avec son chant mignon.  
Freres, jettons en l'eau le compagnon.  
Lors le dieu Pan remuant les narines,  
Cria tout haut des montagnes voisines,  
De son ami voyant le mauvais pas:  
Ventre de bouc! qu'ai-je entendu là-bas?  
Rentrez, coquins. Les forêts en tremblèrent;  
Faunes cornus vers leurs troncs s'envolèrent,  
Où tout craintifs furent se retirer,  
Et du depuis n'ont osé se montrer.  
Voilà comment le bon fils de Mercure  
Vous préserva de sinistre aventure.  
Nymphes & dieux sur vous veillent ici.  
Bien sçavent-ils, & le sçavons aussi,  
Que votre vie acquise & conservée  
Est pour le bien des mortels réservée,  
Non de mortels de mérite indigens,  
Mais de mortels de vertu réfulgens.  
Or remplissez vos hautes destinées.  
Que tous vos ans soient brillantes années.  
Et cependant nous autres gens de bien  
A notre emploi ne manquerons en rien,  
Vous admirant, non pas dans le silence,  
Mais par beaux Vers & pièces d'éloquence;  
Tant que puissions une œuvre concevoir  
Digne de vous & de notre vouloir.

## ÉPITRE IV.

A MONSIEUR LE COMTE  
DU LUC,

*Alors Amdassadeur du Roi en Suisse.*

**M**inistre né pour soutenir la gloire  
Du plus grand Roi que vante notre histoire,  
Et pour transmettre aux ayeux des nations  
De sa vertu les plus nobles rayons :  
Depuis long-tems sur ce bord Helvétique  
J'admire en vous le pouvoir sympathique  
De la raison, lorsque la dignité  
Sçait de ses traits tempérer la fierté,  
Et retenir par la douceur des charmes  
Les cœurs conquis par la force des armes.  
Car après tout, c'est peu de posséder  
L'art de convaincre : il faut persuader.  
Le cœur encore saignant de ses blessures  
Dans vos discours, même dans vos censures,  
Un peuple fier chérit tout à la fois  
Sa liberté, sa patrie, & ses loix :  
Et de-là vient que son ame attentive  
Vole au-devant du joug qui la captive,  
Et que l'esprit adorant son vainqueur,  
Prévient en eux les révoltes du cœur.

Mais croyez-vous, pour quitter le haut style,  
Qu'à vos leçons il soit aussi facile  
De réveiller dans son obscurité  
L'esprit quinteux d'un Rimeur dérouté,  
Qui du sommeil d'une oisive sagesse  
Depuis trois ans goûte en paix la mollesse,  
Et détrompé des frivoles douceurs  
Dont on s'enivre en suivant les neuf Sœurs,

Conçoit enfin que le seul bien suprême  
 Est de tout fuir, pour se chercher soi-même ?  
 Oui, dites-vous ; un ténébreux oubli  
 Est du néant le portrait accompli.  
 Sur le sommet d'une montagne aride  
 Est un vieux temple, où la gloire solide  
 Tient son séjour : & par divers chemins  
 Vers ce seul but tendent tous les humains.  
 Et tout pays, en tout siècle, à tout âge,  
 Du plus haut rang, jusqu'au plus bas étage,  
 Princes, guerriers, ministres, courtisans,  
 Prélats, docteurs, gens de robbe, artisans ;  
 Chacun dans l'ordre où le destin le range,  
 Veut du public mériter la louange.  
 Tout homme enfin brûle d'être estimé,  
 Et n'est heureux qu'autant qu'il est aimé.  
 Fort bien. Je sçai que ce desir frivole  
 De notre vie est la grande boussole  
 Et que souvent nous faisons tous nos soins  
 De plaire à ceux que nous prisons le moins.  
 Mais sans chercher si le devoir du sage  
 Est de combattre, ou de suivre l'usage ;  
 Vous êtes vous, Seigneur, imaginé,  
 Le cœur humain de près examiné,  
 En y portant le compas & l'équerre,  
 Que l'amitié par l'estime s'acquière ?  
 De grands talens font toujours un grand nom.  
 Oui, j'y consens : mais beaucoup d'amis ? Non.  
 De sa grandeur César fut la victime.  
 Et pour trouver tendresse sur estime,  
 Il faut chercher au pays des romans  
 Un lieu proscrit, même chez les amans.  
 Je dis bien plus. Aux vertus de Socrate  
 Réunissez les dons de Mithridate :  
 Soyez orné de cent talens divers :  
 De vos hauts faits remplissez l'univers :



Ayez vingt fois armé pour la patrie ,  
Fait en vous seul admirer l'industrie ,  
L'art , la valeur d'un parfait Général ,  
D'un vrai héros , sage , heureux . libéral ;  
Ajoutez-y l'air , le port , la démarche ,  
Et des ayeux célèbres depuis l'Arche :  
Plus vous croirez pouvoir à si haut prix  
Vous acquérir les cœurs & les esprits ;  
Plus vous aurez à combattre la rage  
De cent rivaux que votre gloire outrage ,  
Et qui toujours vous trouvant sur leurs pas ,  
 Craignent en vous les vertus qu'ils n'ont pas.  
Telle est du cœur la perverse nature.

*Je ne hai point ces gens , disoit Voiture  
Sur le propos d'un fameux Cardinal ,  
Dont par le monde on dit un peu de mal.  
Si sur la terre aucun ne vous croit digne  
D'être hai , c'est un fort mauvais signe.*

Mais , dira-t-on , n'est-il point de vertu  
Franche d'atteinte en ce siècle tortu ?  
Point de talent à couvert de l'envie ?  
Pardonnez-moi . J'en connois dans la vie  
Un , qui met l'homme en pleine sûreté.  
Et quel est-il ? La médiocrité.

Quoique païtri que l'on soit de malice ,  
On veut paroître ami de la justice ;  
Et pour montrer qu'on a le sens commun ,  
Encor faut-il qu'on approuve quelqu'un.  
Joint à cela , que la simple machine  
Vers quelque objet toujours nous détermine ;  
Mais , pour jouir d'un caprice si doux ,  
Faites si bien qu'on ne remarque en vous  
Que ce qu'il faut pour donner le courage  
De vous louer , & non pour faire ombrage  
Ou tenez-vous parfaitement certain  
D'avoir affaire à tout le genre humain.



C'est bien avant pousser le paradoxe ;  
 Et ce discours seroit plus orthodoxe ,  
 Je l'avoueraï , si mes réflexions  
 Se renfermoient dans les professions.  
 Le trop d'éclat peut blesser l'œil superbe  
 D'un concurrent. Et c'est le vieux proverbe :  
 Le forgeron médit du forgeron :  
 L'homme de cœur est haï du poltron :  
 Flore \* déplaît à la vieille coquette ;  
 Et le Rimeur porte envie au Poète.  
 Mais voilà tout. Et sans être insensé ,  
 Me direz-vous , on n'a jamais pensé  
 Que par exemple , un Barbet d'Hippocrène  
 Puisse envier Alexandre ou Turenne.  
 Excepté ceux qui font même métier ,  
 Chez tout le reste on trouve bon quartier.  
 Ainsi je veux qu'en faisant sa carrière ,  
 Notre vertu trouve quelque barrière :  
 Ce sont peut-être un , deux ou trois rivaux ;  
 Importunés de nos heureux travaux ;  
 Tandis qu'en nous un juge incontestable  
 Sçait respecter la gloire véritable.  
 Car le public. . . . Le public , dites-vous ?  
 Oui. Le public en dépit des jaloux  
 Hausse la voix , & venge le mérite  
 Des attentats de l'envie hypocrite.  
 Bon , justement : c'est sur de tels discours  
 Que les plus fins s'embarquent tous les jours.  
 Mais ce public , l'objet de leurs caresses ,  
 Les pousse-t-il aux honneurs , aux richesses ?  
 Sur cet appui sont-ils bien affermis  
 Contre les traits de leurs fiers ennemis ?  
*Je ne crains point leur haine conjurée.*  
*La voix du peuple est pour moi déclarée.*

\* Courtisane fameuse dans l'ancienne Rome.

Je le fers bien. C'est parler comme il faut.  
 Dormez en paix. Vous apprendrez bientôt  
 Ce que l'on gagne à servir un tel maître ;  
 Et l'inconstant vous punira peut-être  
 Avant six mois, si ce n'est aujourd'hui,  
 De tout le bien que vous faites pour lui.  
 Quiconque a mis, dit \* un Auteur antique,  
 Son seul espoir dans l'amitié publique  
 Vit rarement sans trouble & sans chagrin,  
 Et n'a jamais fait une heureuse fin.  
 Non qu'à ses yeux on soit sûr de déplaire,  
 Dès qu'on est né vertueux. Au contraire,  
 Mais que lui sert de trouver des appas  
 Dans la vertu, s'il ne la connoît pas ?  
 Si tous les jours son aveugle ignorance  
 Lui fait quitter le vrai pour l'apparence ?  
 Et si son zèle indiscret, évanté,  
 Fait pis encor que la malignité ?  
 Examinons dans les plus grandes choses  
 Ses mouvemens, leurs effets & leurs causes.  
 Un Moine vain, factieux, imprudent,  
 Sort de son cloître ; & d'un faux zèle ardent ;  
 Déjà s'apprête à duper cent provinces.  
 Il monte en chaire. Écoutons. » Tremblez, princes ;  
 » Tremblez, Chrétiens. Depuis douze cens ans  
 » Vous n'avez eu foi, pitié, ni sens.  
 » Dieu n'a pour vous pris une chair fragile,  
 » Et de son sang scellé son Evangile  
 » Qu'afin de tendre en ces siècles troublés  
 » Un nouveau piège aux hommes aveuglés :  
 » Et de l'Eglise en tout ce long espace  
 » Il n'est resté ni vestige ni trace.  
 » Suivez-moi donc. Et pour la relever,  
 » Pour la servir, enfin pour vous sauver

\* Pausanias Att.

Et s'attirer la fureur inflexible  
 D'une cabale à qui tout est possible.  
 Non, non; qui veut sagement procéder,  
 Passé trente ans, ne doit plus décider.  
 Car, en un mot, le vulgaire stupide  
 Ne suit jamais que le plus mauvais guide.  
 Et ne voit rien qu'à travers les faux jours  
 D'un verre obscur qui le trompe toujours.  
 D'un œil confus il cherche, il développe  
 Quelques objets. Tournez le télescope,  
 Ce qui d'abord lui parut un géant,  
 Semble à ses yeux rentrer dans le néant.  
 Je conclus donc que notre vrai salaire  
 Doit se borner au plaisir de bien faire;  
 Et qu'à l'écart laissant les humains,  
 Le sage doit se payer par ses mains.  
 Toute vertu qui veut être admirée,  
 De quelque vice est toujours bigarée:  
 Et quand par elle on songe à s'élever,  
 D'un peu de fard il faut l'enjoliver.  
 Sans vermillon, sans clinquant, sans affiche,  
 Le Saint tout nud se morfond dans sa niche.  
 On veut le voir paré de ses habits,  
 Tout brillant d'or, tout chargé de rubis:  
 Du peuple alors le zèle s'évertue.  
 Mais il lui faut décorer sa statue:  
 Sans l'éblouir, on ne peut l'éclairer;  
 Et qui l'instruit, doit le sçavoir leurer.  
 Voulez-vous donc gagner sa bienveillance;  
 Et dérober à la nuit du silence  
 Ces riches dons, ces talens précieux  
 Dont en naissant vous ont doué les cieux?  
 Ce n'est pas tout de briller pour vos œuvres;  
 Il faut encor des ressorts, des manœuvres,  
 Des partisans chez le sexe dévot,  
 Une cabale, un théâtre; en un mot

**Tout**

Tout l'attirail des petites adresses  
Qui du public captivent les tendresses.  
Alors par-tout vous verrez les mortels  
Faire fumer l'encens sur vos autels ?  
Et vous offrant leurs vœux & leurs hommages ;  
De fleurs sans nombre égayer vos images.  
Mais en échange , adieu tranquillité ,  
Adieu plaisir , repos & liberté.  
C'est peu d'avoir illustré votre vie  
Par le trépas du dragon de l'envie :  
Nouveau Cadmus , il faut au champ de Mars  
Attaquer seul cent escadrons épars ,  
Que contre vous la terre fait éclore.  
Ce n'est pas tout. Il faut combattre encore  
Mille ennemis invisibles , cachés ?  
A votre char en public attachés ,  
Mais en secret armés pour votre perte :  
Et qui brûlant d'une rage couverte ,  
Creusent sous main le gouffre ténébreux  
Qui doit bientôt sous des débris affreux  
Ensevelir jusqu'à vos derniers restes.  
Monstres cruels , & d'autant moins funestes ,  
Qu'il n'est poison souvent moins redouté  
Que le venin d'un fourbe velouté ,  
Qui , vous cachant sa malice imprévûe ,  
Et d'un faux zèle offusquant votre vûe ,  
Du voil obscur d'une paisible nuit  
Couvre l'abîme où sa main vous conduit.  
O Jupiter , écarte ce nuage ,  
Et daigne au moins éclairer mon naufrage ?  
Mes ennemis ne me font point de peur :  
Je ne crains rien que mon ami trompeur.  
Mais quoi ! faut-il qu'une crainte futile  
Rende le sage à son siècle inutile ?  
On sçait assez les contreteins divers ,  
Que la vertu souffre en cet univers.

Des imposteurs on connoît la souplesse ;  
Et du public la maligne foiblesse ,  
Qui sur les mers où vous vous engagez ,  
Faisant siffler le vent des préjugés.  
Voit sans pitié flotter votre fortune  
A la merci d'Eole & de Neptune.  
Mais quand ces dieux armeroient contre vous  
L'onde , la terre , & les cieux en courroux ;  
Il est des dieux plus doux , plus équitables ,  
Qui vous sauvant de leurs mains redoutables ,  
Sçauront pourvoir à votre sûreté  
Contre les flots de la malignité.  
Soit : je veux bien en accepter l'augure ;  
Et j'avouerai , pour parler sans figure ,  
Que par hazard nous voyons quelquefois  
Les gens de bien faire entendre leur voix ,  
Quand du public les fougues méprisées  
Sont par le tems à peu près apaisées.  
Mais il s'agit de tenter quelque effort ,  
De partager vos périls , votre sort  
De repousser la brigue par la brigue ,  
Ou de forger les ressorts d'une intrigue :  
Cherchez ailleurs. Le plus petit vaurien  
En fera plus que tous vos gens de bien.  
Son zèle actif peut vous rendre service ;  
La vigilance est la vertu du vice :  
Au lieu souvent que vos amis discrets  
Pour vous servir n'ont que de vains regrets.  
Rendez-leur donc un devoir légitime :  
Efforcez-vous d'acquiescer leur estime :  
Immolez-tout à leur noble amitié ;  
Afin qu'un jour leur oisive pitié  
Par les douceurs d'une tendre homélie  
Puisse enchanter votre mélancolie.  
Mais toutes , illustres mécontents ,  
En déclamant contre les mœurs du tems ,



Souvenez-vous que c'est une sottise  
 De trop parler des honneurs qu'on méprise ;  
 Que qui s'érige en censeur de la cour  
 Doit avant tout la quitter sans retour ,  
 Et qu'il n'est point de spectacle plus fade ;  
 Que les éclats d'un chagrin rétrograde.  
 Ce mot d'avis peut , je crois , terminer  
 Le long sermon que je viens d'entonner ;  
 Et pour quitter la morgue cathédrale ,  
 Souffrez, Seigneur, qu'ici de ma morale  
 J'ose égayer la sèche vérité ,  
 D'un dernier trait de la fable emprunté.

Aux premiers tems de sa métamorphose ;  
 Pour Philomèle à peine encore éclosé  
 Les lieux déserts , les paisibles forêts  
 Furent long-tems un séjour sans attrait :  
 Et de sa sœur non encor séparée ,  
 Du sort d'Itys , des fureurs de Térée ,  
 Par des accens du Ciel même chéris  
 Elle instruisoit les peuples attendris.  
 D'un monstre obscure le courroux indocile  
 Lui fit , dit-on , désertier cet azyle.  
 Dans les horreurs d'une profonde nuit ,  
 Par l'imposture Ascalaphe conduit ,  
 Vole : & bientôt de ses clameurs perfides  
 S'en va trouver les folles Piérides ,  
 Peuple léger , inquiet , envieux ,  
 Qu'un vain babil rend par-tout odieux.  
 Quoi , vous dormez , troupe lâche & muette ?  
 Et vous souffrez qu'une voix indiscrete  
 Au genre humain , jusqu'ici dans l'erreur ,  
 De vos pareils découvre la fureur ?  
 Le crime affreux d'un époux sanguinaire  
 Fait de ses chants le sujet ordinaire.  
 Attendez-vous que les mêmes concerts  
 De vos forfaits instruisent l'univers ;

Ces mots hurlés par le monstre nocturne  
 Font éclater leur dépit taciturne.  
 Déjà l'aurore au visage riant  
 Avoit rouvert les portes d'Orient ;  
 Et Philomèle exerçant son ramage ,  
 Au jour naissant venoit de rendre hommage  
 Quand tout-à-coup mille cris menaçans  
 Glacent sa voix , intimident ses sens ;  
 A chaque instant redoublent les injures ,  
 Les aigres sons , les enrroués murmures.  
 Point de secours à sa triste douleur.  
 Que faire ? hélas ! En vain dans son malheur  
 Elle eut recours à la troupe mortelle :  
 Nul n'accourut. C'en est assez , dit-elle.  
 Adieu , cités : adieu , pompeuses cours :  
 Adieu , mortels. Je quitte pour toujours  
 Vos vains honneurs , vos plaisirs chimériques :  
 Et loin de vous , chez les ours pacifiques ,  
 Je vais chercher dans mon obscurité  
 Moins de grandeur , & plus de sûreté.

---

## E P I T R E V.

A MONSIEUR LE BARON  
 D E B R E T E U I L.

**I**llustre appui d'une Muse agitée ,  
 Morte trois ans , & puis ressuscitée  
 Par le pouvoir de ce sage enchanteur,  
 De mon naufrage heureux réparateur ,  
 Par qui ma barque errante & vagabonde  
 Fut dérobée au caprice de l'onde ;  
 Puisque sa loi que je dois respecter ,  
 Sur l'Hélicon m'oblige à remonter.



Daignez de grace à votre heure commode ,  
Vous qui vivez aux sources de la mode ,  
Me dire un mot du style & des écrits  
Qui sont en vogue aujourd'hui dans Paris.  
Car vous sçavez qu'un air de mode impose  
A nos François plus que toute autre chose ,  
Et que par-là le plus mince oripeau  
Se vend par fois mieux que l'or le plus beau.  
J'ai vû le tems , mais , Dieu merci , tout passe ;  
Que Callioppe au sommet du Parnasse  
Chapperonnée en burlesque docteur ,  
Ne sçavoit plus qu'étourdir l'auditeur  
D'un vain ramas de sentences usées ,  
Qui de l'Olympe excitant les nausées ,  
Faisoient souvent en dépit de ses sœurs  
Transir de froid jusqu'aux applaudisseurs.  
Nous avons vû presque durant deux lustres  
Le Pinde en proie à de petits illustres ,  
Qui traduisant Seneque en madrigaux ,  
Et rebatant des sons toujours égaux  
Fous de sang froid s'écrioient : *Je m'égare ;*  
*Pardon , Messieurs , j'imite trop Pindare :*  
Et supplioient le lecteur morfondu  
De faire grace à leur feu prétendu.

Comme eux alors apprenti philosophe ;  
Sur le papier nivelant chaque strophe ,  
J'aurois bien pû du bonnet doctoral  
Embeguiner mon Apollon moral ,  
Et rassembler sous quelques jolis titres  
Mes froids Dixains rédigés en chapitres :  
Puis grain à grain tous mes Vers enfilés ,  
Bien arrondis , & bien intitulés ,  
Faire servir votre nom d'Episode ;  
Et vous offrir sous le pompeux nom d'Ode ;  
A la faveur d'un éloge écourté ,  
De mes sermons l'ennuyeuse beauté.

Mais mon génie a toujours, je l'avoue ,  
 Fui ce faux air dont le bourgeois s'engoue ;  
 Et ne sçait point, prêcheur fastidieux ,  
 D'un sot lecteur éblouissant les yeux ,  
 Analyser une vérité fade  
 Qui fait vomir ce qu'elle persuade ;  
 Et qui traînant toujours le même accord ,  
 Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.  
 Je sçai que l'art doit pour fin générale  
 Se proposer l'instructive morale.  
 A ce précepte avec eux je me rends.  
 Mais je soutiens, & j'en ai pour garans  
 La Grece entiere & l'empire d'Auguste ;  
 Que tout auteur mâle, hardi, robuste,  
 Doit de ses vers bannir l'instruction,  
 Ou comme Homère instruire en action.  
 Sur le Parnasse ainsi que dans la chaire,  
 C'est peu d'instruire, il doit instruire & plaire :  
 Remuer l'ame est son premier devoir ;  
 Et l'art des Vers n'est que l'art d'émouvoir.  
 Non que souvent on ne puisse avec grace,  
 En badinant corriger comme Horace.  
 La vérité demande un peu de sel,  
 Et l'enjouement est son air naturel :  
 La joie marque au moins une ame sincère.  
 J'approuve même un style plus sévère,  
 Lorsque le choix d'un sujet important  
 Peut arrêter le lecteur inconstant.  
 Mais si jamais nulle ardeur pathétique  
 N'échauffe en vous le phlegme dogmatique ;  
 Si votre feu sous la cendre enterré  
 Me montre un cœur vraiment pénétré  
 Des vérités que votre bouche exprime :  
 Vous avez beau former rime sur rime,  
 Et m'étaler ces petits traits fleuris  
 Dont vous charmez les frivols esprits ;

Vous ne sçauriez avec ce beau systême  
Me faire un cœur plus tendre que vous-même ;  
Et je ne vois dans votre air emprunté ,  
Qu'un charlatan sur ses traiteaux monté ,  
Qui pour duper une foule grossière  
Lui jette aux yeux une vaine poussière ;  
Et qui toujours sans ame & sans vigueur ,  
Parle à l'esprit , & ne dit rien au cœur.

Vous donc qui fiers de vos foibles trophées ,  
Croyez voler plus haut que les Orphées ;  
Qui disputez à l'Hercule Gaulois  
L'art d'enchaîner les peuples & les rois :  
Ce n'est pas tout d'agencer des paroles ;  
Et de souffler de froides hyperboles ;  
Il faut sentir ; il faut vous élever  
Aux vérités que vous voulez prouver :  
Votre cœur seul doit être votre guide.  
Ce n'est qu'en lui que notre esprit réside ;  
Et tout mortel qui porte un cœur gâté ,  
N'a jamais eu qu'un esprit frelaté.  
De nos travaux c'est là tout le mystère ,  
Et tout lecteur à ce seul caractère  
Distinguera d'un fat présomptueux ,  
L'auteur solide , & l'homme vertueux.

Votre sagesse encor mieux que mes rimes  
Depuis long-tems vous dicta ces maximes ,  
Illustre ami , dont le cœur épuré  
S'est au vrai seul de tout tems consacré ;  
Et de qui l'œil perçant , inévitable ,  
Au faux brillant fut toujours redoutable.  
Vous le sçavez ; dès mes plus jeunes ans ,  
Quand ma raison luttant contre mes sens ,  
Dans les éclairs de ma verve première  
Faisoit à peine entrevoir sa lumière ,  
Sous vos drapeaux dans le monde enrôlé ,  
Des vieux auteurs admirateur zélé ,

Son vrai séjour est chez la Vérité ,  
 Nul n'est sur terre exempt d'infirmité.  
 Un hypocrite , honnête homme à sa guise ,  
 D'un faux vernis la farde & la déguise :  
 Mais l'homme épris du véritable honneur ,  
 N'emprunte rien d'un éclat suborneur :  
 Et peu content d'une vaine fumée ,  
 Veut de lui seul tenir sa renommée.  
 Il ne sçait point par un manège bas  
 Faire admirer en lui ce qu'il n'a pas,  
 Ami du jour , c'est sa clarté qu'il aime ;  
 Rien ne le couvre : & ses foiblesses même  
 ( Car chacun porte avec soi son levain )  
 De ses vertus sont un gage certain.  
 D'extérieur , il est vrai , dépourvûe  
 Sa probité frapera peu la vûe.  
 Toute blancheur cède à l'éclat du fard ,  
 Et la nature éblouit moins que l'art.  
 Les yeux sur-tout du vulgaire imbécile  
 Sont peu touchés d'un air simple & facile.  
 Près d'un Tartuffe arrogant , fastueux ,  
 L'homme sincère , uniment vertueux ;  
 Ne paroitra , quelque ardeur qui l'inspire ,  
 Qu'un indévot , un mondain , c'est tout dire ,  
 De qui le cœur est fort mal dirigé ,  
 Et le salut grandement négligé.  
 Mais celui-là porte un air bien plus sage :  
 Sa gravité , ses gestes , son visage ,  
 Tout marque en lui la perle des Catons.  
 Il ne rit point. Il pese tous ses tons.  
 Il parle peu : mais il dit des miracles.  
 Ses préjugés sont presque des oracles.  
 Aussi jamais il ne douta de rien.  
 Et c'est pourquoi ce grand homme de bien  
 Est toujours juste. Il le fait bien paroître.  
 Comment ? Comment ? C'est qu'il décide en maître.

Bien répondu. Rien n'est mieux discuté.  
Mais attendons le jour de vérité,  
Lorsque celui qui juge les justices,  
Viendra compter nos vertus & nos vices.  
La brigue alors, le crédit, les égards  
Disparoîtront au feu de ses regards;  
Et sa justice incorruptible & prompte  
Nous fera voir, peut-être à notre honte,  
Cet homme libre au rang de ses Elûs,  
Et ce dévot de leur partage exclus.  
C'est en ce jour que la vertu ternie  
Pourra sans peur citer la calomnie;  
Et que mes yeux par les siens affermis  
Feront trembler mes lâches ennemis.  
Heureux pourtant, heureux à son approche,  
Si je pouvois me cacher le reproche  
D'avoir été moi-même jusqu'aujourd'hui  
Juste envers eux, criminel envers lui,  
Et plus sensible au desir de leur plaire  
En faisant bien, qu'au plaisir de bien faire.  
Car je l'avoue, & j'en suis bien payé,  
J'ai des humains trop chéri l'amitié.  
Long-tems séduit par de vains artifices,  
A cette idole offrant mes sacrifices,  
Je crus pouvoir, trop prompt à me flater,  
Trouver en eux de quoi les respecter.  
Mais de plus près observant leurs vestiges,  
Je scûs enfin démêler les prestiges  
Dont l'amour-propre en eux toujours vainqueur  
Surprend les yeux pour imposer au cœur.  
Peu m'ont donné le plaisir équitable  
D'aimer en eux la vertu véritable.  
Peu m'ont aussi vû briguer la faveur  
Qu'obtient des Grands une aveugle ferveur.  
Leur bonté seule éveilla ma paresse:  
Et courtisan de ma seule tendresse,



Sans intérêt, j'ai cherché, j'ai trouvé  
Ce peu d'amis dont le cœur éprouvé,  
Malgré l'effort de la jalouse envie,  
Fera toujours le charme de ma vie.

Que n'ai-je pû de vos plaisirs épris,  
Tendre Amitié, dont je sens tout le prix,  
Dans une joie & si douce & pure  
Vivre oublié de toute la nature!

Mais malgré moi trop & trop peu connu ;  
J'ai cru du moins, de mes mœurs soutenu ;  
entre vos bras conjurer la tempête,  
Que l'imposture élevoit sur ma tête.

Foible rempart, abri toujours peu sûr  
Pour tout esprit libre, sincère & pur,  
Qui ne sçait point amadouer le crime,

Et racheter par une feinte estime  
Les trahisons qu'au vice provoqué  
Dit la peur de se voir démasqué !  
Car tout l'enfer n'égalé point la rage  
D'un furieux que la crainte encourage,  
Et dont les yeux inquiets, allarmés,  
Veillent toujours tandis que vous dormez.

*Je puis dormir avec toute licence,  
Dit la tranquille & sincère innocence :*

*J'ai des amis sages, dignes de foi,  
Dont l'équité peut répondre pour moi.*

*Leur amitié, que l'honneur seul enflame,  
A toujours lû dans le fond de mon ame ;*

*Jamais près d'eux je ne me suis contraint.*

Qui c'aïndre donc ? Qui ? Celui qui vous craint :

Ce noir brigand, ce corsaire farouche  
Dont le portrait souilleroit votre bouche :

Cet imposteur honteux même à nommer,  
Que par mépris vous n'osez diffamer.

Vous prétendez couler des jours paisibles,  
Et prévenir tous ces traits invisibles,

Qui contre vous lancés à tout propos,  
Ont si long-tems troublé votre repos.  
Commencez donc par changer votre style,  
Et sans offrir un hommage inutile,  
A des amis trop doux, trop généreux  
Pour devenir ennemi dangereux,  
Attachez-vous à ceux dont la furie  
D'aucun remords ne peut être attendrie  
A ces vautours de la société,  
Qui comme l'eau boivent l'iniquité;  
Et dont le cœur farouche, atrabilaire,  
Immole tout au plaisir de mal faire:  
Monstres paîtris & de boue & de sang,  
Que Tisiphone a nourris dans son flanc:  
Dont la malice injuste & forcenée  
Se fait un jeu de notre destinée:  
Du monde entier en secret abhorrés,  
Mais en public par crainte révéérés;  
Et de qui l'œil digne de Polyphème  
Fait frissonner, fait fuir la vertu même.  
Voilà les Saints que vous devez aimer,  
Craindre, servir, applaudir, réclamer;  
Si vous voulez sans trouble & sans scandale  
Jouir des droits acquis à leur cabale.  
Quoi? direz-vous, pour ces hommes de fer  
Abandonner ce qu'on a de plus cher?  
A l'intérêt immoler la justice,  
Et renier la vertu pour le vice?  
Non, je ne puis aux démons odieux  
Offrir l'encens que je ne dois qu'aux Dieux.  
Vous ne pouvez? F'aites donc votre compte  
De devenir bientôt, pour votre honte,  
L'unique objet de toutes leurs noirceurs.  
Préparez-vous à voir ces oppresseurs,  
Dans les accès de leur rage ennemie,  
Vous barbouiller de leur propre infamie;



Et contre vous , par ce chemin tortu ,  
Intéresser le vice & la vertu.  
Heureux encor si leur complot funeste ,  
Vous dépouillant du seul bien qui vous reste ;  
Ne force un jour vos azyles cachés ;  
Et si vos dieux par l'enfer débauchés ,  
Pleins des vapeurs dont l'erreur les enivre ;  
Ne prennent point leurs traits pour vous pour-  
suivre,

Car le motif d'une aveugle équité  
Jamais ne manque à l'infidélité ;  
Et l'on sçait trop jusqu'ou va l'assurance  
D'un zèle faux conduit par l'ignorance.  
Mais je ne sçai si les plus durs revers  
Qui d'un mortel puissent être soufferts ;  
Si des destins la rigueur inflexible ;  
Si la mort même a rien de plus sensible ,  
Que la douleur de se voir opprimé  
D'un ennemi que nous avons aimé.



---



---

# E P I T R E S.

## L I V R E I I.

---

### E P I T R E I.

A U R. P. B R U M O Y;

*Auteur du Théâtre des Grecs.*

**O**ui, cher Brumoy, ton immortel Ouvrage  
 Va désormais dissiper le nuage,  
 Où parmi nous le Théâtre avili,  
 Depuis trente ans semble être enseveli;  
 Et l'éclairant de ta propre lumière,  
 Lui rendre enfin sa dignité première.  
 De ses débris zélé restaurateur,  
 Et chez les Grecs hardi navigateur,  
 Toi seul as sçû dans ta pénible course  
 De ses beautés nous déterrer la source,  
 Et démêler les détours sinueux,  
 De ce Dédale oblique & tortueux,  
 Ouvert jadis par la sœur de Thalie  
 Aux seuls auteurs du Cid & d'Athalie;  
 Mais après eux, hélas! abandonné  
 Au goût pervers d'un siècle efféminé:  
 Qui ne prenant pour conseil & pour guide  
 Que les leçons de Tibulle & d'Ovide,  
 Et n'estimant dignes d'être applaudis  
 Que des héros par l'amour affadis,  
 Nous a produit cette foule incommode  
 D'Auteurs glacés, qui séduits par la mode;  
 N'exposent plus à nos yeux fatigués  
 Que des romans en vers dialogués;

Et d'un fatras de rimes accolées  
 Assaisonnant leurs fadeurs ampoulées,  
 Semblent vouloir par d'immuables loix  
 Borner tout l'art du théâtre François  
 A commencer dans leurs scènes dolentes  
 Du doux Quinault les Pandectes galantes.  
 Mais de ce style éflaqué, sans vigueur,  
 J'aime encor mieux l'insipide langueur,  
 Que l'emphatique & burlesque étalage  
 D'un faux sublime enté sur l'assemblage  
 De ces grands mots, clinquant de l'oraison,  
 Enflés de vent & vuides de raison,  
 Dont le concours discordant & barbare  
 N'est qu'un vain bruit, une sotte fanfare,  
 Et qui par force & sans choix enrollés  
 Hurlent d'effroi de se voir accouplés,  
 Ce n'est pourtant que sur ces balivernes  
 Qu'un fol essain d'Euripides modernes,  
 Creux au dedans, boursouflés au dehors,  
 S'est mis en droit, prodiguant ses accords,  
 D'importuner de sa voix imbécille  
 Et le théâtre, & la cour, & la ville.  
 Quoi ! diras-tu, ce privilège exquis ;  
 D'un vœu commun leur seroit-il acquis ?  
 Le goût public auroit-il par mégarde  
 Reçu sa loi du leur ? Dieu nous en garde ;  
 Il est encore des juges éclairés,  
 Des esprits sains, & des yeux épurés,  
 Pour discerner par un choix équitable  
 L'or de billon d'avec l'or véritable ;  
 N'en doutons point : mais à parler sans fard,  
 Leur petit nombre extrait & mis à part,  
 Que reste-t-il ? qu'un tas de vains Critiques,  
 D'esprits légers, de cerveaux fantastiques,  
 Du faux mérite orateurs dominans,  
 Fades loueurs, censeurs impertinens ;

Comptant pour rien justesse , ordre , harmonie ,  
Et confondant sous le nom de génie  
Tout mot nouveau , tout trait alambiqué ,  
Tout sentiment abstrait , sophistiqué ,  
Toute morale insipide & glacée ,  
Toute subtile & frivole pensée ;  
Du sens commun déclarés ennemis ,  
Et de l'esprit adoreteurs soumis :  
Car c'est l'esprit sur-tout qui enforcelle  
Nos raisonneurs à petite cervelle ,  
Linx dans le rien , taupes dans le réel ;  
Dont l'œil aigu , perçant , surnaturel ,  
Voyant à plein mille taches pour une  
Dans le soleil , n'en voit point dans la lune.  
Voilà quel est le tribunal prudent  
De nos prévôts du Pinde. Cependant  
Si devant eux commençant sa carrière ,  
D'un jeune Auteur la Muse avanturière  
Vient à s'ouvrir quelque obligeant accès ;  
Et peut enfin par un heureux succès  
Dans les rayons de ces grands météores  
Faire briller ses débiles phosphores ,  
Dieu sçait l'orgueil où prompt à se flater  
Notre étourdi va se précipiter.  
C'étoit d'abord un aspirant timide ;  
C'est maintenant un docteur intrépide :  
Et non content d'inonder tout Paris  
D'un Océan de perfides écrits ,  
Et d'étouffer ses Libraires crédules  
Sous des monceaux de papiers ridicules ,  
Tels qu'on pourroit , si la Cour des neuf Sœurs  
Pour la police avoit ses Assesseurs ,  
Ses Sanhédrins & ses Aréopages ,  
Le brûler vif dans ses propres ouvrages ;  
En ses accès je ne vous répons pas  
Qu'ayant déjà mis le bon sens à bas ,

Il n'entreprenne avec la même audace  
De renverser tout l'ordre du Parnasse,  
Et que la Rime attaquée en son fort  
De la raison n'éprouve aussi le fort.  
Et pourquoi non ? N'a-t-il pas ses Alcides ?  
Et sans compter tant d'illustres stupides,  
Tant d'aigrefins sur le Parnasse errans,  
Et tant d'Abbés doctement ignorans ;  
Pour s'épauler d'un garant moins indigne ;  
Ne peut-il pas citer l'exemple insigne  
D'un nourrisson du Parnasse avoué,  
Qui quelquefois dans son style enjoué  
Sçut accorder, quoiqu'avec retenue,  
Quelque licence à sa Muse ingénue ?  
Oui, j'en conviens : mais pour t'humilier ;  
Apprends de moi, sourcilleux écolier,  
Que ce qu'on souffre, encore qu'avec peine,  
Dans un Voiture ou dans un La Fontaine,  
Ne peut passer, malgré tes beaux discours,  
Dans les essais d'un rimeur de deux jours :  
Que la licence, humble, abjecte & soumise,  
Au rang des loix ne sçauroit être admise :  
Qu'un sage Auteur qui veut se faire un nom  
Peut en user ; mais en abuser, non ;  
Et que jamais, quelque appui qu'on lui prête ;  
Mauvais Rimeur n'a fait un bon Poète.  
Que La Fontaine ait donc, je le veux bien,  
De quelque règle étendu le lien ;  
Pour abolir toute loi prononcée,  
En est-ce assez de l'avoir transgressée ?  
Et puis d'ailleurs, par où t'es-tu flaté  
Qu'en l'imitant par son mauvais côté,  
Tu tireras de ta chétive Muse  
Tout l'excellent qui lui tient lieu d'excuse ?  
Tfouveras-tu, raisonnons de sang froid,  
Dans les tiroirs de tongéni e étroit

Ces grands pinceaux dont sa main toujours sûre  
Peignit si bien les traits de la nature ?  
Sçauras-tu , dis-je , ayant bien consulté  
Son coloris & sa naïveté ,  
Dans tes tableaux , sous cent nouvelles faces ,  
Nous présenter toujours les mêmes graces ,  
Et comme lui par cet art enchanteur  
Trouver la clef de l'ame du lecteur ?  
Bon , dira-t-il : le plaisant paralelle !  
Le bel emploi pour ma lyre immortelle !  
Outre qu'il est d'un maître tel que moi  
De ne connoître autre guide que soi ,  
De s'éloigner des routes anciennes ,  
Et de n'avoir de règles que les siennes ,  
J'ai pris un vol qui m'élève au-dessus  
De la nature & des communs abus ;  
Et le bons sens , la justesse & la rime  
Dégraderaient mon tragique sublime.  
Si ce n'est-là sa réponse , du moins  
C'est sa pensée ; & j'en ai pour témoins  
Ces vers bouffis où sa Muse hydropique  
Nous développe en style magnifique  
Tout le phébus qu'on reproche à Brebeuf ,  
Enguenillé des rimes du Pont-Neuf.  
Déjà tout fier de son propre suffrage ,  
En plein théâtre étalant son plumage ,  
Il se panade , & voit le ciel ouvert  
Dans son azur au grand jour découvert.  
Et par hazard si quelque astre propice  
Vient s'en mêler , & fait entrer en lice ;  
Pour l'appuyer , quelque étourneau titré ,  
Quelque veau d'or par Plutus illustré ,  
Ou quelque Fée autrefois Sœur professe  
Dans Amathonte , aujourd'hui Mere Abeffe ;  
Incontinent vous l'allez voir s'enfler  
De tout le vent que peut faire souffler



Dans les fournaux d'une tête échauffée  
Fatuité sur sottise greffée.  
Ouvrez les yeux, ignorans sectateurs  
De mes grossiers & vils compétiteurs.  
Ils tirent tous leur lumière débile  
Des vains secours d'une étude stérile:  
Pour moi, l'éclat dont je brille aujourd'hui  
Vient de moi seul; je ne tiens rien d'autrui.  
Mon Apollon ne règle point sa note  
Sur le clavier d'Horace & d'Aristote.  
Sophocle, Eschile, Homere ni Platon  
Ne m'ont jamais rien appris. Vraiment non.  
On le voit bien: mais ce qu'on voit encore,  
C'est que vos fleurs n'ont vécu qu'une aurore;  
Que votre éclat n'est qu'un feu de la nuit,  
Qui disparoit dès que le soleil luit?  
Et qu'un seul jour détruisant vos chimères,  
Détruit aussi vos lauriers éphémères.  
Car si jamais, de ses erreurs absous,  
L'œil du public vient à s'ouvrir sur vous;  
Tel dont jadis les faveurs obtenues  
Par vanité vous portoient jusqu'aux nues,  
Par vanité mettra tous ses ébats  
A vous coiffer du bonnet de Midas,  
Et devant lui votre gloire ternie  
Ne sera plus qu'un objet d'ironie.  
Voilà le sort & le fatal écueil  
Où tôt ou tard vient échouer l'orgueil  
De tous ces nains, petits géans précoces  
Que leurs flatteurs érigent en colosses,  
Mais qu'à la fin le bon sens fait rentrer  
Dant le néant dont on les sçut tirer.  
Dans le néant? dira quelqu'un peut-être:  
Pourquoi vouloir anéantir leur être?  
Lorsqu'un Auteur, du public abjuré,  
Voit contre lui tout bon vent déclaré,



Il peut , ailleurs dirigeant sa bouffole ,  
Tenter encor le caprice d'Eole ,  
Dans la tribune achalander son art ,  
De la Questure arborer l'étendart ;  
Ou chez un Grand par qui tout se gouverne ;  
Briguer le rang d'important subalterne.  
Oui-da. Je sçai qu'un mérite commun  
Par cent moyens , si ce n'est assez d'un ,  
Peut s'élever au rang qu'on lui dénie.  
Je sçai de plus que le même génie  
Qui dans un art sçut nous faire exceller ,  
Peut dans tout autre encor nous signaler.  
Mais une fois que la fureur d'écrire  
A par malheur établi son empire  
Dans le cerveau d'un Rimeur aveuglé ;  
Vuide de sens , & de soi-même enflé ;  
C'est une gale , un ulcère tenace ,  
Qui de son sang corrompt toute la masse ;  
Endort son ame , & lui rend ennuyeux  
Tout exercice honnête & sérieux.  
Jouet oisif de son talent futile ,  
N'en attendez rien de bon & d'utile ;  
Séduit sur-tout , & gâté chaque jour  
Par l'amidon des parfums de Cour.  
Car c'est vous seuls , excusez ma franchise ,  
Messieurs les Grands , par qui s'immortalise  
Dans son esprit l'incurable travers  
Qui l'abrutit dans l'amour de ses vers.  
A votre rang mesurant vos louanges ;  
Il croit parler la langue des Archanges ;  
Ce don céleste est un sacré dépôt  
Dont il doit compte au public : & bientôt  
Nous l'allons voir au sommet du Parnasse  
A chaque Auteur distribuant sa place ,  
Dicter de-là ses dogmes étourdis ,  
Et faire en loy passer tous ses édits ,

*E P I T R E I I.**A T H A L I E.*

**S** I je voulois , ambitieux critique ,  
Réduire en art la comédie antique ,  
Et débrouiller ses mystères divers ;  
J'adresserois ma prière & mes vers  
A ce génie autrefois par Térence  
Emancipé non loin de son enfance ,  
Puis tout-à-coup de son domaine exclus ;  
Evanoui trois cens lustres & plus ,  
Mais aujourd'hui que l'art d'un nouveau maître  
Le plus fameux que la Scène ait vû naître ,  
De ce génie abbatu de langueur  
A rajeuni la force & la vigueur ;  
Pour expliquer les loix qu'il a tracées ,  
Partout , hélas ! déjà presque effacées ,  
Et pour venger leur empire abjuré ,  
De quel flambeau pourrois-je être éclairé  
Que des rayons de la Muse elle-même  
Qui de son art lui traça le système ,  
Et l'inspirant lui sçut tout à la fois  
Faire connoître & pratiquer ses loix ?  
C'est donc à vous , ô divine Thalie ,  
A m'enseigner comment s'est rétablie  
Sous un mortel guidé par votre main  
L'intégrité du théâtre Romain ;  
Et par quel sort jaloux de notre gloire ,  
De vos leçons bannissant la mémoire ,  
Tout de nouveau nous le faisons rentrer  
Dans le cahos dont il sçut se tirer.

De ce progrès, de cette décadence  
 L'effet certain s'offre avec évidence.  
 Tâchons ici d'en marquer, s'il se peut,  
 Le vrai principe & l'invisible nœud.  
 Tout institut, tout art, toute police  
 Subordonnée au pouvoir du caprice,  
 Doit être aussi conséquemment pour tous  
 Subordonnée à nos différens goûts.  
 Mais de ces goûts la dissemblance extrême;  
 A le bien prendre, est un foible problème:  
 Et quoiqu'on dise, on n'en sçauroit jamais  
 Compter que deux; l'un bon, l'autre mauvais  
 Par des talens que le travail cultive,  
 A ce premier, pas-à-pas on arrive;  
 Et le public, que sa bonté prévient,  
 Pour quelque tems s'y fixe & s'y maintient.  
 Mais éblouis enfin par l'étincelle  
 De quelque mode inconnue & nouvelle,  
 L'ennui du beau nous fait aimer le laid,  
 Et préférer le moindre au plus parfait.

Par les Romains, chez les Grecs empruntée  
 L'Architecture au plus haut point portée,  
 Fait admirer encor dans ses débris  
 Son goût docile à ses maîtres chéris.  
 Elle sçut même enchérir sur leurs graces;  
 Mais ce ne fut qu'en marchant sur leurs traces,  
 Et sans risquer ses pas avaturés  
 Dans des sentiers de leur route égarés.  
 Ainsi par eux s'élevant sur eux-même,  
 Elle eût toujours joui du rang suprême  
 Et des honneurs à ses travaux acquis,  
 Si ce fléau des arts les plus exquis,  
 Ce corrupteur des sages disciplines,  
 Cet ennemi des plus pures doctrines,  
 L'orgueil aveugle, & l'amour entêté  
 Du changement & de la nouveauté,

Lui présentant ses perfides amorces ,  
N'eût par degrés miné toutes ses forces ,  
Et d'un corps mâle & d'embonpoint orné  
Fait un squelette aride & décharné.  
On vit dès-lors son arrogance énorme  
Fronder le goût de l'antique uniforme.  
Toujours même art , mêmes dimensions ;  
Mêmes contours , mêmes proportions :  
Temples , Palais , Places , maisons privées ;  
Frises , Frontons , Colonnes élevées  
Sur même plan , & sur même niveau ;  
Et nul dessein , nul agrément nouveau ?  
Affranchissons de cette tyrannie ,  
Il en est tems : notre libre génie.  
Cette façade , y compris chaque flanc ,  
A , dites-vous , cent colonnes de rang ?  
Varions-la : distinguons-les entre elles  
Par cent hauteurs , par cent formes nouvelles ;  
Ce grand portail d'ornemens dégarni ,  
Plus ouvragé paroîtra moins uni.  
Cet Ordre est simple & tout d'une parure ?  
Entassons y figure sur figure.  
Ce mur avance ? il le faut enfoncer.  
Ce toit s'éleve ? il le faut rabaisser.  
Il faut enfin dans sa pédanterie  
Laisser vieillir la froide symétrie :  
Par ce moyen , loin d'être imitateurs ,  
Nous deviendrons d'illustres inventeurs.  
Cette peinture est l'image historique  
Des changemens de la Muse comique.  
Telle en ce siècle , aux nouveautés enclin  
Fut sa fortune , & tel est son déclin.  
De son génie éteint avec les graces  
Il ne restoit ni vestiges ni traces ,  
Avant qu'Armand heureux à tout tenter  
Eût entrepris de le ressusciter.

Mais ce génie alors en son enfance ,  
Dans son berceau dépourvû d'assistance :  
Faute d'un maître habile à l'essayer ,  
N'avoit encore appris qu'à bégayer ;  
Lorsqu'affisté de Térence & de Plaute :  
Molière vint , dont la voix ferme & haute ;  
Lui fit d'abord par de justes leçons  
Articuler & distinguer ses sons.  
Bientôt après sur ses avis fidèles  
S'appriivoisant avec ces grands modèles ;  
Et dans leur lice instruit a s'exercer ,  
Il apprit d'eux l'art de les devancer.  
Sous ce grand homme enfin la Comédie  
Sçut arriver , justement applaudie ,  
A ce point fixe où l'art doit aboutir ,  
Et dont sans risque il ne peut plus sortir.  
Ce fut alors que la Scène féconde  
Devint l'école & le miroir du monde ;  
Et que chacun , loin d'en être choqué ,  
Fit son plaisir de s'y voir démasqué.  
Là le Marquis figuré sans emblème  
Fut le premier à rire de lui-même ,  
Et le Bourgeois apprit , sans nul regret ,  
A se moquer de son propre portrait.  
Le for Sçavant , la docte Extravagante ,  
La Précieuse & la Prude arrogante ,  
Le faux Dévot , l'Avare , le Jaloux ,  
Le Médecin , le Malade ; enfin tous ,  
Chez une Muse en passe-tems fertile ,  
Vinrent chercher un passe-tems utile.  
Les beaux discours , les grands raisonnemens ;  
Les lieux communs , & les beaux sentimens  
Furent bannis de son joyeux domaine ,  
Et renvoyés à sa sœur Melpoméne.  
Bref , sur un thrône au seul Rire affecté ,  
Le Rire seul eut droit d'être exalté.

C'est par cet art qu'elle charma la ville,  
Et que toujours renfermée en son style,  
A la Cour même où sur-tout elle plut,  
Elle atteignit son véritable but :  
Quand tout-à-coup la licence fantasque  
Levant sur elle un poignard Bergamasque ;  
Vint à nos yeux de ses membres hachés  
Eparpiller les lambeaux détachés,  
Et sur la Scène, ô honte du Parnasse !  
Ressusciter le vieux monstre d'Horace.  
Mais non : la Muse étoit en sûreté,  
Et son nom seul pouvoit être insulté,  
Que peut contre elle un fantôme stérile ;  
De l'Italie engeance puérile ?  
Ce n'est pas lui de qui l'effort jaloux,  
Nymphé immortelle, est à craindre pour vous ;  
Ce que je crains, c'est ce funeste guide,  
Cet enchanteur de nouveautés avide,  
Qui ne pensant qu'à vous assassiner,  
Du grand chemin cherche à vous détourner,  
Et vous conduit à votre sépulture  
Par des sentiers de fleurs & de verdure.  
C'est lui qui masque & déguise en phébus  
Vos traits naïfs & vos vrais attributs.  
C'est lui chez qui votre joie ingénue  
Languit captive & presque méconnue  
Dans ces atours recherchés & fleuris,  
Qui semblent faits pour les seuls beaux esprits ;  
Et dont tout l'art qu'en bâillant on admire,  
Arrache à peine un froid & vain sourire.  
Enfin c'est lui qui de vent vous nourrit,  
Et qui toujours courant après l'esprit,  
De Malbranche élève fanatique,  
Met en crédit ce jargon dogmatique,  
Ces argumens, ces doctes Rituels,  
Ces entretiens fins & spirituels,



Ces sentimens que la Muse tragique  
Non sans raison réclame & revendique ,  
Et dans lesquels un Aâteur charlatan  
Du cœur humain nous décrit le roman.  
Hé ventrebleu ! pédagogue infidèle ,  
Décris-nous-en l'histoire naturelle ,  
Diroit celui par qui l'Homme au sonnet  
Est renvoyé tout plat au cabinet :  
Expose-nous ses délires frivoles  
En actions , & non pas en paroles ;  
Et ne viens plus m'embrouiller le cerveau  
De ton sublime aussi triste que beau.  
L'art n'est point fait pour tracer des modèles ;  
Mais pour fournir des exemples fidèles ,  
Du ridicule & des abus divers  
Où tombe l'homme en proie à ses travers.  
Quand tel qu'il est on me l'a fait paroître ,  
Je me figure assez quel je dois être ,  
Sans qu'il me faille affliger en public  
D'un froid sermon passé par l'alambic.  
Loin tout Rimeur enflé de beaux passages ;  
Qui sur lui seul moulant ses personnages ,  
Veut qu'ils aient tous autant d'esprit que lui ;  
Et ne nous peint que soi-même en autrui.  
Je puis du moins admettre une folie  
Qui sert de cure à ma mélancolie ,  
Et m'égayer dans le jeu naturel  
D'un Trivelain qui se donne pour tel :  
Mais un Boufon , qui lorsque je veux rire  
Fait le sophiste , & prétend que j'admire  
Son beau langage & sa subtilité ;  
A dire vrai , le bon sens révolté  
Perd patience à ce babil mystique ;  
Et s'accommode encor moins d'un comique  
Dont la froideur tient la joie en échec ,  
Que d'un tragique où l'œil demeure à sec.

Quoi ? dira-t'on , l'esprit , à votre compte ,  
Ne peut donc plus servir qu'à notre honte ?  
C'est un faulxaire , un prévaricateur ,  
De toute règle éternel infraçteur ,  
Et qu'Apollon , suivant votre hypothèse ,  
Ne peut trop tôt proscrire. A Dieu ne plaise !  
Je sçai trop bien qu'un si riche ornement  
Est de notre art le premier instrument ,  
Et que l'esprit , l'esprit seul peut sans doute ,  
Aux grands succès se frayer une route.  
Ce que j'attaque , est l'emploi vicieux  
Que nous faisons de ce présent des cieux.  
Son plus beau feu se convertit en glace ,  
Dès qu'une fois il luit hors de sa place ,  
Et rien enfin n'est plus froid qu'un écrit  
Où l'esprit brille aux dépens de l'esprit.  
Au haut des airs le vol de ma pensée  
Peut m'élever ; mais sans le caducée.  
De la Raison , cet effort ne me sert  
Qu'à prolonger une erreur qui me perd :  
Comme un coursier que le voyageur yvre  
A dérouté du chemin qu'il doit suivre ;  
Plus il est prompt , diligent & soudain ,  
Plus il s'éloigné , & se fatigue en vain.  
N'allons donc plus , déserteurs de nos peres ;  
Sacrifier à nos propres chimères ;  
Et sans risquer un honteux démenti ,  
Tenons-nous-en , c'est le plus sûr parti ,  
Au droit chemin tracé par nos ancêtres.  
Tel méprisant l'exemple de ses maîtres ,  
Dans son idée en croit être plus grand ,  
Qui dans le fond n'en est que différent.  
Au suc exquis d'un aliment solide  
Pourquoi mêler notre sel insipide ?  
Si le génie en nous se fait sentir ,  
Et de prison se prépare à sortir ,

Laissons agir son naturel aimable ,  
 Sans absorber ce qu'il a d'estimable  
 Dans une mer de frivoles langueurs ,  
 Dans ce fatras de morale sans mœurs ,  
 De vérités froides & déplacées ,  
 De mots nouveaux , & de fades pensées  
 Qui font briller tant d'Auteurs importuns ,  
 Toujours loués des connoisseurs communs ,  
 Et qui pis est , loués par l'endroit même ,  
 Qui du bon sens mérite l'anathème.  
 Car tout novice en disant ce qu'il faut ,  
 Ne croit jamais s'élever assez haut.  
 C'est en disant ce qu'il ne doit pas dire ;  
 Qu'il s'éblouit , se délecte & s'admire  
 Dans ses écarts non moins présomptueux  
 Qu'un indigent superbe & fastueux ,  
 Qui se laissant manquer du nécessaire ,  
 Du superflu fait son unique affaire.  
 A nos Auteurs ce n'est point , entre nous ;  
 L'esprit qui manque : ils en ont presque tous  
 Mais je voudrois dans ces nouveaux adeptes  
 Voir une humeur moins rétive aux préceptes  
 Qui du Théâtre ont établi la loi.  
 Ils en auroient mieux profité que moi :  
 Mais tout compté , je crois , Dieu me pardonne ,  
 Que si j'étois pourvu , moi qui raisonne ,  
 D'autant d'esprit qu'ils en ont en effet ,  
 Je ferois peut-être mieux qu'ils n'ont fait ,  
 Encore un mot à ces esprits sévères ,  
 Qui du beau style orateurs somnifères ,  
 M'allégueront peut-être avec hauteur  
 L'Autorité de cet illustre Auteur ,  
 Qui dans le sac où Scapin s'enveloppe.  
 Ne trouve plus l'Auteur du Misanthrope.  
 Non , il ne put l'y trouver , j'en convien :  
 Mais ce grand juge y retrouva fort bien

Le Grec fameux qui ſçut en perſonnages  
 Faire jadis changer juſqu'aux nuages,  
 Un cœur d'oifeaux en peuple révééré,  
 Et Plutus même en Argus éclairé.  
 Ariſtophane, auſſi-bien que Ménandre,  
 Charroit les Grec aſſemblés pour l'entendre;  
 Et Raphaël peignit, ſans déroger,  
 Plus d'une fois maint grotesque léger.  
 Ce n'eſt point-là flétrir ſes premiers rôles,  
 C'eſt de l'eſprit embraffer les deux poles;  
 Par deux chemins c'eſt tendre au même but,  
 Et ſ'illuſtrer par un vil attribut.  
 Songez-y donc, chers enfans d'une Muſe  
 Qui cherche à rire, & que la joie amuſe.  
 Depuis cent ans deux Théâtres chéris  
 Sont conſacrés, l'un aux Pleurs, l'autre aux Ris:  
 Sans les confondre, il faut tâcher d'y plaire,  
 Si toutefois vous n'aimez pas mieux faire  
 ( Pour diſtinguer notre ſçavoir profond )  
 Rire au premier, & pleurer au ſecond.

## ÉPIÔTRE III.

À MONSIEUR ROLLIN.

**D**Oôte héritier des tréſors de la Grece  
 Qui le premier par une heureuſe adreſſe  
 Sçus dans l'hiſtoire aſſocier le ton  
 De Thuſydide, à la voix de Platon:  
 Sage Rollin, quel eſprit ſympatique  
 T'a pû guider dans ce ſiècle critique,  
 Pour échaper à tant d'eſſains divers  
 D'après cenſeurs qui peuplent l'univers?

Toujours croissant de volume en volume ,  
 Quel bon génie a dirigé ta plume ?  
 Par quel bonheur enfin, ou par quel art  
 As-tu forcé le volage Hazard ,  
 L'aveugle Erreur , la Chicane insensée,  
 L'orgueil jaloux , l'envie intéressée ,  
 De te laisser en pleine sûreté  
 Jouir vivant de ta postérité ,  
 Et de changer pour toi seul, sans mélange ;  
 Leurs cris d'angoisse en concert de louange ?

Tout écrivain vulgaire ou non commun  
 N'a proprement que de deux objets l'un :  
 Ou d'éclairer par un travail utile ,  
 Ou d'attacher par l'agrément du style.  
 Car sans cela quel Auteur, quel écrit  
 Peut par les yeux percer jusqu'à l'esprit ?  
 Mais cet esprit lui-même en tant d'étages  
 Se subdivise à l'égard des ouvrages ,  
 Que du public tel charme la moitié ,  
 Qui très-souvent à l'autre fait pitié.  
 Du Sénateur la gravité s'offense  
 D'un agrément dépourvû de substance ;  
 Le courtisan se trouve effarouché  
 D'un sérieux d'agrément détaché ;  
 Tous les lecteurs ont leurs goûts , leurs manies :  
 Quel Auteur donc peut fixer leurs génies ?  
 Celui-là seul qui formant le projet  
 De réunir & l'un & l'autre objet  
 Sçait rendre à tous l'utile délectable ,  
 Et l'attrayant utile & profitable  
 Voilà le centre & l'immuable point  
 Où toute ligne aboutit & se joint.  
 Or ce grand but ; ce point mathématique ;  
 C'est le vrai seul , le vrai qui nous l'indique.  
 Tout , hors de lui , n'est que futilité ,  
 Et tout en lui devient sublimité.



Sur cette règle , ami , le moindre **Œdipe**  
Peut deviner la source & le principe  
De ce succès qui pour toi parmi nous  
Accorde , unit & fixe tous les goûts.  
La vérité simple , naïve & pure ,  
Par-tout marquée au coin de la nature ,  
Dans ton histoire offre un sublime essai  
Où tout est beau , parce que tout est vrai :  
Non d'un vrai sec & crûment historique ;  
Mais de ce vrai moral & théorique ,  
Qui nous montrant les hommes tels qu'ils sont ,  
De notre cœur nous découvre le fond ,  
Nous peint en eux nos propres injustices ,  
Et nous fait voir la vertu dans leurs vices.  
C'est un théâtre , un spectacle nouveau ,  
Où tous les morts , sortant de leur tombeau ,  
Viennent encor sur une scène illustre  
Se présenter à nous dans leur vrai lustre ;  
Et du public dépouillé d'intérêt ,  
Humbles acteurs , attendre leur arrêt.  
Là retraçant leurs foiblesses passées ,  
Leurs actions , leurs discours , leurs pensées ,  
A chaque état ils reviennent dicter  
Ce qu'il faut fuir , ce qu'il faut imiter ;  
Ce que chacun , suivant ce qu'il peut être ,  
Doit pratiquer , voir , entendre , connoître ;  
Et leur exemple en diverses façons  
Donnant à tous les plus nobles leçons ,  
Rois , Magistrats , Législateurs suprêmes ,  
Princes , Guerriers , simples citoyens mêmes ,  
Dans ce sincère & fidèle miroir  
Peuvent apprendre & lire leur devoir.  
Ne pense pas pourtant qu'en ce langage  
Je vienne ici préconiseur peu sage  
Tenter ton zèle humble , religieux ,  
Par un encens à toi-même odieux.



Rassure-toi : non , j'ose te le dire ,  
Ce n'est pas toi , cher Rollin , que j'admire.  
J'admire en toi , plus justement épris ,  
L'Auteur divin qui parle en tes écrits ,  
Qui par ta main retraçant ses miracles ,  
Qui par ta voix expliquant ses oracles ,  
T'a librement & pour prix de ta foi  
Daigné choisir pour ce sublime emploi ;  
Mais qui pouvoit sur tout autre en ta place  
Faire à son choix tomber la même grace ,  
Et jusqu'à moi la laisser parvenir ,  
S'il m'eût jugé digne de l'obtenir.  
Il a voulu montrer par le suffrage  
Dont sa faveur couronne ton ouvrage ,  
Quelle distance il met entre celui  
Qui comme toi ne se cherche qu'en lui ;  
Et tout esprit qu'aveugle la fumée  
De ce grand Roi qu'on nomme Renommée ,  
Fantôme errant qui nourri par le bruit ,  
Fuit qui le cherche , & cherche qui le fuit :  
Mais qui du fort enfant illégitime ,  
Et quelquefois misérable victime ,  
N'est rien en soi qu'un être mensonger ,  
Une ombre vaine , accident passager  
Qui suit le corps , bien souvent le précède ,  
Et plus souvent l'accourcit ou l'excede.  
C'est lui pourtant , lui , dont tous les mortels  
Viennent en foule encenser les autols :  
C'est cette idole à qui tout sacrifie ,  
A qui durant tout le cours de leur vie  
Grands & petits follement pressés  
Offrent leurs vœux , souvent mal exaucés.  
Non que l'espoir d'un succès équitable  
Dans son objet ait rien de condamnable ,  
Ni que le cœur doive s'y refuser ,  
Quand le principe est de s'y proposer

Du roi des rois la gloire souveraine  
Ou du prochain l'utilité certaine.  
Mais si l'amour d'un chatouilleux encens  
Enyvre seul notre esprit & nos sens ;  
Si rejetant la véritable gloire ,  
Nous nous bornons à l'honneur illusoire  
De fasciner par nos foibles clartés  
D'un vain public les yeux débilés ,  
Sans consulter par d'utiles prières  
L'unique Auteur de toutes les lumières :  
En quelque rang que le Ciel nous ait mis ,  
Petits ou grands , ne soyons pas surpris  
Qu'au lieu d'encens , le dégoût populaire  
De notre orgueil devienne le salaire :  
Ou que du moins nos succès éclatans  
Soient traversés par tous les contre-tems ,  
Dont l'ignorance ou l'envie hypocrite  
Troublent toujours tout aveugle mérite ,  
Qui n'écoutant , n'envifageant que soi ,  
Borne à lui seul son objet & sa loi ,  
C'est-là peut-être , ami , je le confesse ,  
( Car c'est ainsi que l'orgueil nous abbaisse )  
Ce qui du Ciel irritant le courroux  
M'a suscitè tant d'ennemis jaloux ,  
Qu'une brutale & lâche calomnie  
Acharne encor sur ma vertu ternie ,  
Et qui toujours dans leurs propres couleurs  
Cherchent la mienne , & mes traits dans les leurs.  
Triste loyer , châtiment lamentable  
D'un amour-propre , il est vrai , plus traitable ,  
Et de vapeurs moins qu'un autre enyvré ,  
Mais dans soi-même encor trop concentré ,  
Et ne cherchant dans ses vains exercices  
Qu'à contenter ses volages caprices.  
Quelques efforts qu'ait toutefois tenté  
De leur courroux l'âpre malignité

Pour infecter l'air pur que je respire,  
J'ai sçû tirer au moins, ou pour mieux dire,  
Le Ciel m'a fait tirer par ses secours  
Un double fruit de leurs affreux discours :  
L'un d'entrevoir, que dis je, de connaître  
Dans ce fléau la justice d'un Maître  
Qui ne tolère en eux des traits si faux,  
Que pour punir en nous de vrais défauts :  
L'autre, d'apprendre à ne leur plus répondre  
Que par des mœurs dignes de les confondre,  
A les laisser croupir dans le mépris  
Dont le public les a déjà flétris,  
A fuir enfin toute escrime inégale,  
Qui d'eux à nous rempliroit l'intervale.  
Car le danger de se voir insulté  
N'est pas restraint à la difficulté  
De réfuter les fables romancières  
De ces fripiers d'impostures grossières ;  
Dont le venin non moins fade qu'amer  
Se fait vomir comme l'eau de la mer.  
Il est aisé d'arrêter leurs vacarmes,  
Et de les vaincre avec leurs propres armes ;  
Ce n'est pas-là le danger capital :  
Le vrai péril est le piège fatal  
Que leur noirceur tend à notre innocence  
Pour l'engager dans la même licence,  
Pour la changer en colère, en aigreur,  
En médisance, en chicane, en fureur :  
Nous réduisant enfin pour tout sommaire  
A n'avoir plus nul reproche à leur faire,  
Dès qu'envers nous leurs crimes personnel  
Nous ont rendus envers eux criminels.  
Qu'arrive-t-il de ces lâches batailles,  
De ces défits, embuches, repréfailles ?  
C'est qu'en croyant par l'effort de nos coups  
Nous venger d'eux, nous les vengeons de nous ;



Qu'en travaillant sur de si faux modèles,  
Nous devenons leurs copistes fidèles,  
Donnant comme eux, ridicules héros,  
A nos dépens la comédie aux sots;  
Et leur montrant bassement avilie,  
Notre sagesse habillée en folie.  
Le bel honneur! d'attrouper les passans  
Au bruit honteux de nos cris indécens!  
Quelle pitié de prendre ainsi le change!  
N'allons donc point pour blâme ou pour louange  
Dépayer des talens estimés,  
Et du public peut être réclamés,  
En détournant leur légitime usage  
A des emplois indignes d'un vrai sage;  
Et nous vengeant par de plus noble traits,  
Songeons au fruit qu'à de bien moindres frais  
Peut retirer un solide mérite  
Des ennemis que le sort lui suscite.  
Tous ces travaux dont il est combattu,  
Sont l'aliment qui nourrit sa vertu.  
Dans le repos elle s'endort sans peine;  
Mais les assauts la tiennent en haleine.  
Un ennemi, dit un célèbre Auteur,  
Est un soigneux & docte précepteur,  
Fâcheux par fois, mais toujours salutaire,  
Et qui nous sert sans gage ni salaire:  
Dans ses leçons plus utile cent fois  
Que ses amis dont la timide voix  
Crainte d'éveiller notre esprit qui sommeille  
Par des accens trop durs à notre oreille.  
A qui des deux en effet m'adresser  
Dans les besoins dont je me sens presser?  
Est-ce au flatteur qui me loue & m'encense?  
Est-ce à l'ami qui me tait ce qu'il pense?  
Par tous les deux séduit au même point,  
Mon ennemi seul ne me trompe point.

Du foible ami dépouillant la mollesse,  
Du vil flatteur dédaignant la souplesse,  
Son émétique est un breuvage heureux,  
Souvent utile, & jamais dangereux.  
Car si celui dont la main le prépare,  
D'empoisonneur porte déjà la tare,  
Qu'ai-je à risquer ? de son venin chétif  
Son venin même est le préservatif.  
S'il m'a taxé d'une infirmité feinte,  
La Vérité du même coup atteinte  
Sçaura bientôt trouver plus d'un moyen  
Pour rétablir son crédit & le mien.  
Mais par malheur, si d'un mal véritable  
Il trouve en moi le signe indubitable ;  
S'il m'avertit par ses cris pointilleux,  
D'un vrai levain, d'un ferment périlleux  
Qui de mon sang altère la substance ;  
Alors sa haine, & la noire constance  
Dont me poursuit son courroux effronté,  
Sans qu'il y songe, avancent ma santé :  
C'est une épée, un glaive favorable,  
Qui dans ses mains malgré lui seccurable :  
M'ouvrant le flanc pour abréger mon sort,  
Perce l'abcès qui me donnoit la mort.  
Si je guéris, l'intention contraire  
De l'assassin ne fait rien à l'affaire :  
De son forfait toute l'utilité  
Reste à moi seul, à lui l'iniquité.  
C'est donc à l'homme envers la Providence  
Une bien folle & bien haute imprudence,  
D'attribuer à son inimitié  
Ce qui souvent n'est dû qu'à sa pitié.  
Ces contretens, ces tristes aventures  
Sont bien plutôt d'heureuses conjonctures  
Dont le concours l'assiste & le soutient,  
Non comme il veut, mais comme il lui convient.



L'Etre suprême en ses loix adorables,  
Par des ressorts toujours impénétrables,  
Fait, quand il veut, des maux les plus outrés  
Naître les biens les plus inespérés.  
A quel propos vouloir donc par caprice  
Intervertir l'ordre de la justice,  
Et la tenter par d'aveugles regrets,  
Ou par des vœux encor plus indiscrets ?  
O si du Ciel la bonté légitime  
Daignoit enfin du malheur qui m'opprime  
Faire cesser le cours injurieux  
Si son flambeau dessillant tous les yeux,  
A ma vertu si long-tems poursuivie  
Rendoit l'éclat dont l'implacable Envie  
Sous l'épaisseur de ses brouillards obscurs  
Offusque encor les rayons les plus purs !  
Cette prière innocente & soumise,  
Je l'avoûrai, peut vous être permise :  
Vous en avez légitimé l'ardeur  
Par votre vie & par votre candeur ;  
Votre innocence inflexible & robuste  
N'a point plié sous un pouvoir injuste :  
Votre devoir est rempli ; tout va bien :  
Soyez en paix ; le Ciel fera le sien.  
Il a voulu se réserver la gloire  
De son triomphe & de votre victoire,  
Et prévenir en vous la vanité  
Qu'en votre cœur eût peut-être excité  
Une facile & prompte réussite  
Attribuée à votre seul mérite ;  
Vous épargnant ainsi le dur fardeau  
Et les rigueurs d'un châtement nouveau.  
Dans' nos souhaits, aveugles que nous sommes,  
Nous ignorons le vrai bonheur des hommes.  
Nous le bornons aux fragiles honneurs,  
Aux vanités aux plaisirs suborneurs ;



A captiver l'estime populaire ;  
A rassembler tout ce qui peut nous plaire ;  
A nous tirer du rang de nos égaux ;  
A surmonter enfin tous nos rivaux.  
Bonheur fatal ! dangereuse fortune ,  
Et que le Ciel , que souvent importune  
L'avidité de nos trompeurs desirs .  
Dans sa colère accorde à nos soupirs !  
Ce n'est jamais qu'au moment de sa chute ,  
Que notre orgueil voit du rang qu'il dispute  
La redoutable & profonde hauteur.  
Ce Courtisan qu'enyvre un vent flateur ,  
Vient d'obtenir par sa brigue funeste  
La place dûe au mérite modeste  
Pour l'exalter tout semble réuni :  
Il est content. Dites qu'il est puni.  
Il lui falloit cette place éclairée ,  
Pour mettre au jour sa misère ignorée.  
N'allons donc plus par de folles ferveurs  
Prescrire au Ciel ses dons & ses faveurs.  
Demandons-lui la prudence équitable ,  
La piété sincère ; charitable ;  
Demandons-lui sa grace , son amour ;  
Et s'il devoit nous arriver un jour  
De fatiguer sa facile indulgence  
Par d'autres vœux , pourvoyons-nous d'avance  
D'assez de zèle & d'assez de vertus  
Pour devenir dignes de ses refus.



## E P I T R E I V .

A M O N S I E U R R A C I N E .

**D**E nos erreurs, tu le sçais, cher Racine,  
La déplorable & funeste origine  
N'est pas toujours comme on veut l'assurer,  
Dans notre esprit facile à s'égarer ;  
Et sa fierté dépendante & captive  
N'en fut jamais la source primitive.  
C'est le cœur seul, le cœur qui le conduit,  
Et qui toujours l'éclaire ou le séduit.  
S'il prend son vol vers la céleste voute,  
L'esprit docile y vole sur sa route ;  
Si de la terre il suit les faux appas,  
L'esprit servile y rempe sur ses pas :  
L'esprit enfin, l'esprit, je le répète,  
N'est que du cœur l'esclave ou l'interprète.  
Et c'est pourquoi tes divins précurseurs,  
De nos autels antiques défenseurs,  
Toujours sur lui se sont fait une gloire  
De signaler leur première victoire.  
Oui, cher Racine ; & pour n'en point douter ;  
Chacun en soi n'a qu'à se consulter.  
Celui qui veut de mon esprit rebelle,  
Domter, comme eux, la révolte infidelle,  
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,  
Doit commencer par soumettre mon cœur ;  
Et plein du feu de ton illustre père,  
Me préparer un chemin nécessaire  
Aux vérités qu'Esther va me tracer,  
Par les soupirs qu'elle me fait pousser.

C'est par cet art que l'Auteur de la Grace ,  
Versant sur toi sa lumière efficace ,  
Daigna d'abord , certain de son succès ,  
Toucher mon cœur dans tes premiers essais ;  
Et qu'aujourd'hui consommant son ouvrage ,  
Et secondant ta force & ton courage ,  
Il brise enfin le funeste cercueil  
Où mon esprit retranchoit son orgueil ,  
Et grave en lui les derniers caractères ,  
Qui de ma foi consacrent les mystères.  
Quelle vertu ! quels charmes tout-puissans  
A son empire asservissent mes sens !  
Et quelle voix céleste & triomphante  
Parle à mon cœur , le pénètre , l'enchanté !  
C'est Dieu , c'est lui , dont les traits glorieux  
De leur éclat frappent enfin mes yeux.  
Je vois , j'entends , je crois : ma raison même  
N'écoute plus que l'oracle suprême.  
Qu'attens-tu donc ? toi dont l'œil éclairé  
Des vérités dont il m'a pénétré ,  
Toi dont les chants non moins doux que sublimes,  
Se sont ouverts tous les divins abîmes  
Où sa grandeur se plaît à se voiler ;  
Qu'attens-tu , dis-je , à nous les révéler,  
Ces vérités qui nous la font connaître ?  
Et que sçais-tu s'il ne te fit point naître  
Pour ramener les sujets non soumis ,  
Ou consoler du moins ses vrais amis ?  
Dans quelle nuit , hélas ! plus déplorable  
Pourroit briller sa lumière adorable ,  
Que dans ces jours où l'ange ténébreux  
Offusque tout de ses brouillards affreux ?  
Où franchissant le stérile domaine  
Donné pour borne à la sagesse humaine ,  
De vils mortels jusqu'au plus haut des Cieux  
Osent lever un front audacieux ?

Où nous voyons enfin , l'osé-je dire ?  
La vérité soumise à leur empire ,  
Ses feux éteints dans leur sombre fanal,  
Et Dieu cité devant leur tribunal ?  
Car ce n'est plus le tems où la licence  
Daignoit encor copier l'innocence,  
Et nous voiler ses excès monstrueux  
Sous un bandeau modeste & vertueux.  
Quelque mépris , quelque horreur que mérite  
L'art séducteur de l'infâme hypocrite ,  
Toujours pourtant du scandale ennemi  
Dans ses dehors il se montre affermi ;  
Et plus prudent que souvent nous ne sommes,  
S'il ne craint Dieu , respecte au moins les hommes.  
Mais en ce siècle à la révolte ouvert ,  
L'impiété marche à front découvert :  
Rien ne l'étonne ; & le crime rebelle  
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.  
Sous ses drapeaux , sous ses fiers étendards,  
L'œil assuré , courent de toutes parts  
Ces légions , ces bruyantes armées  
D'esprits subtils , d'ingénieux pigmées ,  
Qui sur des monts d'argumens entassés ,  
Contre le Ciel burlesquement haussés ,  
De jour en jour , superbes Encelades ,  
Vont redoublant leurs folles escalades ;  
Jusques au sein de la Divinité  
Portent la guerre avec impunité  
Viendront bientôt , sans scrupule & sans honte ;  
De ses arrêts lui faire rendre compte ;  
Et déjà même , arbitres de sa loi ,  
Tiennent en main pour écraser la foi ,  
De leur raison les foudres toutes prêtes.  
Y songez-vous , insensés que vous êtes ?  
Votre raison qui n'a jamais floté  
Que dans le trouble & dans l'obscurité,

Et qui rempant à peine sur la terre ,  
Veut s'élever au-dessus du tonnerre ,  
Au moindre écueil qu'elle trouve ici bas ,  
Bronche , trébuche , & tombe à chaque pas ;  
Et vous voulez , fiers de cette étincelle ,  
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle ?  
Cessez , cessez , héritage des vers ,  
D'interroger l'Auteur de l'univers :  
Ne comptez plus avec ses loix suprêmes ;  
Comptez plutôt , comptez avec vous-mêmes :  
Interrogez vos mœurs , vos passions :  
Et feuilletons un peu vos actions.  
Chez des amis vantés pour leur sagesse  
Avons-nous vû briller votre jeunesse ?  
Vous a t'on vûs dans leur choix enfermés ,  
Et de leurs mains à la vertu formés ,  
Chérir comme eux la paisible innocence ,  
Vaincre la haine , étouffer la vengeance ;  
Faire la guerre aux vices insensés ,  
A l'amour-propre , aux vices intéressés ;  
Domter l'orgueil , la colére , l'envie ,  
La volupté des repentirs suivie ?  
Vous a t'on vûs dans vos divers emplois ,  
Au taux marqué par l'équité des loix  
De vos trésors mesurer la récolte ,  
Et de vos sens appaiser la révolte ?  
S'il est ainsi , parlez : je le veux bien.  
Mais non. J'ai vû , ne dissimulons rien ,  
Dans votre vie , au grand jour exposée ,  
Une conduite , hélas ! bien opposée ;  
Une jeunesse en proie aux vains desirs ,  
Aux vanités , aux coupables plaisirs.  
Un fol essain de beautés effrénées ,  
A la mollesse , au luxe abandonnées.  
De faux amis , d'insipides flateurs ,  
Furent d'abord vos sages précepteurs.

Bientôt après sur leurs doctes maximes ,  
En gentillesse érigeant tous les crimes ,  
Je vous ai vus à titre de bel-air  
Diviniser des idoles de chair ,  
Et mettre au rang des belles aventures  
Sur leur pudeur vos victoires impures.  
Je vous ai vus, esclaves de vos sens ,  
Fouler aux pieds les droits les plus puissans ;  
Compter pour rien toutes vos injustices ;  
Immoler tout à vos moindres caprices ,  
A votre haine , à vos affections ,  
A la fureur de vos préventions ;  
Vouloir enfin par vos désordres mêmes  
Justifier vos désordres extrêmes ;  
Et sans rougir , enflés par le succès ,  
Vous honorer de vos propres excès.  
Mais au milieu d'un si gracieux songe ,  
Ce ver caché , ce remors qui vous ronge ,  
Jusqu'au plus fort de vos déréglemens  
Vous exposoit à de trop durs tourmens.  
Il a fallu , parlons sans nulle feinte ,  
Pour l'étouffer , étouffer toute crainte ;  
Tout sentiment d'un fâcheux avenir ;  
D'un Dieu vengeur chasser le souvenir ,  
Poser en fait qu'au corps subordonnée  
L'ame avec lui meurt ainsi qu'elle est née ;  
Passer enfin de l'endurcissement  
De votre cœur , au plein soulèvement  
De votre esprit. Car tout libertinage  
Marche avec ordre ; & son vrai personnage  
Est de glisser par degré son poison ,  
Des sens au cœur , du cœur à la raison.  
De-là sont nés , modernes Aristippes ,  
Ces merveilleux & commodes principes ,  
Qui vous bornant aux voluptés du corps ,  
Bornent aussi votre ame & ses efforts



A contenter l'agréable imposture  
Des appétits qu'excite la nature.  
De-là font nés, Epicures nouveaux ,  
Ces plans fameux, ces systêmes si beaux ;  
Qui dirigeant sur votre prud'homie  
Du monde entier toute l'économie ,  
Vous ont appris que ce grand univers  
N'est composé que d'un concours divers  
De corps muets, d'insensibles atômes ,  
Qui par leur choc torment tous ces fantômes  
Que détermine & conduit le hazard ,  
Sans que le Ciel y prenne aucune part.  
Vous voilà donc rassurés & paisibles ,  
Et désormais au trouble inaccessibles ,  
Vos jours sereins , tant qu'ils pourront durer ;  
A tous vos vœux n'ont plus qu'à se livrer.  
Mais c'est trop peu. De si belles lumières  
Luiroient en vain pour vos seules paupières ;  
Et vous devez , si ce n'est par bonté ,  
En faire part du moins par vanité  
A ces amis si zélés , si dociles ,  
A ces beautés si tendres , si faciles ,  
Dont les vertus conformes à vos mœurs  
Vous ont d'avance assujetti les cœurs.  
C'est devant eux que vos langues disertes  
Pourront prêcher ces rares decouvertes ,  
Dont vous avez enrichi vos esprits :  
C'est à leurs vœux que vos doctes écrits  
Feront briller ces subtiles fadaïses ,  
Ces argumens émaillés d'antithèses ,  
Ces riens pompeux avec art enchassés  
Dans d'autres riens fièrement énoncés ,  
Où la raison la plus spéculative  
Non plus que vous ne voit ni fond ni rive.  
Que tardez-vous ? Ces tendres nourrissons  
Déjà du cœur dévorent vos leçons.

Ils comprendront d'abord comme vous-mêmes,  
 Tous vos secrets, vos dogmes, vos problèmes;  
 Et comme vous bientôt même affermis  
 Dans la carrière où vous les aurez mis,  
 Vous les verrez, glorieux néophytes,  
 Faire à leur tour de nouveaux profélytes :  
 Leur enseigner que l'esprit & le corps,  
 Bien qu'agités par différens ressorts,  
 Doivent pourtant toute leur harmonie  
 A la matière éternelle, infinie,  
 Dont s'est formé ce merveilleux essain  
 D'êtres divers émanés de son sein :  
 Que ces grands mots d'ame, d'intelligence,  
 D'Esprits célestes, & d'éternelle Essence,  
 Sont de beaux noms forgés pour exprimer  
 Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer,  
 Et qu'en un mot notre pensée altière,  
 N'est rien au fond que la seule matière  
 Organisée en nous pour concevoir,  
 Comme elle l'est pour sentir & pour voir :  
 D'où nous pouvons conclure sans rien craindre,  
 Qu'au présent seul l'homme doit se restreindre ;  
 Qu'il vit & meurt tout entier ; & qu'enfin  
 Il est lui seul son principe & sa fin.  
 Voilà le terme où sur votre parole,  
 Et sur la foi de votre illustre école,  
 Doit s'arrêter dans notre entendement  
 Toute recherche & tout raisonnement.  
 Car de vouloir combattre les mystères  
 Où notre foi pulse ses caractères,  
 C'est, dites-vous, grêler sur les roseaux.  
 Est-il encor d'assez foibles cerveaux  
 Pour adopter ces contes apocryphes,  
 Du Monachisme obscurs hiéroglyphes ?  
 Tous ces objets de la crédulité  
 Dont s'infatue un Mystique entêté,

Pouvoient

Pouvoient jadis abuser des Cyriles ,  
Des Augustins , des Léons , des Basiles :  
Mais quant à vous , grands hommes , grands esprits ;  
C'est par un noble & généreux mépris  
Qu'il vous convient d'extirper ces chimères ,  
Epouvantail d'enfans & de grand'meres.  
Car aussi-bien , par où se figurer ,  
Poursuivez-vous , de pouvoir pénétrer  
Dans ce qui n'est à l'homme vénérable  
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable ?  
Quel fil nouveau , quel jour fidèle & sûr  
Nous guideroit dans ce dédale obscur ?  
Suivre à tâtons une si sombre route ,  
C'est s'égarer , c'est se perdre. Oui sans doute :  
C'est s'égarer , j'en conviens avec vous ,  
Que de prétendre avec un cœur dissous  
Dans le néant des vanités du monde ,  
Dans les faux biens dont sa misère abonde .  
Dans la mollesse & la corruption ,  
Dans l'arrogance & la présomption  
Vous élever aux vérités sublimes  
Qu'ont jusqu'ici démenti vos maximes.  
Non , ce n'est point dans ces obscurités  
Qu'on doit chercher les célestes clartés.  
Mais voulez-vous par des routes plus sûres  
Vous élancer vers ces clartés si pures ,  
Dont autrefois , dont encore aujourd'hui  
Tant de Héros , l'inébranlable appui  
Des vérités par le Ciel révélées ,  
Font adorer les traces dévoilées ,  
Et tous les jours pleins d'une sainte ardeur ,  
Dans leurs écrits consacrent la splendeur ?  
Faites comme eux : commencez votre course  
Par les chercher dans leur première source :  
C'est la vertu , dont le flambeau divin  
Vous en peut seul indiquer le chemin.

M

Domtez vos cœurs , brifez vos nœuds funeftes :  
Devenez doux , fimples , chaftes , modeftes :  
Approchez-vous avec humilité  
Du fanctuaire où gît la Vérité.  
C'eft le trésor où votre espoir s'arrête.  
Mais , croyez-moi , fon heureufe conquête  
N'eft point le prix d'un travail orgueilleux ,  
Ni d'un fçavoir fuperbe & pointilleux.  
Pour le trouver ce trésor adorable ,  
Du vrai bonheur principe inféparable ,  
Il faut fe mettre en règle , & commencer  
Par affervir , détruire , terraffer  
Dans notre cœur nos penchans indociles :  
Par écarter ces recherches futiles ,  
Où nous conduit l'attrait impérieux  
De nos defirs follement curieux :  
Par fuir enfin ces amorces perverses ,  
Ces amitiés , ces profanes commerces ,  
Ces doux liens que la Vertu proferit ,  
Charme du cœur , & poison de l'efprit.  
Dès qu'une fois le zèle & la prière  
Auront pour vous franchi cette barrière ,  
N'en doutez point , l'augufte Vérité  
Sur vous bientôt répandra fa clarté.  
Mais , direz-vous , ce triomphe héroïque  
N'eft qu'une idée , un fonge Platonique.  
Quoi ? gourmander toutes nos voluptés ?  
Anéantir jufqu'à nos volontés ?  
Tyrannifer des paffions fi belles ?  
Répudier des amis fi fidelles ?  
Vouloir de l'homme un tel détachement ,  
C'eft abolir en lui tout fentiment ,  
C'eft condamner fon ame à la torture ,  
C'eft en un mot révolter la nature  
Et nous prefcrire un effort incertain ,  
Supérieur à tout effort humain.

Vous le croyez ; mais malgré tant d'obstacles ,  
 Dieu tous les jours fait de plus grands miracles.  
 Il peut changer nos glaçons en buchers ,  
 Briser la pierre , & fondre les rochers.  
 Tel aujourd'hui dégagé de sa chaîne  
 N'écoute plus que sa voix souveraine ,  
 Et de lui seul faisant son entretien ,  
 Voit tout en lui , hors de lui ne voit rien ;  
 Qui comme vous commençant sa carrière ,  
 Ferma long-tems les yeux à la lumière ,  
 Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux  
 Fut autrefois plus coupable que vous.

Pour toi , rempli de sa splendeur divine ;  
 Toi , qui rival & fils du grand Racine ,  
 As fait revivre en tes premiers élans  
 Sa piété non moins que ses talens ,  
 Je l'avouérai : quelques rayons de flamme  
 Que par avance eût versé dans mon ame  
 La Vérité qui brille en tes écrits ,  
 J'en eusse été peut-être moins épris ,  
 Si de tes vers la chatouilleuse amorce  
 N'eût secondé ta puissance & ta force ;  
 Et si mon cœur attendri par tes sons ,  
 A mon esprit n'eût dicté ses les leçons.



## E P I T R E V.

## A MONSIEUR DE BONNEVAL.

Oui, tout le monde en convient avec toi,  
Cher Bonneval, & l'épreuve en fait foi;  
Pour s'attirer le tribut unanime  
D'une sincère & générale estime,  
Les hauts degrés, la naissance & les biens  
Sont les plus prompts & les plus sûrs moyens.  
Mais sans mérite, un si beau privilège  
N'est qu'un filet, un invisible piège  
Que la Fortune & nos mauvais Démons  
Le plus souvent tendent aux plus grands Noms,  
Les dignités n'exigent à leur suite  
Que le respect; l'estime est gratuite.  
Pour l'obtenir, il faut la mériter;  
Pour l'acquérir, on la doit acheter.  
Qui ne fait rien pour cet honneur insigne,  
Plus il est grand, plus il s'en montre indigne.  
Votre noblesse, enfans de la grandeur,  
Est un flambeau rayonnant de splendeur,  
Qui, s'il n'étend ses lumières propices  
Sur vos vertus, éclaire tous vos vices.  
Voulez-vous donc, honorables Vainqueurs,  
Vous asservir notre estime & nos cœurs?  
Proposez-vous pour règle favorite  
De distinguer le vrai du faux mérite;  
Et, ce pas fait, songez pour second point  
Qu'on ne lui plaît qu'en ne se plaisant point  
En soumettant par des efforts extrêmes  
La vanité qui nous cache à nous-mêmes,  
En consultant ce qu'on doit consulter,  
En imitant ce qu'on doit imiter,



Des passions réprimant l'incendie ,  
Et subjuguant la paresse engourdie ,  
Lâche tyran , qui n'entraîne après lui  
Que l'ignorance & le stupide ennui.  
Grands de nos jours , cherchez donc vos modèles  
Chez des amis éclairés & fidèles ,  
De qui le nom , l'exemple & les conseils  
Puissent servir de phare à vos pareils :  
Aimez en eux , quoiqu'elle vous prescrive :  
La Vérité simple , pure & naïve ;  
Et loin de vous chassez tout corrupteur ,  
Tout complaisant , tout stéril flatteur ,  
Qui le premier en secret prêt à rire  
De vos excès & de votre délire ,  
Approbateur folâtre & décevant ;  
Vous y replonge encore plus avant.  
De l'honnête homme en qui le Vrai réside ;  
La flatterie inhumaine & perfide  
Est l'éternelle & capitale horreur.  
Quelque dégoût que l'orgueilleuse erreur  
Puisse donner de ces fières maximes ,  
Ce sont pourtant ces fiertés magnanimes  
Qui du Public , ami de la vigueur ,  
Gagnent pour lui le respect & le cœur.  
La Vérité soutenant sa querelle ,  
Combat pour lui comme il combat pour elle  
En l'honorant dans ses âpres discours.  
Assurez-vous aussi de son secours ;  
Et sans chercher une amitié solide  
Dans un mérite indulgent & timide ,  
Attachez-vous , jaloux d'être honorés ,  
Aux seuls drapeaux du Public révéérés.  
» Mon fils , disoit un Maréchal illustre ;  
» Vous achevez votre troisième lustre ;  
» Mais pour pouvoir noblement figurer  
» Dans la carrière où vous allez entrer ,

- » Souvenez-vous, quoique le cœur vous dise,  
 » De ne jamais former nulle hantise  
 » Qu'avec des gens dans le monde approuvés,  
 » Chez des amis sages & cultivés.  
 » Appliquez-vous sur-tout, c'est le grand livre,  
 » A vous former dans l'art de sçavoir vivre :  
 » Dans ce qu'enseigne un commerce épuré,  
 » L'esprit toujours trouve un fonds assuré.  
 » Quant au surplus, suivez votre génie ;  
 » Mais ne marchez qu'en bonne compagnie.  
 » Souvenez-vous que de toute action  
 » L'autorité fait l'estimation.  
 » J'aime mieux faire en compagnie exquise  
 » Mon fils au bal, qu'en mauvaise à l'Eglise.  
 » Je ne veux point d'un jeune homme occupé  
 » Faire un Pédant, un Docte anticipé ;  
 » Avant qu'un jour l'épée ou bien la crosse  
 » Trouvent un sot dans un Caton précoce.  
 » Mais je prétends qu'un Cavalier bien né  
 » Ne sçache assez pour n'être point berné  
 » Par l'impudence & l'air de dictature  
 » Des charlatans de la littérature.  
 » Si quelque goût par bonheur vous a lui  
 » Pour la lecture, étudiez celui  
 » D'un ami sage, & qui puisse vous dire  
 » Quand, & comment, & quoi vous devez lire.  
 » Mille sçavans jeunes ne sçavoient rien,  
 » Mais qui sçait mal n'apprendra jamais bien.  
 » Que vos devoirs soient votre grande étude.  
 » Tel, pour tout fruit de sa solitude,  
 » Ternit son lustre en voulant trop briller,  
 » Et se dessèche a force de s'enfler.  
 » Toute science enfin, toute industrie,  
 » Qui ne tend point au bien de la Patrie,  
 » Ne sçauroit rendre un mortel orgueilleux  
 » Que ridicule, au lieu de merveilleux.

» Avec raison le sens commun rejette  
» L'homme d'état qui veut être Poëte ;  
» Et plus encor le Financier badin ,  
» Qui pour Rameau s'érige en Paladin ,  
» Et malgré lui confus de la misère  
» De se sentir ignorant dans sa sphère,  
» Ne songe pas que c'est encor l'outrer  
» Que de sçavoir ce qu'il doit ignorer.  
» Fuyez sur-tout ces esprits téméraires ,  
» Ces écumeurs de dogmes arbitraires ,  
» Qu'on voit tout fiers de corruption ,  
» Alambiquer toute religion ;  
» Du Pyrrhonisme applanissant les routes ,  
» En argumens habiller tous leurs doutes ,  
» Et convertir, subtils sophistiquers ,  
» Leur ignorance en principes vainqueurs.  
» Il ne vous faut que des sages dociles ,  
» Aimés du Ciel , & sur la terre utiles ,  
» Qui de l'honneur louablement jaloux ,  
» Puissent répondre , & pour eux & pour vous ,  
» Quand vous aurez pour vous la voix des Sages ,  
» Les fous bientôt y joindront leurs suffrages.

De ces leçons que le bon sens dicta ,  
Qu'arriva-t-il ? Le fils en profita :  
De ses talens la beauté soutenue  
D'un choix d'amis de vertu reconnue ,  
Lui fit braver de ses jours les plus verts  
Tous les dangers à la jeunesse offerts ,  
Le préserva de ces haines qu'attire  
La dédaigneuse & mordante satyre ;  
Toujours affable , & jamais renfrogné ;  
Et , quant aux mœurs , sagement éloigné ,  
Dans tous les tems , même en son plus jeune âge ,  
Du cagotisme & du libertinage.  
Aussi bientôt d'un soin officieux  
La Renommée ouvrant sur lui les yeux ,

Prit la trompette, & de sa voix féconde  
Fit tout-à-coup sur la scène du monde  
A ses vertus prendre un air de hauteur  
Qui l'y plaça comme premier acteur,  
Et vit enfin tous les rayons du pere  
Illuminer une tête si chère.  
Image simple, emblème familier,  
Qui concluant pour le particulier,  
Peut pour le Prince également conclure  
Et lui montrer, tout au moins en figure,  
D'un grand renom quel est le vrai chemin;  
Qu'un guide sage y conduit; & qu'enfin  
De la Vertu par l'exemple formée,  
Naît la solide & stable renommée.



---



---

# ALLÉGORIES.

---

## LA MOROSOPHIE.

### ALLEGORIE I.

**A** Contempler le monde & ses richesses,  
 Et ces amas de fécondes largesses  
 Que jour & nuit la mere des humains  
 Sur ses enfans répand à pleines mains ;  
 Qui ne croiroit que la tendre nature  
 En paîtrissant l'homme, sa créature,  
 Ne l'a tiré du néant ténébreux  
 Que pour le rendre infiniment heureux !  
 Mais d'autre part, ces fléaux innombrables  
 Accumulés sur nos jours misérables,  
 Tristes mortels, nous font regarder tous  
 Comme l'objet de son plus noir courroux.  
 D'où peut venir ce mélange adultère  
 D'adversités, dont l'influence altère  
 Les plus beaux dons de la terre & des cieux ?  
 L'antiquité nous mit devant les yeux  
 De ce torrent la source emblématique,  
 En nous peignant cette femme mystique,  
 Fille des cieux, chef-d'œuvre de Vulcain,  
 A qui le ciel prodiguant par leur main  
 Tous les présens dont l'Olympe s'honore,  
 Fit mériter le beau nom de Pandore.  
 L'une fatale, où les afflictions,  
 Les durs travaux, les malédictions

Jusqu'à ce tems des humains ignorées,  
 Avoient été par les dieux resserrées,  
 Pour le malheur des mortels douloureux  
 Fut confiée à ses soins dangereux.  
 Fatal desir de voir & de connaître!  
 Elle l'ouvrit, & la terre en vit naître  
 Dans un instant tous les fléaux divers,  
 Qui depuis lors inondent l'univers.  
 Quelle que soit, ou vraie ou figurée,  
 De ces revers l'histoire aventurée,  
 N'en doutons point, la curiosité  
 Fut le canal de notre adversité.  
 Mais de ce mal détérons la racine,  
 Et remontons à la vraie origine,  
 De tant d'ennuis ? dont le triste concours  
 De notre vie empoisonne les jours.

Avant que l'air, les eaux & la lumière.  
 Ensevelis dans la masse première,  
 Fussent éclos par un ordre immortel,  
 Des vastes flancs de l'abîme éternel,  
 Tout n'étoit rien. La nature enchaînée,  
 Oisive, & morte avant que d'être née,  
 Sans mouvement, sans forme, sans vigueur,  
 N'étoit qu'un corps abbatu de langueur,  
 Un sombre amas de principes stériles,  
 De l'existence élémens immobiles.  
 Dans ce cahos ( ainsi par nos ayeux  
 Fut appelé ce désordre odieux )  
 En pleine paix sur son thrône affermie  
 Regna long-tems la discorde ennemie ;  
 Jusques au jour pompeux & florissant  
 Qui donna l'être à l'univers naissant ;  
 Quand l'Harmonie architecte du monde,  
 Développant dans cette nuit profonde  
 Les élémens pêle mêle diffus,  
 Vint débrouiller leur mélange confus,



Et variant leurs formes assorties  
De ce grand tout animer les parties.  
Le ciel reçut en son vaste contour  
Les feux brillans de la nuit & du jour :  
L'air moins subtil assembla les nuages,  
Poussa les vents, excita les orages :  
L'eau vagabonde en ses flots inconstans  
Mit à couvert ses muets habitans :  
La terre enfin, cette tendre nourrice,  
De tous nos biens sage modératrice,  
Inépuisable en principes féconds,  
Fut arrondie, & tourna sur ses gonds ;  
Pour recevoir la céleste influence  
Des doux présens que son sein nous dispense.

Ainsi des dieux le suprême vouloir  
De l'Harmonie établit le pouvoir.  
Elle éteignit par ce sublime exorde  
Le règne obscur de l'affreuse Discorde.  
Mais cet essai de ses soins généreux  
Eût été peu, si son empire heureux  
N'eût consommé l'ouvrage de la terre  
Par le bonheur des êtres qu'elle enferme.  
Aux mêmes loix elle les soumit tous.  
Le foible agneau ne craignit point les loups ;  
Et sans péril il vit paître sur l'herbe  
Le tigre & l'ours près du lion superbe  
Entretenus par les mêmes accords,  
Tous les mortels ne formèrent qu'un corps  
Vivifié par la force infinie  
D'un même esprit & d'un même génie,  
Et dirigé par les mêmes concerts  
Dont la cadence anime l'univers.  
Par le secours de cette intelligence,  
Riches sans biens, pauvres sans indigence,  
Ils vivoient tous également heureux ;  
Et la nature étoit riche pour eux.

Toute la terre étoit leur héritage ;  
L'égalité faisoit tout leur partage.  
Chacun étoit & son juge & son roi :  
Et l'amitié , la candeur & la foi  
Exerçoient seuls en ce tems d'innocence  
Les droits sacrés de la Toute-puissance.  
Tel fut le règne à la terre si doux ,  
Que l'Harmonie exerça parmi nous.  
Du vrai bonheur nous fumes les symboles ;  
Tandis qu'exemt de passions frivoles  
Le genre humain dans les sages plaisirs  
Sçut contenir ses modestes desirs.  
Mais cependant la Discorde chassée ,  
Chez les mortels furtivement glissée ,  
Comme un serpent se cachoit sous ces fleurs ,  
Et par l'esprit empoisonnoit les cœurs.  
Chacun déjà s'interrogeant soi-même ,  
De l'univers épluchoit le système.  
Comment s'est fait tout ce que nous voyons ?  
Pourquoi ce ciel , ces astres , ces rayons ?  
Quelle vertu dans la terre enfermée  
Produit ces biens dont on la voit semée ?  
Quelle chaleur fait mûrir ses moissons ,  
Et rajeûnit ses arbres , ses buissons ?  
Mais ces hivers , dont la triste froidure  
Gerce nos fruits , jaunit notre verdure ,  
Que servent-ils ? & que servent ces jours  
Tous inégaux , tantôt longs , tantôt courts ?  
Ah ! que la terre en seroit bien plus belle ,  
Si du printems la douceur éternelle  
Faisoit régner des jours toujours réglés !  
Ainsi parloient ces mortels aveuglés ,  
Qui pleins d'eux-mêmes , & sortant des limites  
Par la nature à leur être prescrites ,  
Osoient sonder , spectateurs criminels ,  
La profondeur des secret éternels.

Folle raison ! Lumière déplorable,  
 Qui n'insinue à l'homme misérable  
 Que le mépris d'une simplicité  
 Si nécessaire à sa félicité !  
 Par ce succès la Discorde amorcée  
 Conçut dès-lors l'orgueilleuse pensée  
 D'exterminer l'Harmonie & ses loix ;  
 Et rassemblant à sa fatale voix  
 Ces insensés prêts à lui rendre hommage ;  
 Prit la parole , & leur tint ce langage :  
 Hé quoi, mortels , c'est donc assez pour vous  
 De contenter vos appétits jaloux ?  
 Et le bonheur des animaux sauvages  
 Sera le seul de tous vos avantages ?  
 Car dans quel sens êtes vous plus heureux ?  
 Comme pour vous , le monde est fait pour eux !  
 Mêmes desirs, mêmes soins vous inspirent :  
 Vous respirez le même air qu'ils respirent ;  
 L'astre du jour comme vous les chérit :  
 Et comme vous , la terre les nourrit.  
 Répondez donc : quel bien , quel opulence ;  
 De votre rang peut fonder l'excellence ?  
 Notre raison , diriez-vous. J'en conviens.  
 C'est le plus grand , le plus doux de vos biens.  
 Mais ce trésor , cette flamme sacrée ,  
 Quelle lumière en avez-vous tirée ?  
 L'invention de quelques arts dictés  
 Par l'embarras de vos nécessités.  
 La faim cruelle inventa la culture  
 Des champs marqués pour votre nourriture.  
 Vous ne devez qu'aux rigueurs des saisons  
 L'art d'élever vos paisibles maisons ;  
 Et le besoin d'un commerce facile  
 A rendu l'onde à vos rames docile.  
 Votre raison ne vous a rien appris,  
 Qu'à captiver l'effort de vos esprits ;

A regarder cet univers sensible  
 Comme l'objet d'une étude impossible ;  
 Ou tout au plus en voyant ses attraits ,  
 A respecter les dieux qui les ont faits.  
 Mais si ces dieux , auteurs de tant de choses ,  
 Avoient voulu vous en cacher les causes ,  
 Vous auroient-ils inspiré ces élans ,  
 Ce feu divin , ces desirs vigilans ,  
 Et cet ardeur d'apprendre & de connoître ,  
 Qui constitue & distingue votre être ?  
 Souffrez qu'enfin vos yeux soient décillés ,  
 Et servez-vous des feux dont vous brillez.  
 Pour seconder en vous un si beau zèle ,  
 J'amène ici ma compagne fidèle.  
 Morosophie est son titre adopté ,  
 Et son vrai nom , la Curiosité.  
 Recevez-la. Sa lumière divine  
 Vous apprendra votre vraie origine.  
 Vous connoîtrez le principe & la fin  
 De toute chose ; & vous ferez enfin ,  
 En lui rendant vos soins & votre hommage ,  
 Pareils aux dieux dont vous êtes l'image.  
 A ce discours qui charme les humains ,  
 Tout applaudit de la voix & des mains.  
 Morosophie en tous lieux approuvée ,  
 Et sur un trône en public élevée ,  
 Dîte de-là ses oracles menteurs ,  
 Ses argumens , ses secrets imposteurs :  
 Et dans le monde inondé d'aphorismes ,  
 De questions , de doutes , de sophismes ,  
 A la sagesse on vit en un clin d'œil  
 Substituer la folie & l'orgueil ,  
 Mais , pour servir sa perfide maîtresse ,  
 Le grand secret de sa trompeuse adresse  
 Fut de remplir les hommes divisés ,  
 De sentimens l'un à l'autre opposés ;

D'embrasser leurs esprits téméraires  
D'opinions & de dogmes contraires ;  
Et d'ennoblir du nom de vérités  
Ce fol amas de contrariétés.  
De cette mer agitée , incertaine ,  
Sortit alors la Dispute hautaine ,  
Les yeux ardens , le visage enflamé ,  
Et le regard de colère allumé :  
Monstre hargneux , superbe , acariâtre ,  
Qui de soi-même orateur idolâtre ,  
Combat toujours , ne recule jamais ,  
Et dont les cris épouvantent la Paix.  
D'elle bientôt naquirent les scandales ,  
Les factions , les brigues , les cabales.  
A son erreur chacun assujetti  
Ne songea plus qu'à former son parti ,  
Pour s'appuyer de la foule & du zèle  
Des défenseurs de sa secte nouvelle ;  
Et les mortels , sous divers concurrens ,  
Suivirent tous ces drapeaux différens.  
En cet état il n'étoit plus possible  
Que cette race orgueilleuse , inflexible ,  
Vécût long-tems sous une même loi.  
Ainsi chacun ne songeant plus qu'à soi ,  
On eut besoin , pour prévenir les guerres ,  
De recourir au partage des terres ;  
Et d'un seul peuple , on vit dans l'univers  
Naître en un jour mille peuples divers.  
Ce fut ainsi que la folle sagesse ,  
Chez les humains souveraine maîtresse ,  
Les séparant d'intérêts & de biens ,  
De l'amitié rompit tous les liens.  
Mais des trésors dont la terre est chargée ,  
La jouissance avec eux partagée  
Leur fit sentir mille besoins affreux.  
Il fallut donc qu'ils convinssent entre eux



D'un bien commun dont l'utile mélange  
Des autres biens facilitât l'échange :  
Et l'Or jadis sous la terre caché,  
L'Or, de ses flancs par leurs mains détaché,  
Fut par leur choix & leur commun suffrage  
Destiné seul à ce commode usage.  
Mais avec lui sortit du même sein  
De tous nos maux le véritable essain.  
L'insatiable & honteuse Avarice,  
Du genre humain pâle dominatrice,  
Chez lui reçue avec tous ses enfans,  
Rendit par-tout les vices triomphans.  
Sous l'étendart de cette reine impure,  
Les trahisons, le larcin, le parjure,  
Le meurtre même, & le fer, & le feu,  
Tout fut permis, tout ne devint qu'un jeu ;  
L'intérêt seul fut le dieu de la terre,  
Il fit la paix, il déclara la guerre ;  
Pour se détruire arma tous les mortels,  
Et des dieux même attaqua les autels.  
Pour mieux encore établir son empire,  
Morosophie inventa l'art d'écrire,  
Des longs procès instrument éternel,  
Et du mensonge organe criminel ;  
Par qui la fraude, en prestiges fertile,  
Seme en tous lieux sa doctrine subtile ;  
Et chez le peuple ami des nouveautés,  
Change en erreurs toutes les vérités.  
Mille autres arts encor plus détestables  
Furent le fruit de ses soins redoutables ;  
Et d'eux naquit à ses ordres soumis  
Le plus mortel de tous nos ennemis,  
Le Luxe, ami de l'oisive mollesse,  
Qui parmi nous signalant sa souplesse,  
Introduisit par cent divers canaux  
La pauvreté, le plus dur de nos maux.



Ainsi l'aimable & divine Harmonie  
De tous les cœurs par degrés fut bannie.  
Mais en partant pour remonter aux cieux,  
Elle voulut, dans ses derniers adieux,  
De sa bonté pour la race mortelle  
Laisser encore une marque nouvelle.

Si vos esprits étoient moins prévenus,  
Et si vos maux étoient mieux connus.  
J'aurois, dit-elle, encor quelque espérance  
De réussir à votre délivrance.

Mais la Discorde éblouissant vos yeux,  
Vous a rendu son joug trop précieux,  
Pour me flater que vos clartés premières  
Puisse renaitre à mes foibles lumières,  
Et présumer qu'une seconde fois  
L'affreux cahos se débrouille à ma voix.  
Pour être heureux, vous reçutes la vie :  
Et ce bonheur fit ma plus chère envie.

Aux immortels j'osai ravir pour vous  
Ce feu du ciel dont ils sont si jaloux,  
Cette raison, dont la splendeur divine  
Vous fait sentir votre vraie origine.  
Qu'avez-vous fait d'un partage si doux ?  
C'est elle, hélas ! qui vous a perdus tous.

Par votre orgueil, corrompue, altérée,  
Dans votre cœur elle a donné l'entrée  
Aux vanités, aux folles visions,  
Germe éternel de vos divisions ;  
Et s'échappant du cercle des idées

A vos besoins par les dieux accordées,  
Elle a porté ses regards élevés  
Jusqu'aux secrets pour eux seuls réservés.

Funeste essor, malheureuse chimère,  
Qui vous ravale au dessous de la sphère  
Des animaux les plus défectueux !

D'autant plus vils, que plus présomptueux ;

La main des dieux la donne & la retire ,  
Selon les loix qu'elle veut se prescrire :  
Mais nul ne peut compter sur ses conseils ,  
Ni plus long-tems , ni plus que ses pareils.  
Et c'est pourquoi dans l'enfance du monde ,  
Lorsque le Ciel par sa vertu féconde  
Eut fait sortir l'univers de ses flancs ,  
Le vieux Saturne , aîné de ses enfans ,  
Ayant connu qu'étant tels que nous sommes ,  
L'homme n'est point né pour régir les hommes ;  
Donna la terre indigente d'appui  
A gouverner à des dieux comme lui.  
Cet ordre heureux fit régner la justice ,  
Et fut pour nous l'époque & le solstice  
Du vrai bonheur , qui depuis ces beaux jours  
Fut de la terre exilé pour toujours ;  
Quand Jupiter usurpateur sévère ,  
Changeant les loix prescrites par son pere ,  
Pour maintenir son empire odieux  
Mit les humains à la place des dieux.  
De tous nos maux ce mal ourdit la trame.  
Le premier règne étoit celui de l'ame ;  
Mais le nouveau fut le regne des sens :  
Et son auteur , des mortels trop puissans  
Faisant par-là germer l'orgueil suprême ,  
Les trahit tous , & se trahit lui-même.  
Car les géans fiers d'avoir de leurs mains  
Forgé des fers au reste des humains ,  
Et de se voir par la force & la guerre  
Vainqueurs du monde & tyrans de la terre ,  
A Jupiter par de nouveaux excès  
Firent encor redouter leurs succès :  
Et leur orgueil s'élevant une route  
Pour le détruire , ils l'eussent fait sans doute ;  
Si tous les dieux par lui-même bannis ,  
Pour le sauver ne s'étoient réunis ;

Et renversant les masses entassées  
Par ces ingrats jusqu'aux cieux exhaussées,  
N'eussent enfin sous ces monts embrasés  
Enseveli leurs restes écrasés.  
Le haut Olympe en ses antres humides  
Vit bouillonner le sang des Aloïdes.  
Sous Pélion Mimas fut abîmé ;  
Et dans le creux de son gouffre enflamé  
Le mont voisin de l'amante d'Alphée  
Mugit encor des soupirs de Typhée.  
Mais votre cœur facile à s'irriter ,  
Dieux outragés , ne put se contenter  
D'une pénible & douteuse victoire ,  
Où le péril fut plus grand que la gloire.  
Des immortels le redoutable roi ,  
Jupiter même , avoit pâli d'effroi ;  
Et ce monarque , aussi puissant que juste ,  
Vous assemblant devant son trône auguste ;  
En ce discours conforme à vos souhaits ,  
Vous fit à tous entendre ses décrets :  
    Enfans du Ciel , assemblée immortelle ,  
Dont le courage intrépide & fidelle ,  
Contre l'effort d'un complot insolent  
Vient d'affermir mon trône chancelant ;  
Par vos efforts soutenus du tonnerre ,  
Les attentats des enfans de la terre  
Viennent enfin de retomber sur eux ;  
Et les horreurs d'un châtement affreux  
Ont expié l'audace forcenée  
Contre les cieux si long-tems mutinée.  
Mais un affront par les dieux enduré ,  
Bien que puni , n'est jamais réparé ;  
Et je ne puis mettre en oubli l'injure  
Faitte a mon rang par leur race parjure ,  
Qu'en m'éloignant d'un séjour détesté ,  
Théâtre impur de leur impiété.

Suivez-moi donc : venez , troupe choisie ,  
 Goûter en paix la céleste ambroisie ,  
 Loin d'une terre importune à nos yeux ;  
 Et chez le Ciel , pere commun des dieux ,  
 Allons chercher dans un plus noble étage  
 Notre demeure & notre vrai partage.

A ce discours chacun fait éclater  
 Son allégresse ; & sans plus consulter ,  
 Tout ce grand chœur qu'un même zèle anime  
 A se rejoindre à son auteur sublime ,  
 Part, vole , arrive ; & semblable à l'éclair ,  
 Ayant franchi les vastes champs de l'air ,  
 Au firmament , demeure pacifique  
 Du Dieu des cieus , reprend sa place antique.  
 Le Ciel les voit inclinés devant lui ;  
 Et d'un souris garant de son appui ,  
 Rendant le calme à leur ame incertaine :  
 Je sçai , dit-il , quel motif vous amene ,  
 Et je consens à régler entre vous  
 Le grand partage où vous aspirez tous.  
 Dans mes Etats , comme aîné de ma race ,  
 Saturne aura la plus illustre place :  
 Un vaste globe élevé jusqu'à moi  
 Est le séjour dont je l'ai nommé roi.  
 Entre les dieux nés pour lui rendre hommage ,  
 Trois seulement auront leur appanage :  
 Le reste en cercle autour de lui placé ,  
 A le servir ministres empresseés ,  
 Lui formeront une cour sans égale ,  
 Digne d'un dieu que ma faveur signale.  
 Au second rang Jupiter & sa cour ,  
 Plus loin de moi , mais plus voisins du jour ,  
 Etabliront leur règne & leur puissance ;  
 Et près de lui postés pour sa défense ,  
 Quatre grands dieux marchant sous ses drapeaux ,  
 Lui serviront de garde & de flambeaux.

Mars, & Vénus, & Mercure son frere,  
Iront comme eux régir chacun leur sphère.  
Phébus enfin de mes feux éclairé,  
Phébus, l'honneur de l'Olympe sacré,  
Ira sur vous, sur la nature entière,  
Dans le soleil répandre sa lumière.  
Telle est pour vous la faveur de mes loix.  
Jouissez-en. Partez. Mais toutefois,  
En vous donnant de si pompeux domaines,  
Ne croyez pas que j'adopte vos haines,  
Ni que je veuille au gré de vos chagrins  
Abandonner la terre à ses destins.  
Aux dieux créés les passions permises  
Sont devant moi tremblantes & soumises.  
Le Ciel, auteur de tant d'êtres semés,  
N'obéit point aux sens qu'il a formés.  
Je prétends donc que l'unique déesse  
Qui sous mes loix préside à la sagesse,  
Minerve, dis-je, appui de mes autels,  
Au lieu de vous, reste près des mortels,  
Pour éclairer de ses vives lumières  
L'obscurité de leurs foibles paupières.  
Allez, ma fille, allez chez les humains  
Faire observer mes ordres souverains :  
Guidez leurs pas, soutenez leur foiblesse,  
Dans leurs esprits versez votre richesse :  
Daignez enfin dans les terrestres lieux  
Leur tenir lieu de tous les autres dieux.  
Ils trouveront en vous leur bien solide :  
Nul dieu ne manque où Minerve réside.  
Il dit. Minerve, attentive à sa voix,  
Sans répliquer se soumet à ses loix,  
Vient sur la terre ; & cherchant un asile  
Où ses clartés puissent la rendre utile  
Au bien commun de tous ses habitans,  
Choisit la cour de ces Rois éclatans,



Race des dieux que le Ciel par sa grace  
 Voulut choisir pour régner en sa place.  
 Dans ces conseils dont les directions  
 Font le destin de tant de nations,  
 Elle s'avance ; & cherchant à leur luire ,  
 Je viens , dit-elle , ici-bas vous instruire  
 A rendre heureux tous les peuples divers ,  
 Qui sous vos loix remplissent l'univers.  
 Vous apprendrez sous mes ordres suprêmes  
 A les régir , à vous régir vous-mêmes.  
 Je suis Minerve : écoutez mes leçons.  
 Quoi ? vous fuyez , & méprisez mes sons ?  
 Ah ! je le vois , la politique injuste ,  
 A déjà pris chez vous ma place auguste.  
 Hélas ! mortels , je pleure votre sort.  
 L'autorité n'est point de mon ressort ,  
 Et je ne puis de mes célestes flames  
 Malgré vous-même illuminer vos ames.  
 Allons chercher au séjour de Thémis  
 D'autres mortels plus doux & plus soumis.  
 Mais , juste Ciel ! quelle Gorgone horrible  
 Tient son empire en cet antre terrible ?  
 C'est la Chicane. Autour d'elle assemblés ,  
 De sa fureur cent ministres zélés  
 Viennent tous d'elle apprendre la science  
 De devenir fourbes en conscience ,  
 Doux sans douceur , juste sans équité ,  
 Et scélérats avec intégrité.  
 Fuyez , déesse , un gouffre si profane ,  
 De l'injustice abominable organe.  
 Votre sagesse , ô divine Pallas ,  
 Ne doit point être où l'équité n'est pas.  
 Chez les humains cherchez d'autres asiles ;  
 Et dans les lieux plus nobles , plus tranquilles ,  
 Allez trouver ces sages épurés ,  
 De vos rayons par l'étude éclairés ,

Qui



Qui dans le sein de la Philosophie  
A vous chercher ont consumé leur vie :  
Mortels divins , qui n'aspirant qu'à vous ,  
Méritent seuls vos regards les plus doux ,  
Minerve y court ; mais ô soin inutile !  
De ses vapeurs la chimère subtile ,  
Reine absolue , avoit déjà surpris  
Ces vains mortels d'illusions nourris ;  
Qui sur la foi de leurs foibles systèmes ,  
Connoissant tout sans se connoître eux-mêmes ,  
Cherchent hors d'eux , privés des vrais secours ,  
La Vérité qui les fuira toujours .  
Ainsi par-tout , dans les cours , dans les villes ;  
Ne trouvant plus que des ames ferviles ,  
De foibles cœurs , esclaves enchantés  
Des passions leurs seules déités ,  
L'humble Minerve au bout de sa carrière  
Choisit enfin pour retraite dernière  
Ces lieux divins , ces temples fortunés  
A la Sagesse asyles destinés ,  
Où chaque jour du Ciel même son pere  
Portant sur eux l'auguste caractère ,  
De ses autels les ministres sacrés  
Viennent dicter ses ordres révéérés .  
Mais elle y voit l'ambition perfide  
Fouler aux piés la piété timide ,  
La piété , son unique soutien ,  
Sans qui vertus , sagesse , tout n'est rien .  
Après ce coup la retraite céleste  
Est désormais la seule qui lui reste .  
Le Ciel lui-même approuve son dessein :  
Venez , ma fille , & rentrez dans mon sein ;  
Soyez , dit-il , ma compagne éternelle ,  
L'homme a trahi ma bonté paternelle ,  
Il a rendu mes bienfaits superflus .  
Mais c'en est fait , il n'en jouira plus .

Tous les mortels on mérité ma haine :  
 Et si jamais ma bonté souveraine  
 Sur quelqu'un d'eux daigne répandre encor  
 De vos clartés le précieux trésor ,  
 Je veux du moins que ce rayon de gloire  
 Ne soit pour lui qu'un secours transitoire ,  
 Et qu'il n'en ait au gré de ma bonté  
 Que l'usufruit sans la propriété.

## LA VÉRITÉ.

### ALLEGORIE III.

**A**U pied du mont où le fils de Latône  
 Tient son empire , & du haut de son thrône  
 Diète à ses Sœurs les sçavantes leçons ,  
 Qui de leur voix régissent tous les sons ,  
 La main du tems creusa les voûtes sombres  
 D'un antre noir , séjour des tristes ombres ,  
 Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé ,  
 Et que les vents n'ont jamais caressé.  
 Là de serpens nourrie & dévorée  
 Veille l'Envie honteuse & retirée ,  
 Monstre ennemi des mortels & du jour ,  
 Qui de soi-même est l'éternel vautour ;  
 Et qui traînant une vie abbatue ,  
 Ne s'entetient que du fiel qui le tue :  
 Ses yeux cavés , troubles & clignotans ,  
 De feux obscurs sont chargés en tout tems.  
 Au lieu de sang , dans ses veines circule  
 Un froid poison qui les gèle & les brûle ,

Et qui de-là porté dans tout son corps  
En fait mouvoir les horribles ressorts.  
Son front jaloux , & ses lèvres éteintes ,  
Sont le séjour des soucis & des craintes.  
Sur son visage habite la pâleur ;  
Et dans son sein triomphe la douleur ,  
Qui sans relâche à son ame infectée  
Fait éprouver le sort de Prométhée.  
Mais tous les maux , dont sa rage s'aigrit ;  
N'égalent point le mal qu'elle souffrit ,  
Lorsqu'au milieu des Nymphes du Parnasse  
L'humble Vertu venant prendre sa place ,  
Le front couvert de lauriers d'Apollon ,  
Parut au haut de leur double vallon.  
Quoi ! dans des lieux où j'ai reçu naissance ,  
Où de tout tems j'exerce ma puissance ,  
Une étrangère , au mépris de mes droits ,  
Viendra régner , & m'imposer des loix ?  
Ah ! renonçons au titre d'immortelle ,  
Et périssons , ou vengeons-nous , dit-elle.  
De sa caverne elle sort à l'instant ,  
Et de sanglots le cœur tout palpitant ,  
Devant la Fraude impie & meurtrière  
Hurle en ces mots sa dolente prière :  
Ma chere sœur , ( car dans ses flancs hideux  
L'obscur nuit nous forma toutes deux , )  
Ton ennemie insultant à nos haines  
Va pour jamais nous charger de ses chaînes  
Si tu ne viens par d'infailibles coups  
Prêter main-forte à mon foible courroux ,  
Par ton maintien si tranquille & si sage ,  
Par la douceur de ton humble langage ,  
Par ton sourire , & par tes yeux dévots ;  
Enfin , ma sœur , pour finir en deux mots ,  
Par ce poignard qui sous ta vaste robe  
A tous les yeux se cache & se dérobe.

Du tems qui vole employons les momens ;  
 Joins ton adresse à mes ressentimens ,  
 Et prévenons par notre heureuse audace  
 Le déshonneur du coup qui nous menace.  
 A te servir je cours me préparer ,  
 Reprend la Fraude : & sans plus différer ,  
 La nuit éclosse , elle assemble autour d'elle  
 Les trahisons , sa légion fidelle ,  
 Et le mensonge aux regards effrontés ,  
 Et le désordre aux bras ensanglantés ,  
 Qui secondés du Silence timide ,  
 Volent au temple où la Vertu réside.  
 Dans un désert éloigné des mortels ,  
 D'un peu d'encens offert sur ses autels ,  
 Et des douceurs de son humble retraite  
 Elle vivoit contente & satisfaite.  
 Là pour défense & pour divinité ,  
 Elle n'avoit que sa sécurité.  
 L'aimable joie à ses règles soumise ,  
 La liberté , l'innocente franchise ,  
 L'honneur enfin partisan du grand jour ;  
 Faisoient eux seuls & sa garde & sa cour.  
 En cet état , imprudente , endormie ,  
 Contre les traits de sa noire ennemie  
 Sur quel secours appuyer son espoir ?  
 On prévient mal ce qu'on n'a sçu prévoir.  
 Bientôt l'effort de la troupe infernale  
 Sans nul péril , contre elle se signale.  
 Pour tout appui , ses compagnes en pleurs  
 Avec ses cris confondent leurs douleurs.  
 On lui ravit encor tout ce qu'elle aime ,  
 On les dissipe , on la chasse elle-même.  
 De son bandeau , de ses voiles sacrés  
 Ses oppresseurs pompeusement parés ,  
 Chez les humains courant de place en place ,  
 Font en tous lieux respecter leur grimace.

Mais c'est trop peu de cette seule erreur ,  
 Pour assouvir leur maligne fureur .  
 De ses amis par leurs mains dépouillée ,  
 Des leurs encore elle se voit souillée :  
 Et l'univers simple & peu soupçonneux  
 Les hait en elle , & la chérit en eux .  
 Ainsi par-tout , solitaire , bannie ,  
 Traînant sa peine & son ignominie ,  
 De tant de dons il ne lui reste plus  
 Que la constance & des vœux superflus .  
 Alors la Fraude encor plus enflammée  
 S'en va trouver la folle Renommée ,  
 Le plus léger de ces oiseaux pervers  
 De qui la voix afflige l'univers .  
 Obéis moi : pars , vole , lui dit-elle ,  
 Cours en tous lieux chez la race mortelle  
 Envenimer les esprits & les cœurs  
 Contre l'objet de mes chagrins vengeur .  
 Va . Devant toi marchera mon génie .  
 A ce discours , l'infâme Calomnie ,  
 Peinte des traits de l'ingénuité ,  
 Remplit l'oiseau de son souffle empesté :  
 Et de concert ces deux monstres agiles  
 Vont de leurs cris épouvanter les villes ,  
 L'étonnement , le trouble , les clameurs ,  
 Le bruit confus , les secrètes rumeurs ,  
 Les faux soupçons , & les plaintes amères ,  
 Du peuple ami des absurdes chimères ,  
 Etourdissant l'esprit & la raison ,  
 Lui font sans peine avaler leur poison :  
 Et la Vertu , victime de l'Envie ,  
 Abandonnée , errante , poursuivie ,  
 Sans nul espoir à ses malheurs permis ,  
 Epreuve enfin qu'entre les ennemis  
 Que l'intérêt ou la colère inspire  
 Les plus cruels sont ceux qu'elle s'attire .

Mais à l'excès de ce désordre porté  
Réveille enfin la juste Vérité.  
Du haut des cieus découvrant les cabales,  
Et les forfaits de ses sombres rivales,  
L'œil enflammé, le dépit, dans le sein,  
Elle descend son miroir à la main.  
De ses attraits l'éclatant assemblage  
Se montre à tous sans ombre & sans nuage:  
D'un vol léger la victoire la suit,  
Le jour l'éclaire, & le tems la conduit.  
Disparaissez, dit la Vierge céleste,  
Voiles trompeurs, ajustement funeste,  
Dont si long-tems le crime déguisé  
Trompa les yeux du vulgaire abusé.  
Dans son vrai jour, de sa troupe suivie,  
Laissez enfin reparoître l'Envie;  
Et de ce monstre impur & détesté  
Ne cachez plus l'affreuse nudité.  
Voici le tems, fantômes détestables,  
De vous montrer sous vos traits véritables.  
Dépouillez-vous de vos faux ornemens.  
Et toi, reprends tes premiers vêtemens,  
Humble vertu, tes honteux adversaires  
S'offrent déjà sous leurs vrais caractères:  
Pour achever d'abatre leurs soutiens,  
Il en est tems, produis-toi sous les tiens.  
Tous le objets veulent qu'on les compare;  
A l'œuvre enfin l'ouvrier se déclare.  
Releve-toi. Tous ceux dont la raison  
Est le vrai guide, & l'unique hoison;  
Par une illustre & glorieuse estime  
Te vengeront de la haine du crime.  
Par eux bientôt sur sa tête fanés  
Reverdiront tes lauriers fortunés;  
Et tes rivaux perdant leur avantage,  
N'oseront plus te prêter leur visage.



Mais de ton sort l'infaillible bonheur  
Sera sur-tout l'ineffimable honneur  
D'avoir sçu plaire à ce Prince adorable,  
A ce héros généreux, secourable,  
Le plus zélé de mes adorateurs,  
Et le plus grand de tous tes protecteurs.  
Sous cet appui ton triomphe est facile,  
Noble Vertu; son cœur est ton asile.  
C'est dans ce temple où la noble candeur,  
La dignité, la solide grandeur,  
La foi constante & l'équité suprême,  
La Vérité, je me nomme moi-même,  
Viennent t'offrir un tribut immortel,  
Et nuit & jour encensent ton autel.  
C'est-là qu'on trouve au milieu des alarmes  
Une ame libre, & sourde au bruit des armes?  
Toujours active, & toujours en repos:  
Et l'homme encor plus grand que le héros.  
A ces couleurs tu dois le reconnoître:  
Ce trait suffit. Le tems viendra peut-être  
Où je pourrai te peindre ses exploits,  
Ses ennemis terrassés tant de fois  
Ce long amas de palmes entassées  
Sur les débris de cent villes forcées,  
Ses grands destins, & ceux de tant d'Etats  
Le fruit certain de tant d'heureux combats.  
Dans ce moment quelle vaste barrière  
Vient de s'ouvrir à sa valeur guerrière?  
Ce fier rempart du trône des Sultans,  
Qui défendu par mille Titans,  
Sembloit te voir braver Jupiter même,  
Rend son hommage au sacré diadème  
Du Potentat le plus chéri des cieux.  
Dont l'univers ait rendu grace aux dieux.  
Pour son secours cette Numance altière  
A vû l'Europe armer l'Asie entière.

Vain appareil d'un impuissant effort !  
Leurs légions, victimes de la mort,  
D'un sang impur ont arrosé les herbes ;  
Tout meurt, ou fuit : & leurs restes superbes  
Vont annoncer au Bosphore incertain  
Sa délivrance & son bonheur prochain.



---



---

# EPIGRAMMES.

---

## ÉPIGRAMME I.

Certain Yvrogne , après maint long repas ;  
 Tomba malade. Un docteur Galénique  
 Fut appelé. Je trouve ici deux cas ,  
 Fièvre adurante , & soif plus que cynique.  
 Or Hippocras tient pour méthode unique ,  
 Qu'il faut guérir la soif premièrement.  
 Lors le fiévreux lui dit : Maître Clément ,  
 Ce premier point n'est le plus nécessaire.  
 Guérissez-moi ma fièvre seulement ;  
 Et pour ma soif , ce sera mon affaire.

---

## II.

Certain Huissier étant à l'audience ;  
 Crioit toujours : Paix-là , Messieurs , paix-là ;  
 Tant qu'à la fin , tombant en défaillance ,  
 Son teint pâlit , & sa gorge s'enfla.  
 On court à lui. Qu'est-ci ? Qu'est-ce là ?  
 Maître Perrin ! A l'aide , il agonise !  
 Bessiere \* vient. On le phlébotomise.  
 Lors ouvrant l'œil clair , comme un basilic ,  
 Voilà , Messieurs , dit-il , sortant de crise ,  
 Ce que l'on gagne à parler en public.

\* *Fameux Chirurgien.*

## I I I.

**C**E monde-ci n'est qu'une ombre comique ;  
 Où chacun fait ses rôles différens.  
 Là sur la scène , en habit dramatique ,  
 Brillent prélats , ministres , conquérans.  
 Pour nous , vil peuple , assis aux derniers rangs ;  
 Troupe futile , & des Grands rebutée ,  
 Par nous d'en-bas la pièce est écoutée.  
 Mais nous payons , utiles spectateurs ;  
 Et quand la farce est mal représentée ,  
 Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

## I V.

*A un Pié-plat qui faisoit courir de faux-bruits  
 contre moi.*

**V**Il imposteur , je vois ce qui te flatte.  
 Tu crois peut-être aigrir mon Apollon  
 Par tes discours : & nouvel Erostrate ,  
 A prix d'honneur tu veux te faire un nom.  
 Dans ce dessein tu sèmes , ce dit-on ,  
 D'un faux récit la maligne imposture.  
 Mais dans mes Vers , malgré ta conjecture ,  
 Jamais ton nom ne sera proféré ;  
 Et j'aime mieux endurer une injure ,  
 Que d'illustrer un faquin ignoré.

## V.

*Contre un Voleur médisant.*

**L**orsque je vois ce moderne Sisyphe  
 Nous aboyer, je trouve qu'il fait bien.  
 Mieux vaut encor porter l'hiéroglyphe  
 D'impertinent, que celui de vaurien.  
 Il est sauvé, s'il peut trouver moyen  
 Qu'au rang des fots Phébus l'immatricule ;  
 Et semble dire : Auteurs, à qui Catule  
 De badiner transmit l'invention,  
 Par charité, rendez-moi ridicule  
 Pour rétablir ma réputation.

## VI.

*A un Critique moderne.*

**A**près avoir bien sué pour entendre  
 Vos longs discours doctement superflus,  
 On est d'abord tout surpris de comprendre  
 Que l'on n'a rien compris, ni vous non plus.  
 Monsieur l'Abbé, dont les tons absolus  
 Seroient fort bons pour un petit monarque,  
 Vous croyez être au moins notre Aristarque  
 Mais apprenez, & retenez-le bien,  
 Que qui sçait mal, (vous en êtes la marque)  
 Est ignorant plus que qui ne sçait rien.

N. vj

## VII.

**E**st-on héros pour avoir mis aux chaînes  
Un peuple ou deux ? Tibere eut cet honneur ;  
Est-on héros en signalant ses haines  
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.  
Est-on héros en régnant par la peur ?  
Séjan fit tout trembler , jusqu'à son maître.  
Mais de son ire éteindre le salpêtre ,  
Sçavoir se vaincre, & réprimer les flots  
de son orgueil : c'est ce que j'appelle être  
Grand par soi-même ; & voilà mon héros.

## VIII.

**D**oûtes héros de la secte moderne ,  
Comblés d'honneurs & de gloire enfumés ,  
Défiés-vous du tems qui tout gouverne ;  
Craignez du sort les jeux accoutumés.  
Combien d'Auteurs, plus que vous renommés,  
Des ans jaloux ont éprouvé l'outrage !  
Non que n'ayez tout l'esprit en partage  
Qu'on peut avoir ; on vous passe ce point.  
Mais sçavez-vous qui fait vivre un ouvrage ?  
C'est le génie , & vous ne l'avez point.





## IX.

**G** Riphon rimailleur subalterne  
 Vante Siphon le barbouilleur ;  
 Et Siphon peindre de taverne  
 Prône Oriphon le rimailleur.  
 Or en cela certain railleur  
 Trouve qu'ils sont tous deux fort sages ;  
 Car sans Griphon & ses ouvrages,  
 Qui jamais eût vanté Siphon ?  
 Et sans Siphon & ses suffrages,  
 Qui jamais eût prôné Griphon ?

## X.

**Q** Uand pour ravoïr son épouse Euridice  
 Le bon Orphée alla jusqu'aux enfers,  
 L'étonnement d'un si rare caprice  
 En fit cesser tous les tourmens divers.  
 On admira bien plus que ses concerts  
 D'un tel amour la bizarre faillie ;  
 Et Pluton même embarrassé du choix,  
 La lui rendit pour prix de sa voix.

## XI.

**U** N maquignon de la ville du Mans  
 Chez son Evêque étoit venu conclure  
 Certain marché de chevaux Bas-Normands,  
 Que l'homme saint louoit outre mesure.  
 Vois-tu ces crins ? Vois-tu cette encolure ?  
 Pour chevaux Turcs on les vendit au Roi.  
 Turcs, Monseigneur ? A d'autres. Je vous jure  
 Qu'ils sont Chrétiens ainsi que vous & moi.

## XII.

UN Magister s'empresant d'étouffer  
 Quelque rumeur parmi la populace,  
 D'un coup dans l'œil se fit apostrophier,  
 Dont il tomba, faisant laide grimace.  
 Lors un Frater s'écria : Place, place ;  
 J'ai pour ce mal un baume souverain.  
 Perdrai-je l'œil, lui dit Messer Pancrace ?  
 Non, mon ami : je le tiens dans ma main.

## XIII.

A Son portrait certain Rimeur braillard  
 Dans un logis se faisoit reconnoître ;  
 Car l'ouvrier le fit avec tel art,  
 Qu'on bâilloit même en le voyant paroître.  
 Ha le voilà ! c'est lui, dit un vieux Reître ;  
 Et rien ne manque à ce visage-là  
 Que la parole. Ami, reprit le maître,  
 Il n'en est pas plus mauvais pour cela.

## XIV.

UN vieil Abbé sur certains droits de Fief  
 Fut consulter un juge de Garonne ;  
 Lequel lui dit : Portez votre grief  
 Chez quelque sage & discrète personne.  
 Conseillez-vous au Palais, en Sorbonne.  
 Puis quand vos cas seront bien décidés,  
 Accordez-vous, si votre affaire est bonne ;  
 Si votre cause est mauvaise ; plaidez.

## XV.

**A**vec les gens de la cour de Minerve  
Désirez-vous d'entretenir la paix ?  
Louez les bons , pourtant avec réserve :  
Mais gardez-vous d'offenser les mauvais.  
On ne doit point , pour semblables méfaits ;  
En purgatoire aller chercher quittance ;  
Car il est sûr qu'on ne mourut jamais  
Sans en avoir fait double pénitence.

## XVI.

**M**onsieur l'Abbé , vous n'ignorez de rien :  
Et ne vis onc mémoire si féconde.  
Vous perorez toujours , & toujours bien ,  
Sans qu'on vous prie , & sans qu'on vous réponde.  
Mais le malheur c'est que votre faconde  
Nous apprend tout , & n'apprend rien de nous.  
Je veux mourir , si pour tout l'or du monde  
Je voudrois être aussi sçavant que vous.

## XVII.

**E**ntre Racine & l'ainé des Corneilles,  
Les Chryfogons se font modérateurs.  
L'un à leur gré passe les sept merveilles :  
L'autre ne plaît qu'aux Versificateurs.  
Or maintenant veillez , graves Auteurs ,  
Mordez vos doigts , ramez comme corsaires ,  
Pour mériter de pareils protecteurs ,  
Ou pour trouver de pareils adversaires.

## XVIII.

*Sur une Ode composée par un misérable Poëte  
satyrique, à la louange de M. de Catinat.*

**O** Catinat, qu'elle voit enrhumée  
De te chanter ose usurper l'emploi?  
Mieux te vaudroit perdre ta renommée,  
Que los cueillir de si cherif aloi.  
Honni seras, ainsi que je prévoi,  
Par cet écrit. Et n'y sçais, à vrai dire;  
Remède aucun; sinon que contre toi  
Le même Auteur écrive une satyre.

## XIX.

*Sur le Dialogue de Platon, intitulé  
LE BANQUET.*

**L**orsqu'à Pluton le messager Mercure  
Eut apporté le Banquet de Platon,  
Il fit venir le maître d'Epicure,  
Et lui dit: Tien, lis-moi ce rogaton.  
Lors Démocrite abusé par le ton,  
Lut cet écrit, le croyant d'un Sophiste.  
Qui fut penaut? Ce fut le bon Pluton:  
Car son rieur devint panégyriste.

## X X.

*A Monsieur \*\*\**

**A** Mi, crois-moi, cache bien à la Cour  
 Les grands talens qu'avec toi l'on vit naître,  
 C'est le moyen d'y devenir un jour  
 Puissant seigneur, & favori peut-être.  
 Et favori ? Qu'est celà ? C'est un être,  
 Qui ne connoît rien de froid ni de chaud ;  
 Et qui se rend précieux à son maître  
 Par ce qu'il coûte, & non par ce qu'il vaut.

## X X I.

*A Pradon, qui avoit fait une Satyre pleine  
 d'invectives contre M. Despreaux.*

**A** U nom de Dieu, Pradon, pourquoi ce grand  
 courroux,  
 Qui contre Despreaux exhale tant d'injures ?  
 Il m'a berné, me direz-vous :  
 Je veux le diffamer chez les races futures.  
 Hé, croyez-moi, restez en paix.  
 En vain tenteriez-vous de ternir sa mémoire ;  
 Vous n'avancerez rien pour votre propre gloire ;  
 Et le grand Scipion \* sera toujours mauvais.

\* *Tragédie de Pradon.*

## XXII.

*Sur les Tragédies du Sieur \* \* \**

**C**Achez-vous, Lydophrons antiques & modernes,  
 Vous qu'enfanta le Pinde au fond de ses cavernes,  
 Pour servir de modèle au style boursofflé.  
 Retirez-vous, Ronfard, Baif, Garnier, la Serre;  
 Et respectez les Vers d'un Rimeur plus enflé,  
 Que Rampale, Brebeuf, Boyer, ni Longepierre.

## XXIII.

*A M. D'USSÉ.*

**M**Aître Vincent le grand faiseur de Lettres,  
 Si bien que vous n'eût sçû profaiser;  
 Maître Clément le grand forger de Mètres,  
 Si doucement n'eût sçû poëtiser.  
 Phébus adonc va se défabuser  
 De son amour pour la docte Fontaine,  
 Et connoitra que pour bons Vers puiser,  
 Vin Champenois vaut mieux qu'eau d'Hippocrène.





---

---

# POÉSIES

## DIVERSES.

---

### SONNET.

*A un Bel-Esprit, grand parleur.*

**M** Onfieur l'Auteur, que Dieu confonde,  
Vous êtes un maudit bavart,  
Jamais on n'ennuya son monde  
Avec tant d'esprit & tant d'art.

Je vous estime & vous honore.  
Mais les ennuyeux tels que vous,  
Eussiez-vous plus d'esprit encore,  
Sont la pire espèce de tous.

Qu'un sot afflige nos oreilles,  
Passe encor, ce n'est pas merveilles:  
Le don d'ennuyer est son lot.

Mais Dieu préserve mon ouïe,  
D'un homme d'esprit qui m'ennuie!  
J'aimerois cent fois mieux un sot.

## S O N N E T.

**L** Aifsons la raison & la rime  
Aux mécaniques écrivains.  
Faisons-nous un nouveau sublime,  
Inconnu des autres humains.

Intéressons dans notre estime  
Quelques esprits légers & vains,  
Dont la voix & l'exemple anime  
Les sots à nous battre des mains.

Par-là croissant en renommée,  
Chez la postérité charmée  
Nos noms braveront le trépas.

Fort bien. Voilà la bonne route.  
Vos noms y parviendront sans doute.  
Mais vos Vers n'y parviendront pas.



## L E T T R E

A M. DE LA FOSSE;

CÉLÈBRE POÈTE TRAGIQUE.

*Ecritte de Rouen, où l'Auteur attendoit un  
vaisseau pour passer en Angleterre.*

**D**epuis que nous primes congé  
Du réduit assez mal rangé,  
Où votre Muse Pythonisse  
Evoque les ombres d'Ulisse,  
De Thésée & de Manlius,  
Comme l'Auteur d'Héraclius  
Faisoit jadis celles d'Horace,  
De Rodrigue & de Curiace:  
J'ai quatre mauvais jours passé  
Sans je vous jure, avoir pensé,  
(Dussiez-vous me croire un stupide)  
Qu'il fût au monde un Euripide.  
Toutefois je me souviens bien  
De notre dernier entretien  
Que je terminai par vous dire,  
Que j'aurois soin de vous écrire.  
Je vous écris donc. Et voici  
De mon voyage un racourci.  
L'aube avoit bruni les étoiles,  
Et la nuit replioit ses voiles,  
Lorsque je quittai mon chevet  
Pour m'acheminer chez Blavet.  
Un carosse sexagénaire  
D'abord s'offre à mon luminaire,  
Attelé de six chevaux blancs,  
Dont les côtes à travers flancs

A supporter peu difficiles ,  
Marquoient qu'ils jeûnoient les vigiles ,  
*Et le Carême entièrement.*  
J'entre , & dans le même moment  
Je vois arriver en deux bandes ,  
Trois Normands & quatre Normandes ,  
Avec qui , pauvre infortuné ,  
J'étois à rouler destiné.  
On s'assemble , chacun se place.  
Sous le poids de l'horrible masse  
Déjà les pavés sont broyés.  
Les fouets hâtifs sont déployés ,  
Qui de cent diverses manières  
Donnent à l'air les étrivières.  
Un jeune esprit aérien ,  
Trop voisin de nous pour son bien ,  
En reçut un coup sur le rable ,  
Qui lui fit faire un cri de diable.  
Car si vous n'en êtes instruit  
Le son qu'un coup de fouet produit ,  
(N'en déplaise aux doctes pancartes  
Et des Rohauts & des Descartes , )  
Vient beaucoup moins de l'air froissé ,  
Que de quelque Sylphe fessé ;  
Qui des humains cherchant l'approche ,  
En reçoit bien souvent ~~la~~ <sup>la</sup>choche ,  
Puis va criant comme un perdu.  
Nos coursiers , ce bruit entendu ,  
Connoissant la verge ennemie ,  
Rappellent leur force endormie.  
Ils tirent. Nous les excitons.  
Le cocher jure. Nous partons.  
Nous poursuivons notre aventure ,  
Lorsque l'infemale voiture ,  
Après environ trente pas ,  
Nous renversa de haut en bas.

Horrible fut la culbute.  
Mais voici le pis de la chute :  
Les chevaux, malgré le cocher,  
S'obstinent à vouloir marcher.  
En vain le moderne Hippolyte  
S'oppose à leur fougue subite :  
Sans doute, *en ce désordre affreux ;*  
*Un Dieu pressoit leurs flancs poudreux ;*  
A la fin leur fureur s'arrête,  
Et moi, non sans bosse à la tête,  
Avec quelque secours d'autrui  
Je sors de mon maudit étui.

Par cet événement tragique  
Je mettrai fin à ma chronique ;  
Et de peur de vous ennuyer,  
Je supprime un volume entier  
D'avantures longues à dire,  
Et plus longues encore à lire.  
Vous sçavez seulement qu'enfin  
J'arrivai Dimanche matin  
A Rouen, séjour du Sophisme,  
Accompagné d'un rhumatisme,  
Qui me tient tout le dos perclus,  
Et me rend les bras superflus.  
En ce fâcheux état, beau Sire,  
Je ne laisse de vous écrire ;  
Et me crois de tous maux guéri.  
Au moment que je vous écris.  
Car en nul endroit du royaume  
Il n'est cataplasme ni baume,  
Qui pût me faire autant de bien  
Que cette espèce d'entretien.  
A tant, Seigneur, je vous souhaite  
Longue vie & santé parfaite,  
Et toujours ample déjeûné  
Des lauriers de Melpoméné,

Tandis que pour fortir de France ,  
 Prenant mes maux en patience ,  
 J'attends entre quatre rideaux  
 Le plus paresseux des vaisseaux.

LE ROSSIGNOL ET LA GRENOUILLE.  
 F A B L E.

*Contre ceux qui publient leurs propres écrits  
 sous le nom d'autrui.*

UN Rossignol contoit sa peine  
 Aux tendres habitans des bois.  
 La Grenouille envieuse & vaine  
 Voulut contrefaire sa voix.

Mes sœurs, écoutez-moi, dit-elle,  
 C'est moi qui suis le Rossignol.  
 Vous allez voir comme j'excelle  
 Dans le bécarre & le bémol.

Aussi-tôt la bête aquatique,  
 Du fond de son petit thorax,  
 Leur chanta pour toute musique,  
 Brre ke ke kex, koax koax.

Ses compagnes crioient, merveilles;  
 Et toujours fière comme Ajax,  
 Elle cornoit à leurs oreilles,  
 Brre ke ke kex, koax koax.

Une d'elles un peu plus sage  
 Lui dit: votre chant est fort beau.  
 Mais montrez-nous votre plumage,  
 Et volez sur ce jeune ormeau.

Ma commère, l'eau qui me mouille;  
 M'empêche d'élever mon vol.  
 Hé bien! demeurez donc Grenouille,  
 Et laissez-là le Rossignol.

RONDEAU.



## R O N D E A U.

**E**N manteau court, en perruque tapée ;  
Poudré, paré, beau comme Deyopée,  
Enluminé d'un jaune vermillon,  
Monsieur l'Abbé, vif comme un papillon,  
Jappe des vers qu'il prit à la pipée.

Phébus voyant sa mine constipée,  
Dit: quelle est donc cette Muse éclopée,  
Qui vient chez nous racler du violon

En manteau court?

C'est, dit Thalie, à son rouge trompée,  
Apparemment quelque jeune Napée,  
Qui court en masque au bas de ce vallon.  
Vous vous moquez, lui répond Apollon,  
C'est tout au plus une vieille poupée

En manteau court.

## A U T R E R O N D E A U.

**A**U bas du célèbre Vallon  
Où régne le docte Apollon,  
Certain Rimailleur de village  
Fait le procès au badinage  
D'un des successeurs de Villon.

Fait-il bien ou mal? C'est selon.  
Mais ses Vers, dignes du billon  
Sont pires qu'un vin de lignage

Au bas.

Si l'on connoissoit ce brouillon,  
On pourroit lui mettre un bâillon,  
Et corriger son bredouillage ;  
Mais pour un sot, il est fort sage  
De n'avoir pas écrit son nom

Au bas.

---

**F A B L E.**

**J** Adis en l'Inde Occidentale  
 Regnoit un Lion si clément,  
 Que jamais vice ni scandale  
 Chez lui ne reçut châtement.

Sa bénignité sans seconde  
 Tournoit tout en bien chez autrui ;  
 Il étoit bon pour tout le monde,  
 Tout le monde étoit bon pour lui.

Par hazard en certain voyage  
 Il fit rencontre d'un vieil Ours,  
 Grand Philosophe, mais sauvage,  
 Et mal poli dans son discours.

Viens   ma Cour, dit le Cacique,  
 Tu seras servi, comme un Roi.  
 Trop d'honneur, reprit le Rustique,  
 Mais vous n'êtes pas né pour moi.

Tout n'est qu'un dans votre service,  
 Soit qu'on marche droit ou tortu :  
 Qui ne hait point assez le vice,  
 N'aime point assez la Vertu.

---

**A U T R E F A B L E.**

**U**N jour un Villageois sur son  ne affourch   
 Trouva par un ruisseau son passage bouché.  
 Tandis que pour le prendre un Batelier s'apprête,  
 Il approche du bord, saute en bas de sa bête,  
 S'embarque le premier, & sur le pont tremblant  
 Tire par son licou l'animal nonchalant.

Le grison , qui des flots redoute le caprice ,  
 Tire de son côté , fait le pas d'écrevisse ,  
 Et du maître essoufflé déconcertant l'effort ,  
 Lutteur victorieux , demeure sur le bord.  
 Enfin tout épuisé d'haleine & de courage ,  
 L'homme change d'avis , redescend au rivage ,  
 Prend l'âne par la queue , & tire de son mieux.  
 L'animal aussi-tôt s'échape furieux ,  
 Et du bras qui le tient forçant la violence ,  
 D'un saut précipité dans le bateau s'élance.

## FABLE D'ESOPE.

**L**E malheur vainement à la mort nous dispose.  
 On la brave de loin ; de près c'est autre chose.  
 Un pauvre Bucheron de peine atténué ,  
 Chargé d'ans & d'ennuis , de forces dénué ,  
 Jettant bas son fardeau , maudissoit ses souffrances ,  
 Et mettoit dans la mort toutes ses espérances.  
 Il l'appelle : elle vient. Que veux-tu , villageois ?  
 Ah ! dit-il , viens m'aider à recharger mon bois.

## VAUDEVILLE.

**L**E traducteur Dandinière  
 Tous les matins ,  
 Va voir dans leur cimetiére  
 Grecs & Latins ,  
 Pour leur rendre ses respects.  
 Vivent les Grecs ?

Si le style Bucolyque  
L'a dénigré,  
Il veut par le Dramatique  
Etre tiré  
Du rang des Auteurs abjects.  
Vivent les Grecs!

Vormes lui fait ses recrues  
D'admirateurs.  
Il va criant par les rues :  
Chers auditeurs,  
Voilà des Vers bien corrects.  
Vivent les Grecs!

Il a fait un coup de maître  
Des plus heureux :  
Car pour les faire paraître  
Forts & nerveux,  
Il les a fait durs & secs.  
Vivent les Grecs!

L'Auteur lui-même proteste  
Qu'ils sont charmans.  
Et comme il est fort modeste,  
Ses jugemens  
Ne sçauroient être suspects.  
Vivent les Grecs!

Ecrivains du bas étage,  
Venez en bref,  
Pour faire devant l'image  
De votre chef  
Cinq ou six salamalecs.  
Vivent les Grecs!

## E P I T A P H E.

**S**ous ce tombeau gît un pauvre Ecuyer,  
 Qui tout en eau sortant d'un jeu de paume,  
 En attendant qu'on le vint essuyer,  
 De Bellegrade ouvrit un premier tome.  
 Las! en un rien tout son sang fut glacé.  
 Dieu fasse paix au pauvre trépassé.

## A U T R E E P I T A P H E.

**C**i gît l'Auteur d'un gros livre,  
 Plus embrouillé que sçavant.  
 Après sa mort il crut vivre,  
 Et mourut dès son vivant.

## B I L L E T.

A M. D U C H É,

*Qui m'avoit envoyé des Vers qu'il avoit  
 faits étant malade.*

**E**st-ce la fièvre, est-ce Apollon,  
 Qui t'inspire ces sons attiques,  
 Dignes d'être écoutés sur le sacré Vallon?  
 Non ce ne sont point-là les songes fantastiques  
 Qu'enfante en ses vapeurs un cerveau dérégé,  
 De spectres, de lutins, & de monstres troublé.  
 Mais cependant ami, quelle peur enfantine  
 Te fait désapprouver cette écorce divine,

O iij

Dont l'Atlantique bord fit présent aux humains ?  
 Quoi , toujours résister aux dons de la nature ?  
 Mépriser la santé que tu tiens dans tes mains ?  
 Et de tes maux par choix te rendre la pâture ?  
 Prens-y garde , crois-moi , le péril est pressant.  
 La fièvre est comme un loup cruel & ravissant ,  
 Qui vers les antres sourds traîne un agneau timide ,  
 Et des coups de sa queue hâtant ses pas rétifs ,  
 Devance le berger & le dogue intrépide  
 Qu'appellent au secours ses bêlemens plaintifs.  
 Bientôt le ravisseur tout palpitant de joie ,  
 Au fond d'un bois obscur dévorera sa proie.  
 Préviens un sort si triste , & par de prompts efforts ,  
 Refous-toi de chasser cette humeur létargique ,  
 Qui peut-être pourroit par quelque fin tragique ,  
 Que sçai-je ? dévorer & l'esprit & le corps.

## V E R S .

*Pour mettre au bas du Portrait  
 de M. DESPREAUX.*

**L**A vérité par lui démasqua l'artifice :  
 Le faux dans ses écrits par-tout fut combattu :  
 Mais toujours au mérite il sçut rendre justice ;  
 Et ses vers furent moins la satire du vice ,  
 Que l'éloge de la vertu.





## V E R S.

Envoyés à M. l'Abbé DE CHAULIEU ,

Pour servir de réponse à une Lettre , dans  
laquelle il m'exhortoit à ne point sacrifier  
la Philosophie aux Finances.

**P** Ar tes conseils & ton exemple  
Ce que j'ai de vertu fut trop bien cimenté.  
Cher Abbé , dans la pureté  
Des innocens banquets du temple ,  
De raison & de fermeté  
J'ai fait une moisson trop ample ,  
Pour être jamais infecté  
D'une sordide avidité.  
Quelle honte , bon Dieu ! Quel scandale au Par-  
nasse ,  
De voir l'un de ses Candidats  
Employer la plume d'Horace  
A liquider un compte , ou dresser des états !  
J'ai vû , diroit Marot , en faisant la grimace ;  
J'ai vû l'élève de Clio ,  
*Sedentem in telonio*  
Je l'ai vû calculer , nombrer , chiffrer , rabatre ,  
Et d'un produit au denier quatre  
Discourir mieux qu'Amonio.  
Dure , dure plutôt l'honorable indigence  
Dont j'ai si long-tems essayé.  
Je sçai quel est le prix d'une honnête habondance ;  
Que suit la joie & l'innocence ;  
Et qu'un Philosophe étayé  
D'un peu de richesse & d'aisance ,  
Dans le chemin de sapience

Marche plus ferme de moitié.  
 Mais j'aime mieux un sage à pié,  
 Content de son indépendance  
 Qu'un riche indignement noyé  
 Dans une servile opulence;  
**Qui** sacrifiant tout, honneur, joie, amitié,  
 Au soin d'augmenter sa finance,  
 Est lui-même sacrifié  
**A** des biens, dont jamais il n'a la jouissance.  
**Nourri** par Apollon, cultivé par tes soins,  
**Cher Abbé**, ne crains pas que je me timpanise  
 Par l'odieuse convoitise  
 D'un bien plus grand que mes besoins.  
 Une ame libre & dégagée  
 Des préjugés contagieux,  
 Une fortune un peu rangée  
 Un corps sain, un esprit joyeux.  
 Et quelque prose mêlée  
 De Vers badins ou sérieux,  
 Me feront trouver l'apogée  
 De la félicité des dieux.  
 C'est par ses maximes, qu'ignore  
 Tout riche, Juif, Arabe ou More,  
 Que j'ai sçû plaie dès long-tems  
 A des protecteurs que j'honore :  
 Et c'est ainsi que je prétens  
 Trouver l'art de leur plaie encore.  
 C'est dans ce bon esprit Gaulois,  
 Que le gentil maître François  
 Appelle Pantag uélisme,  
 Qu'à Neuilli La Fare & Sonnin  
 Puisent cet enjoûment benin  
 Qui compose leur Atticisme.  
 Abbé, c'est-là le catéchisme  
 Que les Muses m'ont enseigné :  
 Et voilà le vrai Quiétisme  
 Que Rome n'a point condamné.

## IDYLLE

*Pour les Demoiselles de Saint-Cyr.*

**F**uyez loin de ces lieux , profanes voluptés.  
Malheureux à jamais ceux que vous soumettez  
A votre funeste puissance !  
**N**e nous étalez point vos charmes dangereux.  
Ce séjour est l'asyle heureux  
Du repos & de l'innocence.

Ici les frivoles desirs  
Ne mêlent point à nos plaisirs  
L'impatience & la tristesse.  
Nous ne redoutons point l'ennui ;  
Et chaque jour voit avec lui  
Ressusciter notre allégresse.

Quelle main nous a fait ces jours délicieux ?

Quelle divinité nous rassemble auprès d'elle ?

J'en reconnois les rayons glorieux.

Tout est ici guidé par cet astre fidelle.

C'est la vertu qui se montre à nos yeux  
Sous les traits d'une humble mortelle.

D'un seul de ses regards elle embellit ces lieux.

Sa bonté chaque jour pour nous se renouvelle.

Célébrons à jamais ses bienfaits précieux.

Peut-on lui refuser une amour éternelle ?

Chantons. C'est la vertu qui se montre à nos yeux.  
Sous les traits d'une humble mortelle.

L'astre du jour sortant de l'onde ,  
Répand également sa lumière féconde  
Sur les palais des rois & les toits des bergers,  
Telle du sein brillant d'une Cour qu'elle éclaire ;  
Elle vient tous les jours dans ce lieu solitaire  
Eclairer nos humbles vergers.

Elle soutient notre jeunesse.  
Dans les routes de la sagesse  
Nos pas sont par elle affermis.  
Des vices enchanteurs elle confond l'adresse ;  
Et son exemple instruit notre foiblesse  
A triompher de leurs traits ennemis.

Sans elle , quelle main eût conduit notre enfance ?  
Nous serions des troupeaux sans guide & sans dé-  
fence  
Au milieu des loups furieux.

Le monde eût infecté notre foible innocence  
De son venin contagieux.

Peut-être qu'aujourd'hui le mensonge odieux ,  
L'orgueil ou l'aveugle licence ,  
De notre pureté seroient victorieux.  
O vertu , de qui la tendresse  
Prend soin du bonheur de nos jours ,  
Conduisez-nous sans cesse ,  
Protégez-nous toujours ,

---

Fasse le juste Ciel qu'avec des traits de flame  
 Dans tous les cœurs votre nom soit écrit !  
 Puissent tous les mortels vous chérir dans leur ame,  
 Autant que le Ciel vous chérit !

Qu'à jamais le souverain Etre  
 Vous fasse un destin glorieux !  
 Et puisse le soleil à nos yeux disparaître ,  
 Avant que vous cessiez de paroître à nos yeux !

Nous bénissons votre présence.

Nous chérissons votre assistance.

Sans vous , nos plus beaux jours seroient de tristes  
 nuits.

Vous changez en plaisirs nos plus mortels ennuis.

O vertu de qui la tendresse  
 Prend soin du bonheur de nos jours ;  
 Conduisez-nous sans cesse ,  
 Protégez-nous toujours.

F I N.

---

A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier  
 un Manuscrit intitulé : *Choix des Poësies morales  
 & Chrétienne , depuis Malherbe jusqu'aux Paëtes de  
 nos jours.* A Paris , le 15 Août 1738.

DE MONCRIF.



# T A B L E

## DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE RECUEIL.

---

### ODES DU LIVRE I.

I.	<i>C</i> <i>Aractère de l'homme juste.</i>	page 1
II.	<i>Mouvement d'une ame qui s'éleve à la connoissance de Dieu , &amp;c.</i>	3
III.	<i>Sur l'aveuglement des hommes du siècle.</i>	6
IV.	<i>Sur les dispositions à la Prière.</i>	8
V.	<i>Contre les hypocrites.</i>	11
VI.	<i>Idée de la véritable grandeur des Rois.</i>	14
VII.	<i>Inquiétudes de l'ame sur les voies de la Providence.</i>	18
VIII.	<i>Quelle est la véritable reconnoissance que Dieu exige des hommes.</i>	21
IX.	<i>Que rien ne peut troubler la tranquillité de ceux qui s'assurent en Dieu.</i>	24
X.	<i>Que la justice divine est présente à toutes nos actions.</i>	27
XI.	<i>Misère des Réprouvés. Félicité des Elûs.</i>	30
XII.	<i>Contre les Calomniateurs.</i>	32
XIII.	<i>Image du bonheur temporel des méchans.</i>	34



---

T A B L E

---

XIV. <i>Foiblesse des hommes. Grandeur de Dieu.</i>	37
XV. <i>Pour une personne convalescente.</i>	39
EPODE tirée des <i>Livres de Salomon.</i>	42
CANTIQUE tiré du <i>Pseaume XLVII.</i>	53

---

ODES DU LIVRE II.

I. <i>Sur la naissance de Monseigneur le Duc DE BRETAGNE.</i>	
II. <i>A M. l'Abbé COURTIN.</i>	59
III. <i>A M. ROUILLÉ DU COUDRAI.</i>	63
IV. <i>A M. D'USSÉ.</i>	65
V. <i>A M. DUCHÉ.</i>	68
VI. <i>A la Fortune.</i>	70
VII. <i>A M. l'Abbé DE CHAULIEU.</i>	74
VIII. <i>A M. le Marquis DE LA FARRE.</i>	76
IX. <i>Sur la mort de S. A. S. Monseigneur le Prince DE CONTI.</i>	81
X. <i>A Philomèle.</i>	86
XI. <i>Pour Madame de * * * sur le gain d'un Pro.ès.</i>	87

---

ODES DU LIVRE III.

I. <i>A M. le Comte DU LUC.</i>	91
II. <i>A S. A. S. Monseigneur le Prince EUGENE DE SAVOYE.</i>	98
III. <i>A M. le Comte DE BONNEVAL.</i>	105
IV. <i>Aux Suisses durant leur guerre civile en 1712.</i>	110
V. <i>Aux Princes Chrétiens , sur l'armement des Turcs , en 1715.</i>	111
VI. <i>A MALHERBE , contre les détracteurs de l'antiquité.</i>	116

VII.	<i>A S. E. Monseigneur le Comte DE SINZINDORF.</i>	121
VIII.	<i>Pour S. A. Monseigneur le Prince DE VENDOSME, sur son retour de l'Isle de Malthe.</i>	126
IX.	<i>A S. E. Monsieur GRIMANI, sur le départ des Troupes Impériales en Hongrie.</i>	132
X.	<i>Sur la Bataille de Petervaradein.</i>	134

## ODES DU LIVRE IV.

I.	<i>A S. A. S. Monseigneur le Prince EUGENE DE SAVOYE, après la paix de Passarovits.</i>	140
II.	<i>A l'Impératrice AMELIE.</i>	145
III.	<i>Au Roi de la Grande-Bretagne.</i>	151
IV.	<i>Au Roi de Pologne</i>	156
V.	<i>Sur les Divinités Poétiques.</i>	161
VI.	<i>Le Devoir &amp; le Sort des grands Hommes.</i>	165
VII.	<i>A la Paix.</i>	170
VIII.	<i>A M. le Comte DE LANNOY, sur une maladie de l'Auteur.</i>	174
IX.	<i>A la Postérité.</i>	181

## ÉPITRES.

I.	<i>AUX Muses.</i>	185
II.	<i>A Clément MAROT.</i>	197
III.	<i>A M le Comte * *</i>	206
IV.	<i>A M. le Comte DU LUC.</i>	209
V.	<i>A M. le Baron DE BRETEUIL.</i>	220

## ÉPITRES. LIV. II.

I.	AU R. P. BRUMOY, Auteur du Théâtre des Grecs.	238
II.	A Thalie.	240
III.	A M. ROLLIN.	148
IV.	A M. RACINE.	258
V.	A M DE BONNEVAL.	268

## ALLÉGORIES.

I.	LA Morosophie.	273
II.	Minerve.	283
III.	La Vérité.	290

## ÉPIGRAMMES.

I.	Sur un Yvrogne.	297
II.	Sur un Huissier.	297
III.	Sur le Monde.	298
IV.	Sur les faux bruits qu'on faisoit courir contre l'Auteur.	298
V.	Contre un voleur médisant.	299
VI.	A un Critique moderne.	299
VII.	Que la victoire sur ses passions fait le vrai héros.	300
VIII.	Sur certains Auteurs modernes.	300
IX.	Sur Griphon & Siphon.	301
X.	Sur Orphée & Euridice.	301
XI.	Sur un Maquignon de la ville du Mans.	301
XII.	Sur un accident arrivé à un Magister de village.	302
XIII.	Sur le portrait d'un certain Rimeur.	302

---

T A B L E.

---

XIV.	<i>Sur la consultation faite par un Abbé à un Juge Gascon.</i>	302
XV.	<i>Moyens d'entretenir la paix avec tout le monde.</i>	303
XVI.	<i>Sur la fausse éloquence.</i>	303
XVII.	<i>Sur Racine &amp; Corneille.</i>	303
XVIII.	<i>Sur une Ode d'un Poëte satyrique à la louange de M. DE CATINAT.</i>	304
XIX.	<i>Sur le Dialogue de Platon, intitulé le Banquet.</i>	304
XX.	<i>A Monsieur * * *.</i>	305
XXI.	<i>A PRADON, sur sa satyre pleine d'invectives contre M. Despreaux.</i>	305
XXII.	<i>Sur les Tragédies du Sieur * * *</i>	306
XXIII.	<i>A M. D'USSÉ.</i>	306

---

P O E S I E S D I V E R S E S.

SONNET	<i>à un Bel-esprit, grand parleur.</i>	307
<i>Autre</i>	SONNET.	308
LETTRE	<i>en vers à M. DE LA FOSSE.</i>	309
FABLE.	<i>Le Rossignol &amp; la Grenouille.</i>	312
RONDEAU,	<i>sur un Abbé.</i>	313
<i>Autre</i>	RONDEAU.	313
FABLE.		314
<i>Autre</i>	FABLE.	314
FABLE	<i>d'Esopé.</i>	315
VAUDEVILLE.		315
EPITAPHE.		317
<i>Autre</i>	EPITAPHE.	317
Billet	<i>à M. DUCHÉ.</i>	317
VERS	<i>pour mettre au bas du portrait de M. DESPREAUX.</i>	318
VERS	<i>envoyés à M. l'Abbé DE CHAULIEU.</i>	319
IDYLLE	<i>pour les Demoiselles de Saint-Cyr.</i>	321

---

---

P R I V I L E G E D U R O I.

**L** OUIS , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-amé le Sieur LE FORT DE LA MORINIERE Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *plusieurs Poësies diverses du Président Maynard, choix de Poësies morales & chrétiennes depuis Malherbe*, s'il nous plaifoit lui accorder nos Lettres de privilége sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission ex-

---

presse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ! à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant; & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, & Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquels vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée; & qu'aux copies collationnées, par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans



---

demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le douzième jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent trente-huit, & de notre regne le vingt-quatrième. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

*Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 108. fol. 96. conformément au Règlement de 1723. qui fait défense, article IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris les huit exemplaires prescrits par l'art. CVIII. du même Règlement. A Paris le 26 Septembre 1738.*

Signé LANGLOIS, Syndic.

J'ai cédé à Monsieur Briasson le présent Privilège; suivant les conventions faites entre nous. A Paris, ce 24 Mars 1740.

LE FORT DE LA MORINIÈRE.

*Registré sur le Registre X. de Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, p. 338, conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 23 Août 1703. A Paris, le 1 Avril 1740.*

Signé SAUGRIN, Syndic.

131-



982103

30 0408









